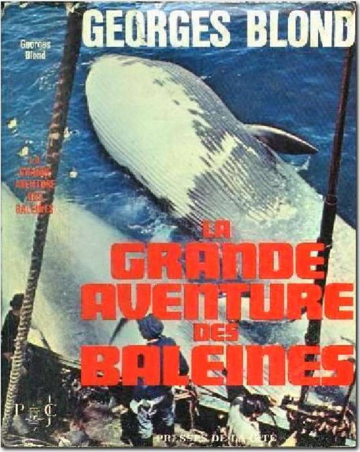

GEORGES BLOND
Georges Blond
LA GRANDE AVENTURE DES BALEINES
LA GRANDE AVENTURE DES BALEINES
PRESSES DE LA CITÉ

SCHOENHOF'S
FOREIGN BOOKS, INC.
1280 MASSACHUSETTS AVENUE
CAMBRIDGE 38, MASS.

La grande aventure
des
BALEINES

DU MÊME AUTEUR

Romans

L'Amour n'est qu'un plaisir (Fayard).
Journal d'un Imprudent (Fayard).
Promothée délivré (Fayard).
Le Jour se lève a l'Ouest (Edit. Nouvelles).
Mary Marner (André Bonne).
L'Ile de la Déesse (Fayard).

Récits

L'Épopée silencieuse (Grasset).
Le Survivant du Pacifique (Fayard).
Convois vers l'U.R.S.S. (Fayard).
Le Débarquement (Fayard).
Les Princes du ciel (Self).
L'Agonie de l'Allemagne (Fayard).

Nouvelles

La Beauté morte (Sorlot).

BIBLIOTHÈQUE DE LA MER

GEORGES BLOND

La grande aventure des BALEINES

Photographiée dans les mers australes
par
Fred MATTER

AMIOT ★ DUMONT
Paris

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN CHIFFON DES
PAPETERIES D'ANNONAY NUMÉROTÉS DE I A L

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés.
Copyright by « Le Livre Contemporain — Amiot-Dumont », 1953.
20, avenue de l'Opéra, Paris (1er)

A la mémoire immortelle

d'HERMAN MELVILLE

Chapitre Premier

DES BALEINES ET DES HOMMES

Le 11 février 1949, à la tombée de la nuit, l'aviso polaire *Commandant-Charcot* se trouvait dans l'océan Glacial Antarctique par 63° de latitude sud et 141°20′ de longitude est, faisant route au sud par bonne brise d'est, petite houle moutonneuse. Sur la passerelle, le lieutenant de vaisseau qui venait de quitter le quart était resté pour bavarder un moment avec l'officier qui le relevait.

Le *Commandant-Charcot*, appareillé de Brest le 28 novembre 1948 à destination de la Terre Adélie, avait quitté Hobart (Tasmanie), sa dernière escale, le 4 février 1949. Onze cents milles marins, plus de deux mille kilomètres, le séparaient maintenant de ce terminus du monde civilisé. Le massif petit navire en bois, peint de couleur orange pour être mieux visible au milieu des glaces, avait presque entièrement franchi l'espace marin désertique qui s'étend tout autour du continent antarctique. Le commandant venait de donner l'ordre de diminuer de vitesse afin de ne pas atteindre avant le lever du jour le 65e parallèle, latitude à laquelle il pensait rencontrer la lisière du *pack*, banquise brisée par l'été.

Le seul objet aperçu sur la mer depuis l'appareillage de Hobart avait été un iceberg de deux kilomètres de long, émergeant de soixante mètres. Tous les hommes à bord de l'aviso éprouvaient avec force le sentiment de l'extraordinaire isolement

de leur navire, minuscule objet sur la calotte australe. Ils avaient quitté non seulement le monde civilisé, mais le monde habitable.

L'officier relevé s'apprêtait à descendre de la passerelle lorsqu'il aperçut, droit au sud, la lueur d'une grosse étoile à l'horizon. Du moins il lui sembla que cette lueur était celle d'un lever d'étoile.

— Ce doit être Sirius, dit-il à son camarade.

Cependant, d'habitude, les étoiles n'apparaissent que faiblement à l'horizon ; on ne distingue les grosses que lorsqu'elles se sont élevées de plusieurs degrés.

— La lueur est peut-être produite par la lune.

Mais non, un calcul rapide montrait que la lune ne devait pas se lever de ce côté, ni à cette heure-là. D'ailleurs, l'astre, quel qu'il fût, tardait anormalement à apparaître. De quoi pouvait provenir cette lueur ? L'homme parvenu aux approches du pôle s'attend instinctivement à être le spectateur de quelque spectacle cosmique surprenant. Les deux officiers scrutaient l'horizon à travers leurs jumelles de nuit. Enfin la source de la lueur émergea. Ce n'était pas une étoile, mais un feu ; une lumière sur la mer. Conformément aux ordres portés sur le cahier de navigation, le lieutenant de vaisseau de quart alerta le commandant par téléphone « Bâtiment à l'horizon, droit devant. »

Le commandant était allé prendre un peu de repos en attendant la rencontre avec la banquise. Il répondit que le rôle de l'officier de quart ne comportait pas l'obligation de réveiller son chef par des plaisanteries de potache.

— Mais, commandant, ce n'est pas une plaisanterie...

— Allons, allons, quel bâtiment voulez-vous que nous rencontrions, dans ce désert ? Qu'avez-vous vu ? Un feu ? C'est une étoile.

Troublé, l'officier regarda de nouveau dans ses jumelles. Pas d'erreur possible, ce qu'il voyait était le feu de tête de mât d'un navire.

— Il y a une deuxième lueur qui grandit, juste à droite, lui dit son camarade. C'est un second bateau.

— Commandant, il y a maintenant deux feux. Ce ne sont pas des étoiles...

— Je vois un troisième feu, dit l'autre officier.

— Trois feux, commandant.

— Bon. Je monte.

Quand le commandant arriva sur la passerelle, quatre feux étaient visibles ; une cinquième lueur apparaissait, une sixième. Jumelles aux yeux, silencieux, les trois officiers observaient le lever de cette constellation de navires. Spectacle en ces lieux plus étrange, plus surprenant que n'importe quelle aurore australe ; énigme en vérité : c'eût été à se demander si le *Commandant-Charcot* se trouvait bien là où le plaçaient les observations, si quelque maléfice ne l'avait pas dérouté, ramené vers des parages vulgaires. Mais non, les étoiles montraient que le pôle était là droit devant ; et, entre le petit navire et le pôle, sur cette mer présumée déserte, réservée aux explorateurs, il y avait cette assemblée de navires, d'instant en instant plus nombreuse : sept feux, huit feux, dix feux. Et soudain apparut une lueur plus forte, un feu plus puissant émergea de l'horizon et, peu après, les officiers du *Commandant-Charcot* distinguèrent dans leurs jumelles, au-delà de la flottille qui s'était montrée d'abord, une sorte de grand paquebot immobile, illuminé comme un théâtre.

A ce moment la radio entra en action et l'énigme fut dissipée. Le grand bâtiment était un baleinier norvégien moderne, un « navire-usine ». Les navires qui l'entouraient étaient ses vapeurs de chasse. Ceux-ci chassent les baleines au canon-harpon et amènent leurs prises au navire-usine pour qu'elles soient dépecées et transformées en huile.

Le *Commandant-Charcot* passa non loin de la flottille. Le navire-usine devait déplacer entre vingt et vingt-cinq mille tonnes. Son pont était éclairé sur toute sa longueur par des projecteurs à l'éclat aveuglant. Une épaisse buée, une vapeur, semblait s'élever de plusieurs cratères et se répandait sur le navire et sur la mer. Par instants, on apercevait à travers cette purée lumineuse des hommes en combinaison foncée et pantalons cirés d'un jaune brillant, qui s'agitaient comme des démons. Un

vacarme incessant se déroulait vers le milieu du navire; à l'avant et à l'arrière, les projecteurs éclairaient de hautes superstructures blanches.

La poupe du navire-usine ne ressemblait à aucune autre : elle était percée d'une ouverture béante, sorte de tunnel à section carrée, de cinq à six mètres de côté, ouvert sur un plan incliné. Et, sur ce plan incliné, violemment éclairée elle aussi, noyée de sunlights comme une actrice, se trouvait une baleine, une longue et large baleine, énorme, inerte, luisante, attachée par la queue ; les treuils la hissaient lentement vers le pont...

Le navire-usine fut dépassé, ce grand halo lumineux diminua peu à peu vers l'arrière. De nouveau il n'y eut plus que des points lumineux sur la mer. L'aviso polaire continuait sa route en direction de la banquise.

A bord du navire-usine, dans le central radio ripoliné, un opérateur parlait en norvégien devant un émetteur à ondes courtes :

— Ici ANX9, ici ANX9, j'appelle L14B, j'appelle L14B, ici ANX9... Allô ! L14B, ici ANX9, oui, je vous entends bien, ici beau temps, quel temps avez-vous à Sandefjord ? Allô ! passez-moi le cours de l'huile, je vais vous passer le chiffre des prises de la journée... Allô ! L14B...

La conversation se poursuivait, à vingt mille kilomètres de distance, comme chaque soir à pareille heure. Et, à la même heure, d'autres communications semblables avaient lieu entre le cercle polaire austral et des bureaux d'hommes d'affaires situés en Norvège, en Grande-Bretagne, au Japon, à Vladivostok. Une quinzaine de flottilles chassaient la baleine dans les eaux à zéro degré de l'Antarctique.

La campagne de ces baleiniers dure sept mois, voyage compris. Les expéditions quittent leurs ports d'attache en octobre ou au début de novembre et elles y reviennent en avril. La chasse elle-même dure de janvier à la fin de mars. Quinze navires-usines accompagnés de leurs vapeurs de chasse ont pris part à la campagne 1952-1953 sept norvégiens, trois britanniques, un sud-africain, trois japonais, un panaméen.

Les navires-usines sont les bateaux les plus modernes, les plus perfectionnés du monde. On y trouve non seulement les appareils de navigation dernier cri, mais aussi des laboratoires, des installations chirurgicales, des salles de bains, des salles de cinéma où sont projetées les dernières nouveautés de Hollywood. Et cependant la vie des hommes à bord de ces navires pendant la campagne est un enfer. Chaque année, plusieurs d'entre eux deviennent fous.

Si vous prononcez devant un Français un peu cultivé les mots de chasse à la baleine, il dit aussitôt « Ah ! oui, *Moby Dick.* » Et souvent il demande :

— Mais pourquoi chasse-t-on encore la baleine ? Pas pour les baleines de corset ?

Il est surprenant de constater que si peu de gens savent que la baleine est une prodigieuse source d'huile, un réservoir de cette matière grasse dont le monde est avide. Le monde moderne réclame chaque jour plus de matière grasse pour ses machines, ses industries de guerre et ses armées.

Or, la chimie moderne obtient à partir de l'huile de baleine, non seulement des lubrifiants, mais aussi de la glycérine, de la margarine, du savon, des crèmes de beauté et des cosmétiques, des produits servant à la fabrication des peintures et des vernis et à celle des étoffes. La chair de la baleine est consommée comme une viande, soit fraîche, soit conservée. La farine d'os de baleine devient un engrais, la farine de boyaux une nourriture pour le bétail. On extrait du foie de baleine une huile beaucoup plus riche en vitamines que l'huile de foie de morue. Les laboratoires traitent le pancréas, la thyroïde, les glandes ovariennes et pituitaires pour en tirer des hormones et divers médicaments.

Une baleine bleue de l'Antarctique vaut d'un million trois cent mille à deux millions de francs.

Voilà pourquoi on chasse encore la baleine. Voilà pourquoi des hommes mènent chaque année une vie infernale dans les lieux les plus désolés du globe, tandis que d'autres hommes, les armateurs et commanditaires des expéditions, deviennent cardiaques en se demandant si les énormes capitaux qu'ils ont investis vont leur rapporter des dividendes scandaleux ou être

volatilisés. Les fluctuations du cours de l'huile, et l'incertitude quant aux résultats de la chasse dont ils suivent le déroulement par radio, font que la campagne est pour eux une partie de poker aussi exténuante que la poursuite des baleines au milieu des tempêtes et des icebergs.

Nous assisterons nous-mêmes à cette partie de poker et nous prendrons part aux opérations à bord des vapeurs de chasse et des navires-usines. Nous poursuivrons la baleine non seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps, embarquant sur les voiliers, descendant dans les minuscules baleinières à bord desquelles les chasseurs de l'époque héroïque osaient affronter le Léviathan. Mais avant que nous nous lancions dans cette aventure, avant même que nous allions voir les grandes baleines de près, dans leur élément, je désirerais dire quelques mots d'ordre général sur ces animaux et sur le comportement de l'homme à leur égard.

La baleine n'est pas un poisson. C'est un mammifère qui respire comme nous à l'aide de poumons. « Elle souffle ! », voilà le cri des baleiniers à travers les âges. Les vigies apercevant les cétacés du haut des mâts criaient ainsi bien avant l'époque de *Moby Dick* et, aujourd'hui encore, le même cri descend du nid-de-pie des vapeurs de chasse : « Là, là, elle souffle ! »

Les passagers du *Kon-Tiki*, nus sur leur merveilleux radeau qui, entraîné par le courant de Humboldt, traversa l'océan Pacifique, ont exprimé avec une exactitude poétique ce qu'ils ressentirent lors de leur première rencontre avec la baleine « ... Nous tressaillîmes en entendant quelque chose souffler derrière nous comme un cheval qui nage, et une énorme baleine vint nous regarder fixement, si près que nous vîmes l'intérieur de son évent briller comme un soulier verni. C'était étrange d'entendre vraiment respirer sur la mer, où toutes les créatures vivantes se promènent silencieusement sans poumons, les ouïes frémissantes ; tellement étrange que nous éprouvâmes un sentiment chaleureux pour notre cousine issue de germains, qui comme nous s'était aventurée si loin sur la mer. »

Or, cet animal marin si exceptionnel, de qui le sang coule

à la même température que le nôtre, l'homme l'a pourchassé depuis des siècles avec une obstination impitoyable, le tuant en lui infligeant de terribles souffrances. Les chasseurs entendent le grand râle douloureux de la baleine harponnée qui, les poumons troués, souffle son sang. Pendant très longtemps ils se sont attaqués d'abord au baleineau à la mamelle pour avoir la mère, et ce procédé n'a été interdit que parce qu'il menaçait une espèce d'extinction. C'est pour la même raison, non pour une autre, que le massacre des baleines a été limité et réglementé. Et si aujourd'hui on commence à employer le harpon électrique qui, en principe, tue instantanément la baleine, ce n'est pas par humanité, mais parce que les éclats répandus dans le corps de l'animal par le harpon explosif détérioraient souvent les appareils à découper.

Pourquoi cette insensibilité ? D'abord parce que la baleine représente un trésor. Pour la plupart des hommes, aucun mobile n'est aussi puissant que l'esprit de lucre. Mais il y a une autre raison. Il semble que la baleine ait contre elle d'être trop grosse.

La baleine est le plus grand des animaux existant ou ayant existé sur notre globe ; on n'a découvert aucun fossile d'animal aussi grand. Une baleine bleue adulte mesure souvent trente mètres ; le cachalot peut atteindre vingt-deux mètres. Savoir qu'un animal mesure trente mètres n'est qu'une connaissance abstraite. Il faut voir la baleine pour recevoir le choc. Une baleine bleue est longue comme quatre autobus. Monté sur son dos, vous pourriez pénétrer au premier étage d'une maison. Sa langue pèse aussi lourd qu'un éléphant adulte. Son squelette pèse vingt-deux tonnes, sa viande cinquante, sa graisse vingt-cinq. Le poids de la baleine entière (obtenu par addition des parties) atteint jusqu'à cent trente mille kilos. Si l'on pouvait hisser cet animal sur le plateau d'une balance à sa mesure, il faudrait placer sur l'autre plateau, pour rétablir l'équilibre, trente-six éléphants, ou la population d'une ville de deux mille cinq cents habitants.

Peut-être commence-t-on à comprendre que, même lorsqu'il la voit dans la mer, c'est-à-dire en partie cachée, l'homme ressente à la vue de la baleine un sentiment difficilement appréciable. Pour ma part, j'en ai vu une en mer, une fois, dans l'Atlan-

tique, à la latitude de Gibraltar. Il s'agissait probablement d'un cachalot. D'abord je ne pouvais croire que ce fût un animal. La mer déferlait sur le dos brun comme sur une petite île flottante ; j'ai ressenti une émotion pour moi absolument nouvelle, d'ordre cosmique, peut-être comparable en qualité à ce qu'éprouvent les gens qui assistent à un tremblement de terre, ou à l'émersion d'une île volcanique. Le temps que je me ressaisisse, la baleine avait plongé, je ne la vis plus. Mon expérience fut trop brève.

Les passagers du *Kon-Tiki*, qui ont vu plusieurs baleines de près, et plus longuement, ont éprouvé pour elles de la sympathie parce qu'ils n'avaient aucun moyen ni aucune intention de l'attaquer et parce que, à mon avis, leur entreprise et les conditions où ils se trouvaient les replaçaient dans une sorte d'état d'innocence originelle, c'est-à-dire d'amitié à l'égard de la Création ; et ainsi voyaient-ils la baleine comme elle est en réalité, une grande créature paisible dans son ordre. Mais cette entreprise et ces conditions sont exceptionnelles.

L'homme qui s'embarque à bord d'un navire de chasse, lorsqu'il voit la baleine, se sent aussitôt ou presque aussitôt possédé par un sentiment d'agressivité fondé en partie sur la crainte, comme tout homme armé marchant vers un ennemi — vers un être ou un objet qu'il a défini ennemi. A bord des vapeurs de chasse, la seule vue du « monstre » communique à tout l'équipage une excitation fanatique que le seul appât du gain ne suffirait à expliquer, et cette fièvre est aussi forte à la centième expérience qu'à la première. René Gardi, professeur suisse, homme cultivé, homme pacifique, qui avait pris passage à bord d'un de ces navires, a raconté qu'il s'était attendu à souffrir au spectacle de la baleine pourchassée et harponnée. Et il a avoué qu'au lieu de cela, il avait presque aussitôt participé à l'excitation générale, se démenant et criant comme les autres, et ainsi à chaque fois « La baleine est beaucoup trop grosse pour qu'on puisse éprouver de la sympathie pour elle comme pour les autres créatures. Elle est si énorme qu'on a même de la peine à éprouver de la pitié. »

Tels sont les faits. Au cours de ce livre, nous verrons la

baleine avec les yeux des chasseurs lorsque nous embarquerons avec eux, mais nous la verrons aussi, je l'espère bien, avec les yeux de l'innocence, je veux dire avec ceux de l'observateur dépourvu de toute avidité.

L'homme chasse la baleine depuis des siècles et pourtant, pendant très longtemps, il a très peu appris sur elle. Aujourd'hui encore, la baleine nous demeure par bien des côtés mystérieuse. Cela aussi tient à ses dimensions gigantesques. Une baleine échouée sur une plage, ou hissée, morte, sur le pont d'un navire, on peut l'examiner, la disséquer, compter ses os. Mais il a été jusqu'à présent impossible de capturer la grande baleine vivante et de l'introduire dans un aquarium pour l'observer à loisir.

Sur le comportement des grands cétacés au sein de leur élément naturel, il a fallu, jusqu'aux deux tiers du siècle dernier, se contenter des récits des marins, des chasseurs de l'époque héroïque. Ces hommes, embarqués à bord de frêles esquifs et lançant le harpon à la main, approchaient la baleine de très près, ce qui est important. Parfois ensuite ils enjolivaient ou inventaient, ou encore ils étaient impressionnés par des récits légendaires et se trompaient de bonne foi. Mais souvent aussi ils voyaient juste et rapportaient exactement. Il y a beaucoup à retenir de la masse de leurs témoignages.

Plus tard les naturalistes prirent passage à bord de baleiniers. Ce furent eux qui, les premiers, décrivirent précisément et en détail les cadavres de baleines ; ils firent progresser l'anatomie (et singulièrement l'ostéologie) et la classification des cétacés. Mais, de la baleine en vie, ils ne découvraient que ce qu'on peut apercevoir du pont d'un navire. Autrement dit, ils ne voyaient rien de plus que ce que les chasseurs avaient vu, parfois ils voyaient moins. L'habitude de l'observation scientifique leur permit de redresser certaines erreurs. Trop d'assurance leur en fit commettre d'autres, comme nous verrons.

Après la Première Guerre mondiale, des expéditions océanographiques pourvues de moyens modernes étudièrent les migrations et le comportement de différents animaux marins, dont les cétacés. C'est en collationnant et en recoupant avec une infinie patience les observations recueillies au cours deux de

siècles que les cétologues modernes sont parvenus à quelque connaissance de la physiologie de l'animal jadis fabuleux. Leur science est, sur certains points, sûre et complète ; sur d'autres, incomplète ; sur d'autres points, hypothétique.

Il m'arrivera, dans les pages qui suivent, de mettre en scène des cétacés de différentes familles, de les faire évoluer et, dans la mesure du possible, de les faire vivre devant les yeux du lecteur. Je n'utiliserai, pour reconstituer le comportement de ces animaux, que les connaissances qu'on peut tenir aujourd'hui pour acquises. J'avouerai mon ignorance aussi souvent qu'il le faudra.

Chapitre II

CRÉATURES DU CINQUIÈME JOUR

Prenez une carte de l'Argentine, jetez un coup d'œil le long de la côte orientale, aux environs du 45e parallèle. Vous verrez que les noms ne montent pas les uns sur les autres ; de grands espaces blancs les séparent. Vers l'intérieur, d'autres espaces blancs la Patagonie, montagnes sauvages, plateaux balayés par le vent. Une route court du nord au sud. Vous pouvez vous asseoir au bord de la route et attendre qu'une auto passe. Vous attendrez peut-être une journée, ou deux, ou davantage.

La côte est plus déserte encore. Les noms imprimés sur la carte sont ceux que les anciens navigateurs, les découvreurs, ont donné aux caps qu'ils apercevaient, aux baies où parfois ils relâchaient pour s'approvisionner en eau douce, à l'embouchure d'une rivière. Les équipages de Magellan ont désespérément longé cette côte, d'une baie à l'autre. Depuis des siècles, l'aspect n'en a pas changé. C'est une succession de solitudes dont peu de rivages d'Europe pourraient vous donner une idée. Un désert grisâtre, face à la mer.

D'un horizon à l'autre, les plages sont uniformément frangées d'algues brunes. Les grands rouleaux de l'Atlantique déferlent sur le sable et sur les galets parsemés de coquillages vides, d'os de seiches, de carcasses de poissons et d'oiseaux. Parfois un morceau de bois blanchi, une épave délavée, vient s'échouer au milieu des algues. Il est infiniment probable qu'aucun

regard humain ne se posera jamais sur ce vestige. A la grande marée suivante, le jusant remporte la planche, la rend aux courants de la mer, au mouvement sans fin, jusqu'à sa dissolution.

Les seuls habitants de la côte sont des oiseaux : mouettes, pluviers, sternes, pétrels, harles, whale-birds, douckies petits comme des rouges-gorges et qui savent nager sous l'eau avec leurs ailes. Aux époques immuables de leur migration, les oiseaux arrivent. Le sable gris humide se couvre de myriades de traces de leurs petites pattes, l'air s'emplit de cris perçants. Certaines espèces pondent là, couvent leurs œufs. Le temps venu, une espèce s'envole et s'éloigne ; une autre la remplace. Ainsi depuis toujours et rien ne change jamais.

L'hiver — juillet, août et septembre dans l'hémisphère austral — la côte devient encore plus désolée. Les vagues formées à des milliers de milles, gonflées par le souffle des tempêtes, se jettent furieusement au rivage. Les grands oiseaux dérivent à toute vitesse, ailes ouvertes immobiles, sur le fond du ciel de neige. Soudain l'un d'eux vire, fond comme un bombardier en piqué jusqu'à la mouvante surface des montagnes liquides, remonte avec un poisson dans le bec, au milieu des cris des autres.

De temps en temps, même en hiver, la tempête fait place à ce que, dans ces parages, on appelle le calme. Plus de cavalerie de vagues écumeuses accourant au rivage, mais seulement la longue et lourde oudulation de la houle, et le déferlement monotone. Et la pluie tombe pendant des jours sur la terre et sur la mer.

Un jour d'hiver, les oiseaux virent arriver deux baleines, deux baleines bleues de l'Antarctique. Les mouettes et les pétrels, navigateurs du large, les virent les premiers, peut-être à deux cents milles en mer. Elles fonçaient droit en direction du rivage.

Les deux dos gris ardoise, formidablement larges, trouaient la mer comme des béliers, perpendiculairement aux ondulations de la houle. Du haut des airs, les oiseaux découvraient la forme

entière des deux corps, deux cigares fuselés de trente mètres de long — l'un un soupçon plus long que l'autre, c'était la femelle. Les deux baleines progressaient côte à côte, avec une divine aisance, le fluide marin glissant le long de leurs lignes merveilleusement hydrodynamiques.

On ne voyait bouger aucune nageoire. Un observateur placé au niveau de la surface aurait pu se demander : « Quelle est donc la force qui meut ces énormes masses ? » Les oiseaux, eux, distinguaient parfaitement, à travers une faible épaisseur d'eau, le propulseur de chaque baleine, qui était sa queue. Cette queue horizontale s'agitait de haut en bas et de bas en haut dans la mer et elle remuait aussi transversalement, en se tordant avec force et souplesse. C'était l'ensemble de ce mouvement, semi-hélicoïdal d'un côté et de l'autre, qui propulsait les baleines. Aucune machine construite de main d'homme n'aurait pu donner une pareille impression de coulé. La queue horizontale est le caractère distinctif de tous les cétacés, quelles que soient leur famille et leur taille.

A l'avant de chacun des deux cigares s'élevait, par intervalles, un panache de brouillard blanc, étroit à la base, large au sommet, en forme de palmier ; cet arbre fantôme était aussi haut qu'une maison de plusieurs étages, quinze mètres au-dessus de la mer. Ainsi apparaissait le « souffle » qui toujours a signalé la baleine aux chasseurs. Le souffle jaillit des évents, qui sont deux narines rapprochées, situées sur le sommet de la tête. Disons tout de suite comment il se forme. Tous les pratiquants de nages sportives savent qu'ils doivent expirer avec force, et ils le font instinctivement. La baleine chasse de ses poumons, pendant six à huit secondes chaque fois, plusieurs mètres cubes d'air chaud (36 à 37 degrés, la température de son sang) et chargé d'humidité. Cet air alors se détend. Le froid produit par la détente condense l'humidité, la fait apparaître en brouillard, retomber en gouttelettes. Sur ce phénomène, les navigateurs se sont trompés pendant des siècles. Ils croyaient que la baleine rejetait ainsi l'eau qu'elle avalait par la bouche.

Les oiseaux voyaient les deux baleines progresser juste au niveau de la mer, ils voyaient le souffle. Après avoir parcouru

ainsi deux ou trois cents mètres, soufflant et aspirant, les baleines plongeaient. Un plongeon peu profond pendant lequel les yeux perçants pouvaient aisément distinguer les longs cigares filant sous l'eau. Les baleines revenaient en surface, soufflaient, recommençaient. Un autre plongeon, un autre encore, ainsi trois ou quatre fois. A chaque émersion, le souffle. Après la quatrième émersion et le quatrième souffle, un autre mouvement se dessinait. Un mouvement extraordinaire qu'il faut essayer de décrire précisément.

Ensemble, les deux têtes si larges et cependant fuselées s'élevaient un peu de la surface, puis aussitôt s'abaissaient, piquaient du nez. Les dos alors émergeaient. Ou plutôt, chacun d'eux commençait à émerger, à partir des épaules ; puis les épaules plongeaient, suivant la tête, et on voyait la suite du dos lisse et luisant émerger, puis disparaître. Chaque dos courbé en arc roulait dans la mer comme une grande roue en s'enfonçant par l'avant. Cette rotation paraissait interminable. Tous ceux qui l'ont vue seulement une fois en ont eu la respiration coupée, et ont éprouvé alors une sorte d'angoisse. Rien ne donne autant que ce mouvement une perception immédiate de l'énormité de l'animal.

Tandis que le dos continuait à rouler et à s'enfoncer, un sillage blanc apparaissait sur la mer : la nageoire dorsale, située presque à l'extrémité du dos, émergeait ; à son tour elle plongeait dans la mer, on ne la voyait plus. Et enfin, on voyait la queue, deux grands triangles joints à l'extrémité du corps par un de leurs sommets. La queue apparaissait tout juste à la surface, soulevant un clapotis, parfois émergeant un peu. A cet instant, la tête de l'animal était déjà à vingt mètres plus bas. A 60° d'inclinaison, la baleine piquait vers le fond. La baleine, mammifère à sang chaud, comme nous pourvue de poumons, plonge au sein des profondeurs, jusqu'à de froides et sombres profondeurs que bien des poissons n'atteignent jamais. Cent quatre-vingts à deux cents mètres en ce qui concerne la baleine bleue. Elle y descend pour se nourrir du plancton répandu dans la masse liquide.

Les oiseaux cessaient alors de voir les baleines. Ils voyaient

parfaitement les poissons, les bancs de poissons nageant près de la surface. Leur œil rond et avide guettait les imprudents qui se laisseraient porter trop haut par le mouvement de la mer. Mais au-delà d'une certaine profondeur ils ne distinguaient rien. La surface elle-même était une glauque immensité déserte, limitée par l'horizon rond comme une assiette, sous le ciel gris chargé de neige.

Les oiseaux savaient ou ne savaient pas que les baleines reparaîtraient à la surface d'un moment à l'autre, probablement ils le savaient. Et c'est un fait que ceux qui se laissaient dériver dans le vent portant vers la terre les virent reparaître, peut-être une demi-heure après la sonde. La baleine bleue peut sonder pendant quarante minutes.

Ensemble les deux baleines émergèrent côte à côte, du même mouvement puissant, et aussitôt elles lancèrent leur souffle. Elles fendirent la mer en surface pendant quelques minutes, puis recommencèrent à plonger. Un plongeon pas très profond, et elles faisaient surface, lançant leur souffle. Un autre plongeon, un autre encore, ainsi trois ou quatre fois ; à chaque émersion, le souffle. Et de nouveau commençait l'impressionnant mouvement précédant la sonde, la grande plongée vers les profondeurs. Ainsi naviguent les grandes baleines.

Les journées sont courtes en hiver aux environs du 45e parallèle. La surface de la mer devint uniformément gris foncé, se plombant de plus en plus ; puis elle devint noire comme de l'encre, tandis que l'obscurité gagnait les hauteurs. Les oiseaux cessèrent de voler ; ils vinrent se poser sur la mer, aussi tranquillement qu'ils se seraient posés sur un champ. Ils se laissaient glisser au creux de la houle et remonter, flottant comme des bouchons. Quand la nuit fut complète, ils se mirent la tête sous une aile et s'abandonnèrent au sommeil.

Les deux baleines, elles, ne dormaient pas. Elles continuaient à naviguer en direction de la côte, plongeant et revenant en surface. Elles progressaient à une vitesse supérieure à celle qu'elles adoptent lorsque rien ne les presse ni ne les menace, et qui est de six à huit nœuds. Elles naviguaient à environ douze nœuds.

Au jour, elles n'avaient rien changé à leur direction ni à leur vitesse. Les mouettes et les pétrels volaient de nouveau au-dessus de la mer, et il y avait maintenant d'autres oiseaux avec eux : des whale-birds, venus du rivage. Bien avant que les baleines ne fussent en vue du rivage, les phalaropes avaient été avertis par un message de leur instinct de l'approche des cétacés et ils avaient pris leur vol vers le large. Ces oiseaux sont friands des poux de mer qui souvent se trouvent sur le dos des baleines. Lorsqu'ils virent celles-ci émerger, ils se posèrent sur leur dos et se mirent à picorer. Chaque fois que les baleines plongeaient, les whale-birds s'envolaient, jusqu'à l'émersion suivante. Lorsqu'elles sondaient, ils s'élevaient un peu plus haut et ensemble continuaient dans la direction suivie par les baleines, sans se presser, décrivant des cercles, s'éloignant un peu et revenant, comme des chiens accompagnant un marcheur — en l'occurrence un marcheur qui leur serait devenu invisible, mais dont ils auraient à tout instant connu la présence. Lorsque les deux baleines émergeaient, les whale-birds étaient tous là, et aussitôt se posaient sur leur dos.

Ils s'y posaient face au vent, comme des avions atterrissant, passant de chaque côté du palmier de brouillard tant que les baleines soufflaient. Parfois l'une d'elles ouvrait sa grande bouche pour se nourrir et les oiseaux prêts à se poser voyaient alors juste devant eux ce tunnel bordé de la muraille brillante des trois cents fanons bleu noir. Sans que la vitesse de la baleine diminuât le moins du monde, la bouche demeurait ouverte plusieurs secondes ou une demi-minute, engloutissait une ou deux tonnes d'eau de mer, puis se refermait. La baleine, contractant les muscles de ses joues et de sa gorge et soulevant sa langue de trois tonnes, chassait l'eau à travers les fanons et gardait le plancton. Ainsi se nourrissent les grandes baleines lorsqu'elles naviguent en surface. Comment elles font lorsqu'elles cherchent leur nourriture au sein des profondeurs, comment alors elles chassent l'eau de leur bouche (la chassent-elles ?) malgré la pression formidable qui existe autour d'elles, allez le leur demander.

Les deux baleines naviguaient toujours en direction de la

côte et, au cours de la matinée du deuxième jour, la côte apparut à l'horizon, ligne grise à peine distincte. Les oiseaux qui accompagnaient les baleines la voyaient certainement, et un homme de vigie à bord d'un navire l'aurait aperçue, lui aussi. Les baleines la voyaient-elles de leurs yeux, impossible de le savoir. Leur ouïe est extraordinaire, mais leur vue est mauvaise. Les yeux de la baleine, colorés d'un beau brun sombre avec des reflets bleus, sont très petits pour un animal de cette taille, et ils sont situés sur les côtés de la tête, juste en arrière des commissures de la bouche. Le rayon visuel forme un angle de quarante-cinq degrés avec le corps, de sorte que la baleine (pense-t-on) ne voit rien droit devant elle. En outre, comme le cristallin de son œil concentre fortement les rayons lumineux, elle doit, lorsqu'elle navigue en surface, resserrer sa pupille en une ligne très étroite. Bref, tout porte à croire qu'elle est beaucoup plus douée pour y voir dans les profondeurs marines que dans l'air.

Si nos deux baleines ne voyaient pas de leurs yeux le rivage, elles savaient pourtant où il se trouvait, puisqu'elles n'avaient cessé de se diriger sans hésitation vers lui. Elles connaissaient la direction de la côte, et elles possédaient aussi quelque moyen d'être averties de sa proximité, ainsi que de la déclivité du fond de la mer, car leurs sondes devenaient moins longues, donc certainement moins profondes, à mesure qu'elles s'approchaient de la terre ; et, lorsqu'elles ne furent plus qu'à deux milles de la terre, elles réduisirent ensemble leur vitesse, comme deux navires se préparant à mouiller.

Ensemble elles pénétrèrent dans une de ces baies peuplées d'oiseaux. A petite vitesse, en surface ou plongeant à peine, elles se mirent à aller et venir dans le sens de la longueur de la baie, comme si elles cherchaient quelque chose, ou comme si elles attendaient quelqu'un à un rendez-vous. Un mille vers le nord, un mille vers le sud. Chaque virage était effectué avec souplesse et rapidité, presque aussi court que celui du nageur touchant le bord de la piscine et repartant. Insensiblement, la femelle prenait un peu d'avance sur son compagnon. Une heure après l'arrivée, elle avait carrément pris la tête, le mâle la suivant à quelques mètres. Et le manège continuait un mille

vers le nord, un mille vers le sud. Que cherchaient les deux baleines dans cette baie désolée, qu'attendaient-elles ? Des nuages d'oiseaux tournoyaient en criant au-dessus d'elles.

Le manège dura la journée entière. Un peu avant la tombée de la nuit, la femelle, parvenue à l'extrémité d'un trajet nord-sud, au lieu de virer simplement de bord, décrivit quelques cercles à court rayon, toujours suivie de son compagnon. Puis elle piqua vers le large. Le mâle alors revint à sa hauteur. Côte à côte, les deux baleines s'éloignèrent en augmentant de vitesse, chacune surmontée du panache de son souffle. Les deux dos lisses et luisants se fondirent dans la mer assombrie.

Et encore une fois, la lumière se fit, ce fut le troisième jour ; et voilà que les deux baleines étaient de nouveau là, dans la baie. Allant et venant l'une derrière l'autre, au-dessus d'elles les nuées d'oiseaux tournoyant et criant. Les heures passaient et le manège continuait. Un observateur humain se serait probablement impatienté, il aurait sans doute tenté quelque chose pour découvrir l'objet qui attirait les baleines en cette baie, pour savoir où elles voulaient en venir. Mais seul l'homme est impatient, tandis que les animaux savent attendre que tout s'accomplisse selon la loi naturelle, sans hâte, à l'instant fixé. Peut-être certains oiseaux de cette baie avaient-ils déjà vu des baleines agir comme celles-ci, peut-être non. En tout cas, tous se comportaient pareillement, volant et criant selon la loi de leur espèce, les whale-birds picorant les poux de mer sur le dos des baleines, heureux de l'aubaine et ne se posant certainement aucune question.

Le cours des événements changea brusquement vers le milieu du jour.

La baleine femelle, qui naviguait en tête, ralentit l'allure, puis elle s'immobilisa au milieu de la baie. Plus exactement, elle demeura sur place, remuant légèrement ses battoirs (nageoires latérales) et sa queue pour ne pas être drossée vers la côte. Son compagnon se mit à tourner autour d'elle.

La baleine stoppée s'enfonçait très légèrement sur place et remontait, lançant son souffle à intervalles irréguliers. Les

whale-birds s'envolaient, et revenaient se poser sur son dos dès qu'elle émergeait. Parfois, la baleine se tournait un peu de côté, découvrant en partie son ventre. Le ventre des baleines bleues ne ressemble pas à leur dos : il est marbré gris bleu et noir avec des taches blanches, comme camouflé. Et surtout il n'est pas lisse, mais sillonné longitudinalement, depuis le dessous de la bouche jusqu'aux trois quarts de sa longueur, de plis assez semblables à ceux d'un soufflet d'accordéon, et qui jouent d'ailleurs le même rôle : ils permettent à la peau du ventre de se dilater ou de se resserrer selon que l'animal est plus ou moins gorgé de plancton. Le ventre de la baleine qui nous occupe était anormalement dilaté et même distendu.

Indiscutablement, cette baleine paraissait souffrir. Son souffle était de plus en plus irrégulier et saccadé, semblable à celui de l'animal harponné fuyant désespérément devant les chasseurs. Ce souffle s'accompagnait maintenant d'une sorte de grand gémissement de tuyau d'orgue.

Le mâle entendait certainement ce bruit et il devait en être impressionné, car il tournait avec agitation autour de sa compagne, s'éloignant, revenant presque jusqu'à la toucher, piquant brusquement en direction du large comme s'il ne pouvait plus supporter ce spectacle ; se ravisant et revenant encore, soufflant, lui aussi, à intervalles irréguliers. Son agitation allait crescendo, de sa queue il barattait la mer ; puis, un instant, il paraissait se calmer, et encore recommençait, s'agitant de plus belle.

La femelle demeurait toujours sur place, plongeant un peu et remontant, mais son mouvement de roulis s'accélérait et s'accentuait, et elle soufflait en gémissant de plus en plus fort. Un navire en perdition actionnant sa sirène pour appeler au secours, voilà à quoi elle faisait penser. Mais personne ne venait à son secours. Les whale-birds se posaient sur elle et s'élevaient à quelques mètres et encore se reposaient, uniquement intéressés par les poux de mer. Et attention : plus haut dans les airs, les grands oiseaux s'assemblaient en un nuage de plus en plus bruyant et de plus en plus turbulent, comme s'ils pressentaient qu'un énorme festin se préparait, pour eux allait bientôt leur être servi, une fois de plus, par la Mort. Des flocons de neige

descendaient du ciel. La houle infatigable déferlait en rouleaux sur la plage comme depuis le commencement du monde.

Soudain, la baleine femelle cessa de souffler. Un long mouvement la courba dans presque toute sa longueur. Elle devint ensuite immobile et dériva un peu. Les oiseaux virent l'eau de la mer se troubler autour d'elle. Cette eau devint opaque et grisâtre.

La baleine n'était cependant pas morte, ou pas encore, car elle remua de nouveau ses battoirs. Le mâle tournait plus lentement autour d'elle, juste à la limite de l'eau troublée.

Sa compagne lança son souffle, très haut et longuement, et cette fois sans gémissement. La substance qui troublait la mer autour d'elle commença à se diluer en dérivant, entraînée vers la côte. L'eau s'éclaircit autour de la baleine.

Lorsque l'eau fut de nouveau transparente, les oiseaux distinguèrent dans la mer, comme collé au ventre de la baleine qui s'était tournée un peu de côté, un fuseau de forme exactement semblable à elle, d'environ sept mètres de long, avec une tête effilée et une queue. La queue était tournée vers l'avant de la baleine.

Le baleineau nouveau-né n'était pas inerte. De ses petits battoirs et de sa queue, il exécutait instinctivement les mouvements qui le maintenaient contre le ventre de sa mère. Sa bouche encore privée de fanons — mais pourvue d'une langue déjà solide — était tournée du bon côté, toute proche des mamelles que bientôt il allait commencer à téter.

Les animaux nouveau-nés ne demeurent pas longtemps des bébés presque inertes et incroyablement vulnérables comme les enfants des hommes. Même encore à la mamelle, ils deviennent rapidement de jeunes gaillards robustes et dégourdis. Leurs parents ne leur donnent pas alors des livres de classe en leur disant : « Lis ceci, étudie l'histoire des plus illustres ou des plus vertueux de nos ancêtres et apprends d'eux comment te conduire. » Ils agissent comme ils ont toujours fait, comme à l'ordinaire, et leurs enfants s'éduquent en les imitant aussi

exactement que possible. Combien de parents humains pourraient oser l'expérience ?

Le petit baleineau de sept mètres de long se mit donc à nager auprès de sa mère, tout contre elle pour commencer, en reproduisant chacun de ses mouvements — à part celui d'ouvrir la bouche pour avaler du plancton puisqu'il se nourrissait du lait maternel. Ce lait était blanc jaunâtre, d'une saveur âcre et huileuse que le baleineau trouvait exquise. Pour le faire téter, la mère cessait de nager ou ralentissait beaucoup en se tournant légèrement de côté et en dilatant ses mamelles qui sont normalement rétractées et presque invisibles. Elle les rétractait de nouveau lorsqu'elle estimait la tétée suffisante. Puis elle se remettait à nager, le petit imitant ses mouvements. Le baleineau plongeait et sondait avec ses parents, nullement incommodé de descendre aux profondeurs, malgré son jeune âge. Avant de plonger, il aspirait un bon coup par ses évents. L'air filait vers ses poumons par le larynx et la trachée, sans communication avec la bouche, et les parfaites soupapes fournies par la nature bloquaient les canaux respiratoires de manière à empêcher l'eau d'entrer, même sous forte pression. Lorsque le baleineau faisait surface, il lançait son souffle, produisant un palmier vaporisé de même forme que celui de ses parents, un peu plus petit, mais déjà joli à voir et qui témoignait de sa bonne constitution.

Le père nageait en compagnie de la mère et du baleineau. Quelques auteurs ont prétendu que le mâle de la baleine bleue la quittait dès la naissance du petit, mais il ne semble pas que cela soit vrai, sauf exception. On rencontre presque toujours le couple avec son petit.

Ce couple-ci avait commencé par croiser à l'ouvert de la baie, non loin du rivage, puis il avait gagné la haute mer. Dans les régions australes, les baleines montent vers le nord lorsque vient l'hiver, recherchant des eaux moins froides pour s'accoupler et pour mettre bas leurs petits. Au printemps, elles redescendent vers le pôle. Il y a aussi une autre raison à leur double mouvement, c'est la quête de la nourriture. Les baleines à fanons suivent les migrations du plancton.

Je pense que personne n'ignore plus aujourd'hui ce qu'est le plancton. Des navigateurs en ont recueilli à l'aide de filets extrêmement fins et en ont goûté, lui trouvant une saveur proche de celle du caviar. Cette substance répandue dans la mer, qui donne parfois à la mer une couleur rouge, ou vert olive, ou jaune, ou la rend phosphorescente, est constituée de milliards de créatures vivantes, minuscules ou microscopiques, végétales ou animales. Elle se déplace selon les saisons et selon des conditions locales, soumise à des lois complexes que les savants s'efforcent de définir de plus en plus exactement. Le plancton est à l'origine de la chaîne alimentaire océane par exemple, les harengs et les maquereaux le mangent, et sont mangés par d'autres poissons. Les baleines à fanons se nourrissent directement du plancton. Il semble qu'elles recherchent celui qui contient le plus d'une espèce de crevette minuscule appelée *Euphausia superba*. La baleine adulte en avale des quantités fantastiques. On trouve parfois deux tonnes de plancton dans l'estomac d'une baleine bleue.

Le baleineau que nous avons vu naître allait se contenter du lait maternel jusqu'à l'âge de sept mois. Ce régime ne devait pas être mauvais pour lui, car il se fortifiait à une vitesse atteinte par aucun autre nourrisson au monde : si sa mère avait pu le placer sur un pèse-bébé géant, elle aurait constaté qu'il prenait à peu près constamment quatre kilos et demi *à l'heure :* plus de cent kilos par jour.

Notre petite famille navigua donc premièrement vers le nord, parallèlement à la côte. Au cours de cette navigation, elle rencontra un, puis deux, puis plusieurs autres couples accompagnés, eux aussi, de leur enfant. C'est-à-dire que d'autres groupes de trois souffles, deux grands et un plus petit, apparaissaient parfois sur l'étendue de la mer, à des distances variables. Nos baleines détectaient la présence de ces congénères grâce à leur ouïe remarquable, sensible à toutes les vibrations transmises par l'eau. Elles continuaient leur chemin sans se rapprocher des autres familles, n'ayant probablement aucune nouvelle à leur communiquer et d'ailleurs plutôt discrètes de leur naturel.

Parfois, les baleines rencontraient aussi des couples sans enfant et, à l'égard de ceux-ci, elles se montraient tout aussi discrètes, sinon davantage, car l'attitude de ces couples leur laissait clairement comprendre qu'ils étaient en train de faire tout ce qu'il fallait pour pouvoir, l'année suivante, se promener dignement, eux aussi, en compagnie d'un baleineau.

La gestation des baleines bleues dure un an, c'est-à-dire que la saison des amours est la même que celle des naissances. Presque tous les gens à qui vous rappelez (ou à qui vous apprenez) que les baleines sont des mammifères se montrent aussitôt très curieux des détails de leur comportement amoureux, comme s'il devait y avoir là quelque chose d'extraordinaire. Or, ces grands animaux se comportent en cette occasion le plus naturellement du monde, comme font tous les mammifères des deux sexes que la grande loi de l'espèce invite à se rapprocher et à se connaître. Leurs organes sont prévus et disposés pour cela, très en arrière du corps, et il va de soi que leurs dimensions sont proportionnées à leur taille, environ le dixième de la longueur du corps en ce qui concerne les mâles.

Les baleines s'ébattent et se caressent dans la mer avant de s'accoupler. Certains navigateurs ont prétendu qu'ils avaient vu des baleines se dresser ensemble verticalement dans la mer, la tête et la moitié du corps hors de l'eau, au moment de l'accouplement, mais rien n'est moins certain que cette assertion. Le plus souvent, on aperçoit l'un des deux animaux, le mâle, immobile ou presque immobile en surface et, si le couple est alors dérangé, apparaît la femelle qui se tenait juste au-dessous. Les baleines ne s'accouplent pas pendant la durée de l'allaitement. Les baleines bleues sont monogames.

La famille qui nous intéresse navigua en direction du nord vers le 40e parallèle. A ce moment, trouvant sans doute que l'eau de la mer devenait un peu chaude, ou que le plancton y était moins abondant ou moins délectable, elle vira de bord. Les trois animaux croisèrent pendant quelques semaines à la hauteur du 45e parallèle, plus ou moins loin de la côte selon les jours. Il y avait dans ces parages de nombreuses baleines, non seulement des baleines bleues, mais des membres de l'ordre

des cétacés appartenant à d'autres familles, genres, espèces et variétés.

Des rorquals naviguaient par groupes de dix ou douze. Les rorquals sont des baleines exceptionnellement rapides et souples, à dos foncé et à ventre blanc ou jaune soufre, un peu plus petites que les baleines bleues (vingt-cinq mètres), comme elles pourvues de tanons, mais point aussi exclusives sur le chapitre de la nourriture. Le rorqual, qui fait du plancton son ordinaire, ne dédaigne pas, lorsque l'occasion se présente, d'engouffrer un millier ou deux de petits harengs. Nos baleines rencontrèrent aussi des rorquals moitié plus petits (douze mètres), que pour cette raison les hommes ont nommés, en français, petits rorquals. Rien à dire pour l'instant sur le comportement des rorquals, dans l'ensemble assez semblable à celui des baleines bleues.

Survint un jour — un jour où nos baleines bleues naviguaient en vue de terre — un cétacé affreux et ridicule, une sorte de caricature de baleine. Or, cet animal, loin de se cacher, semblait au contraire tout tenter pour se faire remarquer. Il se dressait verticalement dans la mer, la moitié du corps hors de l'eau, agitant grotesquement de longues nageoires latérales disproportionnées. Et cette moitié de corps qu'il montrait ainsi était noire, avec des plis abdominaux grossiers et irréguliers, et surtout, surtout, le mégaptère (tel était son nom) avait sa trop large tête et ses nageoires couvertes de bosses d'aspect malsain semblables à de grosses pustules. Un cétacé-crapaud, et d'un noir funèbre. Lui se voyait peut-être beau et gracieux ; qui se voit tel qu'il est ? En tout cas, il ne paraissait déprimé par aucun sentiment d'infériorité, tout au contraire.

Les baleines bleues purent rapidement discerner la raison de l'agitation du mégaptère un souffle filait sur la mer droit devant lui, et au-dessous apparaissait un dos noir semblable au sien et un large museau couvert de bosses-pustules. Le mégaptère voulait séduire cette femelle. Pour lui comme pour les baleines bleues et les rorquals aux lignes si élégantes, c'était la saison des amours. Après s'être gorgé de toutes sortes de poissons et même de tout ce qu'il pouvait attraper (on a trouvé un jour six cormorans dans l'estomac d'un mégaptère), celui-ci se

trouvait tout naturellement d'humeur à engendrer un affreux petit mégaptère que la mère et lui, pendant le temps fixé par la Loi, aimeraient bien, pourquoi pas ? L'appel amoureux est visiblement plus vif chez ce mégaptère que chez tous les autres cétacés. La saison venue, il oublie tout pour ne penser qu'à cela. Les chasseurs le savent bien, qui arrivent derrière lui et le harponnent alors qu'il s'agite ainsi, debout dans la mer...

Pensant sans doute qu'il avait suffisamment attiré l'attention et fait le beau, le mégaptère s'approcha vivement de la femelle et se mit à nager à son côté en cabriolant. Elle manifesta son agrément en cabriolant à son tour, et les deux animaux commencèrent à se caresser dans la mer. Hélas! comble du grotesque, ils le faisaient en s'administrant mutuellement des coups de nageoires, des coups de battoirs affectueux dont le claquement devait s'entendre à trois kilomètres ! Enfin, au terme de ces ébats, tout s'accomplit plus calmement, dans la joie naturelle de l'acte destiné à donner la vie.

Pauvre mégaptère laid et ridicule, comme on peut, en d'autres circonstances, le trouver touchant ! Même d'impitoyables chasseurs se sont parfois sentis émus en le voyant demeurer auprès de sa compagne harponnée, agonisante, s'efforçant maladroitement de la soutenir de ses nageoires, gémissant de l'entendre râler, ou restant là dans l'eau ensanglantée jusqu'à ce qu'un autre harpon enfin l'atteigne, et accomplisse dans la mort sa fidélité.

Qui dira pourquoi la femelle ne paie pas cette fidélité de retour; pourquoi, aussitôt qu'elle a flairé l'agonie de son compagnon, elle le laisse et s'enfuit... vers le plus proche célibataire ? Pour l'espèce, la femelle est peut-être plus précieuse...

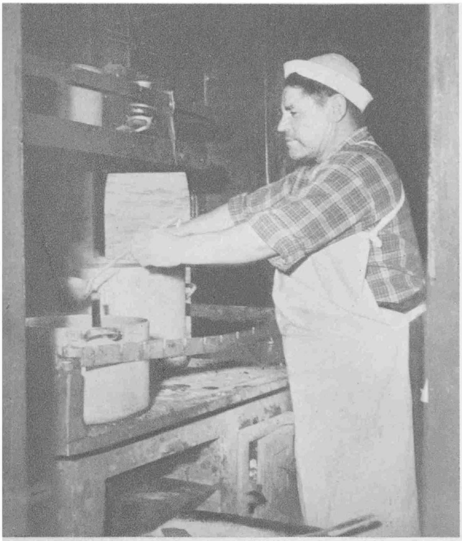
Ainsi, tandis que l'hiver s'écoulait, nos baleines bleues naviguaient dans les mêmes eaux que d'autres baleines qui, comme elles, fendaient la mer, plongeaient et remontaient, lançant leur souffle en forme de palmier. Et voici qu'un jour s'éleva sur la mer un souffle plus étrange, tout aussi puissant, mais non pas vertical : oblique, projeté de côté à 55° d'inclinaison. Et, devant ce jet oblique, la mer s'ouvrait en remous,



Au départ : ravitaillement du baleinier.



Equipage type d'un baleinier moderne.



Le coq.



Le skipper (capitaine-harponneur).

en blanche écume, comme sous la poussée d'une large étrave. La cachalot s'avançait, le lutteur des mers.

Oui, si Physeter, le cachalot, avait pu, d'un regard intérieur, considérer sa vie dans sa durée, il aurait revu, presque depuis son plus jeune âge, en tout cas depuis son sevrage, une succession de combats.

D'abord le combat pour la vie, c'est-à-dire pour la nourriture. Le cachalot n'est pas un de ces mangeurs de plancton qui n'ont qu'à ouvrir leur grande bouche. Il se nourrit de proies bien vivantes, qui sont des pieuvres et des calmars, grands et petits ; il les pourchasse dans les profondeurs. Ces animaux possèdent des tentacules pourvues de suçoirs redoutables et un bec corné. Physeter portait sur tout son corps et particulièrement sur son énorme tête de nombreuses et profondes cicatrices témoignant que la quête pour la nourriture n'avait pas toujours été pour lui une occupation paisible.

Des fanons flexibles ne lui auraient guère permis de combattre les calmars et de les dévorer. Aussi était-il armé d'une cinquantaine de vraies dents, en os bien dur, les plus grosses larges de douze centimètres, toutes plantées dans sa mâchoire inférieure, chacune correspondant à un alvéole aussi dur dans le maxillaire supérieur. Les dents de Physeter n'étaient plus blanches et brillantes comme au temps de sa jeunesse, les années les avaient jaunies et ébréchées; mais l'étau était encore solide et Physeter savait s'en servir. Son habileté de chasseur s'était sans cesse développée par l'expérience.

Le cachalot n'est pas monogame. Parvenu à l'âge adulte, Physeter avait dû lutter aussi pour satisfaire l'instinct qui pousse les animaux à se reproduire. Sillonnant les mers, luttant contre la force des tempêtes, il avait recherché et rencontré les petits troupeaux de femelles que la saison lui faisait convoiter. Mais chacun de ces troupeaux était conduit et défendu par un propriétaire robuste et jaloux, point décidé à laisser s'approcher les célibataires entreprenants. Ce harem convoité, il avait fallu entreprendre de le conquérir de haute lutte, à grands coups de tête et de furieuses morsures, dans le bouillonnement et l'es-

soufflement du combat. Après plusieurs tentatives infructueuses, Physeter avait enfin eu raison d'un sultan déjà un peu sur le retour, qui, blessé, avait rompu le combat. Les femelles avaient accepté sans tergiverser la domination de leur nouveau maître. La femelle du cachalot est moitié moins longue que le mâle, une douzaine de mètres.

Quelle belle vie alors avait commencé ! A la tête de sa douzaine d'épouses, Physeter avait parcouru le globe, ce globe pour les trois quarts de sa surface étendue marine et que les hommes réfugiés sur la terre croient posséder. A la vérité, le sultan Physeter ne s'avançait guère au-delà des 40es parallèles nord et sud, préférant pour lui et pour son harem les mers chaudes ou tempérées ; mais quel sultan terrestre a jamais possédé un pareil domaine l'Atlantique, le Pacifique, l'océan Indien ? Physeter avait pour ainsi dire tout connu au cours de ses voyages : la mer sans limite démontée d'un horizon à l'autre sous le ciel livide, désert liquide originel où la notion même du rivage est inconcevable, où cependant le troupeau s'avançait sans rien craindre ni rien espérer, se sachant chez lui, nageant à travers les grandes vagues, plongeant et remontant ; la mer torride et plate où il faisait bon paresser au milieu des épouses, oui, vraiment là comme un sultan oriental, les baleineaux s'ébattant joyeusement à l'entour.

Physeter et les siens avaient de nombreuses fois doublé en se jouant, en toutes saisons, par tous les temps, les caps redoutables aux profondeurs jonchées d'épaves ; ils avaient chassé le calmar dans ces cimetières, entre les carcasses de navires. Franchissant les détroits entre les îles, Physeter avait perçu le bruit des brisants contre les récifs, le bruit des rouleaux déferlant sur le sable. Il avait navigué plus précisément qu'aucun pilote humain dans les passages difficiles, toujours guidant son troupeau sans hésitation ni erreur.

La quête pour la nourriture, la lutte pour la nourriture qui cependant continuait jour après jour n'était pas un souci ni une souffrance pour le mâle robuste que Physeter était devenu ; plutôt une sorte de sport où il trouvait une joie naturelle à exercer sa force et son adresse, comme un chasseur bien armé et

bien entraîné. Et, les batailles que Physeter avait eu à son tour à soutenir contre des célibataires entreprenants rencontrés ici et là, il les avait livrées sans appréhension pendant des années. Dans la plénitude de ses moyens, il avait triomphé de ses adversaires, goûtant chaque fois ensuite un plaisir plus grand à se sentir le maître et le possesseur de ses épouses. Oui, cela pendant des années, de belles années en vérité. Et Physeter avait eu la chance de ne jamais rencontrer l'homme, l'homme avide armé du harpon de fer. Il aurait pu le rencontrer, mais cela n'était pas arrivé. Tous les marins vous le diront, la mer est grande.

Le temps use les montagnes. Comment n'aurait-il pas raison de toute créature vivante ? Un jour, Physeter avait éprouvé une difficulté plus grande à se débarrasser d'un agresseur. Le combat avait duré plus longtemps. Cependant, le challenger s'était finalement avoué vaincu ; couvert de blessures, il avait pris le large. Physeter, marqué lui aussi, avait soufflé un bon moment avec colère ; puis, pour se prouver à lui-même sa victoire, il s'était approché d'une de ses épouses, puisque c'était la saison. Il avait ensuite retrouvé sa sérénité.

D'autres combats se terminèrent encore à son avantage. Mais à mesure que la saison avançait, Physeter éprouvait le sentiment que ces combats devenaient de plus en plus nombreux et de plus en plus rapprochés, alors qu'en réalité, il n'en était rien. Simplement, sa puissance virile diminuait.

J'abrège. Un jour vint où notre Sultan Physeter se vit assailli par un jeune taureau qui lui parut exceptionnellement fort et agressif. Physeter se défendit vaillamment, et, encore une fois, il crut bien avoir eu le dessus. Mais l'adversaire ne devait pas partager cette conviction, car, après s'être éloigné, il revint à la charge et reprit le combat comme si sa vie en dépendait. Les deux cachalots, deux masses de cinquante tonnes, se jetaient furieusement l'un contre l'autre, leurs fronts de bélier se heurtant avec un atroce bruit mat de chair mouillée ; ils glissaient l'un contre l'autre et se retournaient, frappant la mer de leur queue; c'était alors de véritables coups de canon et, de nouveau, ils s'abordaient et se mordaient, leurs mâchoires craquant. Leurs deux souffles étaient deux rugissements ; autour des

combattants, la mer bouillait. Pendant ce temps, les femelles se tenaient groupées à trois cents mètres, dérivant doucement dans les vagues, sans s'éloigner davantage.

Soudain, Physeter éprouva une impression pour lui entièrement nouvelle. Le temps d'une seconde, il cessa d'être uniquement une masse vivante animée de fureur, et, comme si quelque dédoublement s'opérait en lui, en même temps qu'il combattait, il eut soudain conscience de chacun de ses mouvements ; en somme, pourrait-on dire, il se vit combattre; il fut à la fois acteur et spectateur. Dès cette seconde, Physeter était vaincu. Toute certitude l'abandonna, et il sentit aussitôt que son adversaire le malmenait de plus en plus rudement...

Le grand cachalot se retrouva seul sur la mer. Il nageait droit devant lui, plongeant peu profondément et remontant, s'efforçant de retrouver le rythme normal de sa respiration, comme s'il émergeait après une sonde interminable. A moins de deux milles, le troupeau de ses femmes s'éloignait, dans le sillage du nouveau maître.

Ce fut ainsi que Physeter cessa d'être un sultan pour devenir ce que les hommes appellent un vieux solitaire. Vieux solitaire ne signifie nullement : misérable épave. De nombreux chasseurs de cachalots en ont fait l'expérience. Que de harpons emportés à toute vitesse par de vieux solitaires, que de barques par eux chavirées, jetées en l'air, pulvérisées à coups de queue ! Moby Dick et d'autres qui, comme Moby Dick, défoncèrent à coups de tête de solides voiliers (les faits sont historiques) étaient de vieux solitaires.

La conviction combattante peut avoir diminué s'il s'agit de livrer bataille pour garder un harem, c'est là un effet de la dure et prévoyante loi de sélection des procréateurs ; mais s'il s'agit de défendre sa vie, ou de chasser, de combattre des proies, le vieux solitaire se montre à la hauteur. Simplement, un âge de la vie s'est achevé, un autre commence. Physeter avait atteint cet âge. Comme il se conformait à la loi naturelle, exempt de vains regrets, incapable de se cramponner follement à ce qui fut et ne doit plus être, bref, vivant dans l'instant, il ne se sentait ni

malheureux ni diminué. Et peut-être après tout, tandis que de nouveau il voguait seul sur la mer immense, peut-être éprouvait-il un vague sentiment de liberté retrouvée ?

Ah! ne nous berçons pas, soyons entièrement véridique : l'âge ne vient jamais sans quelque petite misère. Physeter, libéré des passions amoureuses, dégagé du service de taureau combattant, se sentait cependant parfois agacé, quelque peu tarabusté, et voici pourquoi : ses parasites le démangeaient.

Naviguer dans les mers chaudes ou tempérées, c'est bien agréable. Mais chacun sait que la pouillerie, elle aussi, préfère la chaleur. Les poux de baleine, gros comme des noisettes, qui vivaient sur le dos noir brun de Physeter n'étaient pas particulièrement gênants et d'ailleurs, chaque fois que le cachalot s'approchait un peu d'un rivage, les phalaropes venaient l'en débarrasser, au moins en partie. Mais d'autres habitants plus désagréables avaient élu domicile à son bord : par exemple des *Coronulæ*, crustacés en forme d'hélice, qui se vrillaient profondément dans l'épaisseur de son lard ; des berniques, plusieurs espèces de Cirrhipèdes, et surtout des pénelles, longs rubans noirs bien vivants qui s'accrochaient au moyen de leurs cornes céphaliques, véritables crampons fixateurs ; or, ces garces de pénelles choisissaient de préférence, pour enfoncer leurs cornes, les parties les plus tendres : les lèvres, les commissures de la bouche. Physeter agacé avait beau secouer sa grosse tête, les picotements et les démangeaisons ne cessaient pas. Et tout son grand corps commençait à ressembler à ces vieilles coques qu'on ne racle jamais. Il lui semblait, et en cela il ne se trompait pas, que toute cette saleté rendait son corps rugueux, l'empêchait de glisser aisément dans la mer, le freinait.

Il arrive que les baleines rencontrant un navire ou quelque grosse épave viennent s'y frotter, comme une vache contre un arbre. Physeter n'avait jamais trouvé cette occasion de se soulager ; mais il savait d'instinct et d'expérience qu'il existait un bon moyen de se débarrasser à peu près complètement de ses parasites, c'était de fréquenter un certain temps des eaux plus froides. Rien ne l'en empêchait, maintenant qu'il n'avait plus à se soucier du confort d'un harem. Il avait donc franchi le tro-

pique du Capricorne et, cap au sud, il continuait à descendre. Voilà pourquoi nos baleines bleues l'avaient rencontré.

Physeter était alors dominé par un sentiment violent, celui d'une faim exceptionnelle, et cela s'explique aisément : comme il avait gagné des eaux plus froides, son organisme se défendait en augmentant l'épaisseur de la couche de graisse qui protégeait son corps ; cette graisse ne pouvait être fabriquée à partir de rien, d'où l'appétit ; le mécanisme est le même pour nous. Or, les calmars étaient plutôt moins nombreux dans ces eaux froides, de sorte que Physeter devait s'employer davantage à sa chasse.

Le matin où il arriva à proximité des baleines bleues, il avait déjà sondé plusieurs fois sans résultat bien satisfaisant. Le cachalot, après qu'il a sondé, renouvelle entièrement sa provision d'air, il s'oxygène au maximum à la manière d'un athlète qui désire récupérer après l'effort il souffle, il inspire, plonge légèrement, reparaît en surface, souffle, inspire, ainsi soixante ou soixante-dix fois de suite. L'exercice de récupération dure de dix à douze minutes. En s'y livrant, Physeter n'avait, bien entendu, qu'une idée en tête : sonder de nouveau, avec l'espoir d'une chasse plus heureuse.

Lorsqu'il se sentit prêt, il enfonça sa tête dans la mer en courbant son grand corps. Bien que le cachalot soit moins grand que la baleine bleue, son départ pour la sonde est le plus impressionnant. On voit le dos rouler en s'enfonçant dans la mer comme une grande roue ; pas de nageoire caudale ; mais, à la fin de la rotation, la queue apparaît tout entière. La partie arrière du corps se dresse hors de l'eau, verticale ; à son sommet, le puissant et majestueux double triangle. C'est cette vision magnifique que les dessinateurs maritimes du siècle dernier ont le plus volontiers fixée, et Garneray en demeure le meilleur interprète. On chassait alors surtout le cachalot. Chaque fois que vous trouverez une vieille gravure représentant cette scène — « La baleine plongeant » — avec la queue dressée, sachez qu'il s'agit du cachalot. L'extrémité arrière du corps de Physeter demeura une demi-seconde pointée vers le ciel, puis s'enfonça d'un coup, le double triangle tranchant la surface. Plus rien.

Jetez-vous dans la mer, laissez-vous couler seulement de quelques mètres. La surface est au-dessus de vous un plafond lumineux dont l'éclat s'atténue rapidement, et, au-dessous de vous, tout est plus sombre. Vous éprouvez rapidement un désir invincible de remonter. La plupart des hommes n'ont qu'une expérience minuscule de la diminution de la lumière vers les profondeurs. L'augmentation correspondante de la pression leur interdit de s'éloigner de la surface. La pression s'accroît d'une atmosphère par dix mètres de profondeur. A vingt mètres, nous sommes soumis à une pression de plus de trois kilogrammes par centimètre carré, et c'est à peu près le maximum de ce que peut supporter notre corps si nous ne respirons pas de l'air à la pression ambiante. Cet air peut venir d'un réservoir (appareils Le Prieur et Cousteau) ou d'une pompe qui le comprime en surface.

Physeter le cachalot, dans sa plongée verticale, avait atteint presque immédiatement une profondeur de quarante mètres. Il subissait alors une pression de cinq atmosphères. Un pêcheur de perles, Victor Berge, a raconté qu'un scaphandrier venait d'atteindre cette profondeur lorsque, par suite d'un choc contre un rocher, son enveloppe protectrice et le tuyau qui l'alimentait en air comprimé furent déchirés. Lorsqu'on remonta l'homme et qu'on l'eut tiré de son scaphandre, on trouva à la place de son corps une masse informe dont la consistance rappelait atrocement celle de la chair à saucisse. Le nageur Physeter qui, un quart de minute plus tôt, évoluait en surface, atteignit cette profondeur sans éprouver la moindre incommodité, et il continua à descendre. Autour de lui, la plupart des poissons habitués à vivre en surface avaient disparu.

A soixante-dix mètres, les rayons rouges de la lumière solaire, ainsi que les rayons orangés et jaunes, qui propagent la chaleur, cessent de pénétrer. La lumière prend une teinte vert bleuté. Physeter ne voyait plus autour de lui que des poissons de couleurs très claires, vitreux, aux allures de fantômes, et des méduses gélatineuses. Il les distinguait parfaitement, grâce à la dilatation de ses pupilles qui concentraient les rayons lumineux. Des algues entraînées dans un courant sous-marin dérivaient toutes ensemble, d'un même mou-

vement, comme transportées sur un tapis roulant invisible.

Quatre-vingts mètres, cent mètres, cent cinquante mètres. Des plongeurs non munis de l'appareil Cousteau ont atteint — exploit extraordinaire — la profondeur de quatre-vingt-dix mètres. Les scaphandriers alourdis d'épaisses enveloppes ne s'aventurent guère au-delà de cent cinquante mètres. A cette profondeur, les rayons verts du spectre disparaissent à leur tour. Le froid devient intense. Physeter ne paraissait pas souffrir du froid ; il continuait à y voir aussi bien et probablement mieux qu'en surface, et il piquait toujours vers le fond. Il atteignit trois cents mètres. Il supportait à ce moment une pression de trente-deux kilos par centimètre carré.

Les poissons qui habitent une grande profondeur supportent impunément une pression extérieure formidable parce que la même pression existe dans tout leur corps et à l'intérieur même de leurs tissus ; il y a équilibre. Ces poissons sont adaptés pour évoluer sous la pression de trente kilos ou bien davantage, comme nous pour vivre sous la pression atmosphérique. S'ils sont entraînés sensiblement au-dessous de leur profondeur d'habitation, ils sont écrasés ; s'ils sont attirés trop haut, ils éclatent. Cette vérité générale souffre des exceptions, car on s'est aperçu que certains habitants des profondeurs, les pieuvres, par exemple, montent par instants assez près de la surface. Et les parasites que Physeter transportait avec lui résistaient apparemment fort bien aux variations de profondeur. Mais les tissus organiques de ces animaux sont constitués comme ceux des poissons, et ils respirent à l'aide de branchies. Physeter, lui, n'était pas un poisson, ni une pieuvre, ni un coquillage. Il était un mammifère à sang chaud, pourvu de poumons, comme vous et moi, et son gros cœur battait à l'intérieur d'un corps clos contenant une énorme quantité d'air aspiré en surface.

Le corps de Physeter possédait les mêmes ouvertures que celui de n'importe quel mammifère : narine (une seule narine chez le cachalot), extrémité des conduits auditifs et autres orifices naturels. Nous pouvons aisément nous représenter tous ces orifices hermétiquement clos pendant la plongée au moyen de soupapes naturelles aussi efficaces que les clapets qui obstruent

les ouvertures d'un sous-marin. Mais la coque du sous-marin est faite de tôles d'acier très épaisses et non d'une chair compressible dans laquelle un harpon lancé de main d'homme peut pénétrer.

Le cachalot possède à l'intérieur de son gros crâne, au-dessus et à droite du canal qui va de l'évent aux poumons, une sorte de boîte contenant environ une tonne d'un liquide clair huileux nommé spermaceti. (Les anciens chasseurs croyaient qu'il s'agissait de la semence de l'animal, d'où ce nom.) Les naturalistes ont établi presque certainement que c'est à l'aide de cet organe et de ce liquide que l'animal ferme hermétiquement son évent pendant la plongée. Ils pensent que le cachalot emploie peut-être aussi ce liquide pour augmenter sa densité afin de pouvoir descendre plus facilement. Mais la dissection ne leur a pas encore permis de savoir comment. Bref, les moyens et procédés employés par Physeter pour permettre à son corps de résister à la pression des profondeurs demeure pour nous un mystère. Ajoutons que seul le cachalot possède un réservoir à spermaceti. Mais les autres cétacés — croit-on — ne dépassent pas deux cents mètres en plongée.

Physeter avait donc atteint une profondeur de trois cents mètres. Seuls les rayons bleu foncé, indigo et violet pénètrent encore à travers cette épaisseur d'eau, c'est-à-dire que l'œil humain devient là pratiquement aveugle. On a constaté la présence de ces rayons à l'aide d'appareils enregistreurs de lumière. Il est probable que l'œil de Physeter pouvait, lui aussi, enregistrer et utiliser les rayons foncés du spectre et qu'il continuait à voir les poissons autour de lui. Ces poissons étaient maintenant rouges, marron ou noirs, quelques-uns argentés. Les méduses, blanches dans les couches supérieures, avaient pris une teinte marron foncé. Physeter descendait toujours.

On a longtemps pensé qu'au-delà de quelques centaines de mètres, la mer n'était plus qu'un abîme complètement obscur et froid où toute vie devenait impossible. Cette opinion se modifia avec le perfectionnement des moyens d'exploration. A la fin du siècle dernier, des savants embarqués à bord de navires océanographiques réussirent à faire draguer des fonds de deux et trois mille mètres et ils remontèrent des coraux et d'autres

créatures vivantes. Plus tard, d'autres savants explorèrent les profondeurs en s'y faisant descendre dans d'épaisses sphères métalliques. Barton atteignit ainsi mille trois cent soixante et onze mètres en 1949 au large de la Californie. Ces hommes ont constaté que la vie existait à tous les niveaux qu'ils avaient successivement explorés. Des nuages de plancton tournoyaient dans le faisceau des projecteurs et des poissons le traversaient. Les cachalots connaissent évidemment depuis quelques milliers d'années toutes les créatures marines que l'homme découvre peu à peu.

Physeter atteignit cinq cents mètres. Autour de lui évoluaient des poissons noirs ou violet foncé. Sans s'attarder à les examiner, le grand sous-marin vivant continuait à descendre. A six cents mètres, il pénétra dans la zone où les appareils enregistreurs de lumière ne captent plus un seul rayon du spectre : l'abîme mathématiquement obscur.

Les yeux du cachalot ne pouvaient plus lui être d'aucune utilité et il commença à se diriger par d'autres moyens, comme les pilotes naviguant sans visibilité. On croit savoir que les cétacés correspondent entre eux par vibrations sonores et on sait avec certitude que les grandes profondeurs, autrefois imaginées silencieuses, sont constamment parcourues de ces vibrations, émises par les poissons : Physeter captait ces ondes sonores, et il devait en outre connaître sa position et sa direction, sans quoi il ne se serait pas aventuré en ces lieux.

Il avait quitté la surface depuis plus d'un quart d'heure et il continuait à descendre en glissant au sein de l'obscurité glaciale. Les animaux qui vivent là se détectent par vibrations ou en tâtant l'abîme autour d'eux, à l'aide d'antennes. Ils se pourchassent les uns les autres avec une férocité sans égale, tour à tour chasseurs et proies puisque aucun être ne peut trouver de nourriture végétale à ces profondeurs. D'horribles poissons hérissés d'épines se jettent sur d'autres à peine moins gros qu'eux et les engloutissent dans leurs gueules distendues, souvent avalés eux-mêmes avant d'avoir digéré leur capture.

Une lumière d'un vert émeraude brilla soudain au milieu du noir absolu. Physeter vit passer non loin de lui un animal sem-

blable à un long cigare troué de hublots éclairés. Certains poissons des profondeurs portent des émetteurs de lumière qu'ils peuvent allumer à volonté, sans doute pour attirer leurs proies. Il est probable qu'ils risquent alors de se signaler à l'attention de quelque chasseur, mais on n'obtient rien sans risque. Celui-ci ne risquait rien de Physeter, de qui l'objectif était autre. Physeter avait considérablement réduit son angle de plongée, mais il continuait cependant à descendre.

Jusqu'en 1932, les naturalistes, à l'exception d'un seul, s'étaient accordés pour affirmer que les cétacés ne pouvaient atteindre plus d'une centaine de mètres en plongée. Les plus généreux accordaient au cachalot une performance de deux cents mètres.

— C'est déjà un exploit extraordinaire et même incompréhensible, disaient-ils. A supposer que le cachalot puisse supporter l'énorme pression qui règne à des profondeurs plus grandes, il périrait dès qu'il entreprendrait de remonter à la surface. L'azote dissous dans son sang au cours de la plongée ne pourrait s'éliminer par les poumons ; des bulles gazeuses se formeraient dans les vaisseaux capillaires ce serait la mort instantanée par arrêt de la circulation. Il est donc certain qu'aucun cétacé ne plonge assez profondément pour risquer pareil accident.

— Pourtant, assuraient des chasseurs, nous avons souvent mesuré la longueur de la ligne entraînée par des cachalots harponnés et plongeant presque verticalement à toute vitesse. D'après nos observations, certains de ces animaux auraient alors atteint une profondeur de huit cents mètres.

— Absolument impossible. Connaissez-vous seulement la pression que supporterait le cachalot à cette profondeur ? Plus de quatre-vingt-quatre kilos par centimètre carré. Il serait écrasé.

Le seul cétologue qui ne partageât pas cet avis était un Allemand nommé Kükenthal. Il disait (en 1900) : « Le cachalot peut atteindre mille mètres en plongée. » C'était lui qui avait raison. En 1932, le câblier *All America*, travaillant au large de la côte de Colombie, remonta à la surface, pour le réparer, un tronçon de câble télégraphique. Il ramena en même temps un

cachalot mâle, mort, empêtré dans le câble, comme ligoté. L'animal s'y était visiblement pris comme à un piège et n'avait pu se libérer, malgré ses efforts. Le câble avait été remonté d'une profondeur de mille soixante-deux mètres.

Ce cachalot n'était nullement écrasé par la pression. Il était mort noyé parce qu'il n'avait pas pu revenir en surface pour respirer. Mais, s'il était descendu délibérément, sans y être obligé, jusqu'à mille soixante-deux mètres, c'était évidemment qu'il savait pouvoir le faire sans risquer sa vie en remontant.

Les cachalots mangent parfois des poissons, mais ils se nourrissent surtout de calmars et de pieuvres. Il existe de nombreuses variétés, grandes et petites de ces animaux. Tous capturent leurs proies, poissons ou crustacés, à l'aide de leurs tentacules pourvues de ventouses ; ils les paralysent, les asphyxient en obstruant leurs branchies, les écrasent ; ensuite ils désarticulent complètement le corps de la victime et portent les morceaux à leur bouche. La pieuvre est dangereuse, même pour un adversaire beaucoup plus volumineux qu'elle-même. En Océanie, des pêcheurs ont assisté à des combats que se livraient des pieuvres et des requins dans des bassins naturels d'eau de mer laissés pleins par le jusant. Les pieuvres projetaient leurs tentacules sur les poissons que ce contact rendait comme fous. Ligotés, les requins se jetaient contre les rochers avec tant de violence que souvent les deux animaux mouraient. D'autres, plus heureux, réussissaient à mordre la tête de la pieuvre ; dans ce cas ils l'emportaient.

La pieuvre est un monstre dans toutes les littératures. A son propos comme à celui de la plongée du cachalot, les hommes de science ont souvent montré un scepticisme plein de certitude : « La pieuvre, enfant chéri des romanciers à sensation, des feuilletonistes, des poètes... » Les auteurs des récits légendaires et après eux les marins, les pêcheurs, les plongeurs, qui disaient avoir vu des pieuvres géantes, avaient tous beaucoup amplifié, beaucoup brodé, comme font les primitifs. Qu'il pût y avoir quelque danger pour des baigneurs à entrer en contact avec de grands spécimens, c'était possible, « mais le danger était largement dû à l'effet psychologique produit par l'apparition désa-

gréable de l'animal et par son toucher visqueux ». Ainsi parlait la Science. Jusqu'au jour où (en 1875) fut capturée une pieuvre dont le corps de trois mètres de long était armé de huit tentacules de six mètres, épaisses à leur racine comme la cuisse d'un homme et pourvues de ventouses grandes comme des soucoupes.

— Ah! ah! dirent les savants, nullement confus, voici une variété intéressante de l'espèce *Octopus*. Nous l'appellerons *Architeutis princeps*.

Depuis lors, des pieuvres encore plus grandes ont été observées généralement de nuit, ce qui tendrait à prouver qu'elles préfèrent profiter de l'obscurité pour monter près de la surface. La naturaliste américaine Rachel Carson a interrogé personnellement à ce sujet l'un des passagers du *Kon-Tiki*, l'ethnologue norvégien Thor Heyerdahl. Heyerdahl et ses compagnons ont vu apparaître à plusieurs reprises, par des nuits sombres, au milieu d'autres animaux plus ou moins phosphorescents, « des corps immenses, de contours et de dimensions irréguliers et changeants, paraissant plus grands que le radeau, qui mesurait environ quinze mètres sur six ». Le témoignage de ces hommes paraît irrécusable. Rachel Carson pense que les grands corps aperçus pouvaient être des pieuvres ou des calmars. Les pieuvres ont huit tentacules, les calmars dix.

Physeter ne tenait pas particulièrement à se nourrir de calmars géants ; il aimait tout autant en croquer une plus grande quantité de petits. Mais lorsque ceux-ci se faisaient rares, son appétit le poussait naturellement à rechercher dans les profondeurs un véritable plat de résistance.

Il évoluait maintenant entre sept cents et mille mètres. Il avait atteint un monde pour nous à peine imaginable, aussi étranger à l'homme que les planètes les plus lointaines. Physeter longeait les crêtes montagneuses qui s'élèvent du fond de la mer, il franchissait des cols, plongeait au creux de vallées profondes dont il devinait les contours sans les voir. Des poissons lumineux s'allumaient de temps à autre comme des astres soudain surgis dans l'espace noir où notre soleil n'existe pas. Un éclat, une traînée, puis il n'y avait plus que ces ténèbres absolues dont la seule pensée très vite nous accable.

Au détour d'une paroi rocheuse, le cachalot s'immobilisa il venait de détecter un calmar.

Les calmars et les pieuvres progressent dans la mer à reculons comme des appareils à réaction, en chassant de l'eau par un tuyau-siphon. Ou encore ils avancent sur le fond par grandes enjambées de leurs tentacules. Physeter en avait souvent surpris tandis qu'ils déambulaient ainsi comme de grands fantômes, et il savait que c'était là sa meilleure chance se jeter sur l'ennemi sans lui laisser le temps de se mettre en garde. Aucun lieu où cette tactique élémentaire soit aussi efficace et aussi impérative qu'au sein de l'océan.

Physeter ne voyait pas le calmar, mais il appréciait sa direction et sa distance. S'il n'avait pas eu le moyen de le faire, il serait depuis longtemps mort de faim. Il se tenait immobile pour enregistrer le plus précisément possible les ondes émises par l'animal en mouvement et pour ne produire lui-même aucune vibration. Il sentit que le calmar approchait. Il perçut son approche aussi distinctement que nous entendons un pas, malgré les parasites provenant des poissons du voisinage. A en juger par la puissance des ondes, le calmar devait être de belle taille. Physeter se concentra aussi intensément que font les bêtes de proie s'apprêtant à bondir. Son gros cœur battait puissamment.

Les ondes diminuèrent de puissance, puis cessèrent brusquement. Physeter comprit que le calmar venait de stopper, lui aussi. Peut-être avait-il deviné quelque chose. Peut-être avait-il détecté l'énorme masse du cachalot qui devait réfléchir d'autres ondes sonores. Une seule chose à faire attendre, en écoutant le plus attentivement possible. Le sein noir des profondeurs est plein de ces attentes immobiles avides ou anxieuses. Physeter savait que sa réserve d'oxygène lui permettait encore plus d'une demi-heure de plongée. La chasse n'était pas compromise.

Soudain, un nuage lumineux explosa littéralement dans le noir opaque. Physeter vit instantanément et distinctement le calmar, à travers un scintillement de plancton. L'animal énorme n'était qu'à quelques brasses. Son corps était vertical dans l'eau, les tentacules lancées horizontalement en avant ; et, devant les tentacules, déjà entre elles, il y avait un gros poisson qui se

débattait. C'était le calmar qui avait fait exploser le nuage de clarté. Ces animaux, qui projettent de l'encre en eau claire, lancent dans l'obscurité un liquide puissamment lumineux pour surprendre et affoler leurs proies.

De toute la puissance de son énorme musculature, Physeter s'élança. Sa queue se tordit dans le fluide marin comprimé à quatre-vingts atmosphères. Trop tard ! Le calmar avait perçu ce premier mouvement, ou peut-être avait-il, lui aussi, distingué son ennemi dans la lueur. Abandonnant le poisson, il s'était déjà mis en garde : face à Physeter, tentacules en avant. Physeter se jeta sur lui, gueule ouverte. Il le manqua.

Si vous avez déjà vu un boxeur mobile rompant et esquivant devant un adversaire qui fonce, et en même temps harcelant cet adversaire par des directs du gauche, vous voyez le calmar devant Physeter — avec cette différence, premièrement, que le calmar à griffes, *Onychoteuthis*, possède dix bras pouvant atteindre six mètres de long. Il esquive en arrière en chassant l'eau par son siphon, et de côté en faisant onduler ses membranes.

Physeter avait souvent rencontré des calmars qui, aussitôt engagés, se contentaient de fuir en arrière à toute vitesse, pompant comme des lances à incendie. Celui-ci ne refusait pas le combat. Il rompait et esquivait, mais sans s'éloigner. Physeter, de nouveau immobile après avoir viré d'un coup de queue, savait le calmar droit devant lui et il devinait le menaçant mouvement des tentacules. Eviter celles-ci et mordre le corps, voilà ce qu'il fallait faire. Pas facile. L'eau demeurait lumineuse autour des deux adversaires.

Physeter s'élança à 45° à droite du calmar et revint en force sur la gauche. Mais l'autre fut plus rapide. Physeter sentit le râpement des tentacules sur sa queue. Il échappa à la prise en s'élevant d'une secousse le long de la paroi rocheuse. Or, il ne s'agissait pas seulement de n'être pas paralysé, mais de vaincre et de dévorer. En se retournant, Physeter vit de côté que le calmar était toujours là, tentacules ondulantes. Le gros corps visqueux souple comme une draperie se déplaçait avec lenteur, perpendiculairement à la ligne des tentacules. Les adversaires furent une fois de plus face à face. Le combat reprit.

Al Brown devant un poids lourd, oui, voilà vraiment ce qu'était le calmar. Une feinte d'un côté, un glissement de l'autre. Plus haut, plus bas. Parfois il se déplaçait en arc à toute vitesse et, le temps d'un éclair, Physeter voyait passer à côté de lui l'horrible cagoule avec les yeux globuleux à pupilles horizontales. Chaque fois les tentacules râpaient sa tête et son dos. Physeter faisait tout pour échapper aux tentacules, car il savait combien le combat pouvait devenir difficile dès que le calmar réussissait à en fixer une. Les tentacules de l'Onychoteuthis portent une ou deux rangées de suçoirs bordés de crochets en corne. Le crâne de Physeter était sillonné de cicatrices de blessures faites par ces lanières.

Le combat se poursuivait, Physeter faisant le « forcing » et le calmar continuait à rompre et à esquiver en s'efforçant de fixer une première tentacule. Le grand cachalot était poussé par une faim que la proximité de la proie excitait sans cesse davantage, mais il ne perdait pas le contrôle de ses mouvements. L'expérience acquise au cours de nombreuses rencontres s'était fixée en réflexes rapides et précis. Physeter savait toutefois que le temps travaillait contre lui. L'énorme énergie musculaire qu'il déployait consommait son oxygène, tandis que le calmar récupérait à mesure en arrosant ses branchies à l'aide de son siphon. Impossible d'espérer une victoire par lassitude de l'adversaire. Et si le calmar se décidait brusquement à fuir en arrière à toute vitesse, Physeter n'était nullement certain de pouvoir le rattraper. La clarté produite par le jet lumineux du calmar s'atténuait rapidement.

Physeter fonça encore une fois. Encore une fois il sentit sur son crâne le coup de fouet d'une tentacule, mais cette fois la tentacule s'était fixée. L'un des deux adversaires devait périr.

La seule tactique possible pour Physeter consistait plus que jamais à foncer. Il fallait de toute nécessité atteindre et broyer la tête du calmar avant qu'il ait pu fixer d'autres tentacules. L'horrible animal n'ignorait apparemment rien de cette tactique et il se défendait en conséquence quatre de ses lanières ondulaient en arrière à pleine puissance pour aider son corps à se maintenir hors de portée des dents du cachalot tandis que les autres

fouettaient la tête de celui-ci afin d'y poser une adhérence. Physeter donnait de furieux coups de queue qui le propulsaient en avant en même temps qu'il secouait sa gueule ouverte dirigée contre le calmar. Deux tentacules étaient maintenant fixées sur son crâne, il sentait les suçoirs cornés s'enfoncer comme des vrilles. Il sentait contre son front le jet projeté par le siphon et qui maintenait encore le corps à distance. Il fallait vaincre cette pression à tout prix.

A l'instant précis où il sentait une troisième tentacule se fixer sur lui, Physeter réussit à mordre, légèrement de côté, le corps visqueux élastique. Une quatrième, une cinquième tentacules se fixèrent.

Physeter tenait entre ses mâchoires un bon mètre du corps du calmar. Mais les tentacules — une de plus venait de se fixer — enserraient sa tête comme une muselière. L'une lui bouchait un œil, une autre fouillait abjectement son évent. Physeter comprit qu'il risquait l'asphyxie s'il n'obtenait pas une décision très rapide. Une infime fraction de seconde, il desserra son étau en donnant une secousse en avant, s'efforçant de mordre la tête. Il n'atteignit pas le crâne, mais il mordit le dessus de la tête et la joue, happant du même coup le tuyau-siphon. La prise était bonne.

Physeter sentait le siphon du calmar entre ses mâchoires, il sentait contre sa lèvre le gargouillis de l'eau que le calmar s'efforçait encore de projeter, vainement. La tension des tentacules s'accroissait désespérément, elle gênait le grand cachalot et le faisait souffrir. Mais le calmar travaillait à sa propre asphyxie en maintenant et en resserrant son étreinte, puisque l'orifice qui lui permettait d'arroser ses branchies se trouvait dans la gueule du cachalot.

L'obscurité était redevenue totale au sein des profondeurs. La bouche pleine de la chair du calmar, Physeter comprimait cette chair entre ses mâchoires avec une joie sauvage, goûtant le suc de l'ennemi encore vivant. Encore vivant : Physeter sentait cependant que le calmar faiblissait. Le siphon, qui battait par à-coups depuis un moment, cessa de se gonfler. Alors Physeter décida d'en finir. Le calmar, si gros et si coriace qu'il fût, ne

pouvait plus rien tenter d'efficace. Physeter, ouvrant et refermant la bouche, le mordit à la tête. Il engloutit d'un coup les deux yeux et le crâne. Et, cette fois, il se mit à broyer cette chair qu'il tenait dans sa bouche et à la manger. La tension des tentacules se relâcha, elles se détachèrent.

Physeter, repu, remonte vers la surface. Sa peau est, en plusieurs endroits, ouverte par les lanières de l'ennemi, mais qu'importe ! Dans quelques jours, ces blessures seront cicatrisées, et tous les calmars ne seront pas aussi gros ni aussi coriaces que celui que Physeter vient de vaincre et de dévorer. Et d'ailleurs Physeter ne se tourmente guère pour l'avenir : quand l'estomac est plein, tout va bien.

Tout ira encore mieux, tout ira parfaitement lorsque le grand cachalot aura pu rejeter l'air vicié de ses poumons et aspirer l'air frais de la surface. Physeter remonte à une vitesse que l'homme n'a jamais pu mesurer, mais qui est celle qui convient à son organisme. Le voilà à six cents mètres, à cinq cents mètres, à quatre cents. Les rayons violets commencent à apparaître, puis les rayons bleus. Physeter s'élève dans le fluide bleu foncé qui devient plus brillant, qui tourne au vert, au milieu des poissons de plus en plus clairs. Au-dessus de lui se devine le plafond lumineux au-delà duquel vivent les oiseaux et toutes les créatures que Dieu a créées après les poissons. La planète glaciale obscure des profondeurs a disparu de la pensée de Physeter et voilà qu'il revient, lui, le voyageur sans pareil, le mammifère pourvu de poumons, vers cette surface éclairée que ses frères mammifères ne peuvent pas quitter plus d'un instant. Le plafond devient de plus en plus lumineux, perméable à tous les rayons de l'astre du jour, et, dans un grand bouillonnement, Physeter crève ce plafond, et enfin, enfin soulagé, d'un jet incomparablement puissant, il rejette l'air vicié fétide, et il aspire l'air divinement pur, ah ! quelle fraîcheur, quelle sensation merveilleuse !

Physeter plonge légèrement, puis remonte et souffle, et encore aspire goulûment, replonge, remonte et souffle encore, et de nouveau aspire; comment se rassasier, se lasser de la fraîcheur oxygénée vivifiante ? Physeter nage, lançant au-dessus de la

mer, à intervalles bien réguliers, son jet oblique, ce souffle qui le fait reconnaître et le signale aux chasseurs. Mais nul chasseur aujourd'hui sur la mer, et rien à l'horizon. Les oiseaux planent au-dessus des vagues, la grande mer appartient aux poissons, aux poissons et aux grandes baleines qui ne sont pas des poissons et qui pourtant parcourent la mer dans son étendue et dans sa profondeur, depuis des milliers d'années.

Adieu donc, Physeter, ou plutôt au revoir. Nous te reverrons, toi ou tes frères, au cours de notre voyage dans le temps, nous te verrons aux prises avec l'homme. En attendant, bon voyage ! Mais avant de nous quitter, ouvre seulement une seconde ta grande bouche, ne serait-ce que pour avaler un petit calmar de surface ou un poisson, par jeu maintenant que te voilà repu. J'aime penser à cette grande gueule ouverte.

Lorsque j'étais enfant, des maîtres sentencieux me parlaient de l'histoire de Jonas : « Fable ridicule. Les baleines ont un tout petit gosier et d'ailleurs, c'est bien connu, elles ne se nourrissent que d'animaux minuscules qu'elles filtrent par leurs fanons ; pourquoi une baleine aurait-elle avalé un homme ? » Pourquoi ne m'avoir pas parlé des baleines à dents, des cachalots ? Voici qu'aujourd'hui je lis ces lignes, écrites par le docteur Fraser, du British Museum, autorité mondialement reconnue en matière de cétacés « Une observation parfaitement identifiée, selon laquelle on trouva dans l'estomac d'un cachalot un requin intact de trois mètres, fournit — outre l'information quant aux sortes de créatures qui entrent dans son menu — la preuve la plus évidente de sa capacité d'engloutir une masse excédant les dimensions d'un homme adulte. Pour ceux qui s'intéressent à l'histoire du prophète Jonas, il est bon de savoir que le cachalot se rencontre en Méditerranée. »

Reste la question de savoir comment un homme pourrait survivre trois jours dans l'estomac d'un cachalot. Mais quoi, et les fakirs, les ascètes indiens qui se font ensevelir, suspendant leur souffle pendant des jours, et qu'on ranime ensuite ? Ce Jonas n'était pas un personnage ordinaire, mais un prophète, un religieux peut-être rompu à des exercices que nous ignorons. Je ne veux retenir aucune certitude, ni peser sur aucune convic-

tion, pas même sur celle-ci « Cela est prouvé scientifiquement une fois pour toutes. »

Je comprends que des gens soient affamés de certitude, et en quoi consisteraient « les progrès de la science » si jamais une certitude n'en remplaçait une autre ?

Je me dis que voilà peut-être le moment de nous former une idée de la classification des cétacés, tout au moins de tenter de distinguer un peu entre les différentes familles de baleines qui sillonnent les mers, et qui ne sont pas toutes appelées baleines. J'hésite, je l'avoue, à me lancer dans un exposé didactique qui nous éloignerait de la vie, et dont les conclusions ne demeureront valables qu'autant qu'on n'aura pas découvert dans les profondeurs, pourquoi pas ? d'autres cétacés dont l'apparition modifiera la classification actuelle. Voici simplement ce qu'il importe, à mon avis, de se rappeler.

L'ordre des cétacés fait partie de la classe des mammifères (lui-même compris dans l'embranchement des vertébrés, règne animal). C'est-à-dire que ces animaux possèdent des poumons, une circulation à sang chaud et mettent au monde leurs petits vivants. Dans la mer, ils se distinguent sans erreur à leur queue horizontale. Les uns ont la mâchoire pourvue de dents, les autres ont des fanons. Parmi les cétacés à dents, les plus intéressants sont le cachalot, que nous venons de voir, et l'orque ou épaulard, que nous verrons bientôt. Cette famille comprend aussi la baleine à bec, ou dogling, le narval, les dauphins et les marsouins, et un animal appelé phoque à tête ronde, qui n'est pas en réalité un phoque (les phoques font partie de l'ordre des pinnipèdes). La famille des baleines à fanons se divise en deux genres : celui des baleines à ventre plissé (baleine bleue, rorqual, petit rorqual, mégaptère), que les chasseurs ont longtemps appelées fausses baleines, et celui des baleines à ventre lisse, qu'ils appelaient vraies baleines, peut-être parce qu'ils chassaient surtout celles-ci, en même temps que le cachalot. Nous ferons connaissance avec les baleines à ventre lisse en prenant passage à bord des anciens baleiniers. Voilà l'essentiel.

Les savants ne se sont pas contentés de décrire et de classer

les baleines que nous voyons aujourd'hui. Ils ont aussi voulu insérer la baleine dans le processus de l'évolution des êtres vivants, nous dire ce qu'elle fut des milliers d'années avant qu'aucun homme pût la voir.

La vie apparut d'abord au sein des mers. Selon l'enseignement transformiste-lamarckiste, un certain nombre d'êtres vivants, peu à peu perfectionnés à partir de quelques cellules de protoplasma, abordèrent au rivage, préférèrent le séjour sur la terre ferme et s'adaptèrent pour y vivre : leurs branchies devinrent des poumons, leurs nageoires se transformèrent en pattes.

Certains savants pensent encore que la baleine, ou plutôt son ancêtre, fut, à un certain moment de l'évolution, un mammifère terrestre. Leur conviction est fondée sur l'observation de deux détails. Premièrement le squelette de la nageoire du phoque à tête ronde (cétacé) ressemble à celui des membres supérieurs des mammifères terrestres ; le premier os correspond à l'humérus, les deux suivants au radius et au cubitus, et les autres aux os du poignet et aux phalanges. « La forme et les fonctions d'une nageoire ne justifiant pas une telle disposition, nous avons là une des preuves que les cétacés sont des mammifères terrestres adaptés à l'élément liquide. » Deuxième preuve : les dissecteurs ont découvert sur les baleines « modernes », perdus dans la graisse de chaque côté de l'animal, deux rudiments osseux qui ne peuvent être que les vestiges d'anciens membres postérieurs.

Le processus est facile à reconstituer. A une certaine époque, les baleines, alors mammifères terrestres, s'approchèrent des deltas des grands fleuves et des rivages des mers peu profondes pour y chercher leur nourriture. Au cours des millénaires, cette quête les attira de plus en plus habituellement et de plus en plus loin dans la mer, et elles s'adaptèrent à cette nouvelle vie.

Soit. On peut toutefois se demander pourquoi les baleines, qui avaient précédemment transformé leurs branchies en poumons afin de s'adapter au séjour terrestre, ne jugèrent pas à propos, lorsqu'elles revinrent à l'élément liquide, de retransformer ces poumons en branchies ; pourquoi, alors qu'elles

refaisaient des nageoires de leurs pattes antérieures et résorbaient leurs pattes postérieures, elles tinrent à conserver tel quel cet appareil respiratoire de terrien, qui les oblige, chasseurs de fond, à une rude gymnastique pour venir respirer en surface. Des branchies simplifieraient merveilleusement toutes choses. Or, il ne semble nullement que les poumons des cétacés tendent le moins du monde à redevenir branchies.

Par ailleurs, la grande presse d'information nous apprend aujourd'hui (au début de 1953) que le professeur J. L. B. Smith, « l'un des plus grands ichtyologues du monde » vient de mettre la main sur un cœlacanthe, poisson exactement semblable aux spécimens fossiles de la même espèce qui vivaient dans la mer il y a trois cents ou trois cent cinquante millions d'années. Un autre exemplaire de la même espèce avait été pêché et identifié en 1938. La presse en avait moins parlé parce que d'autres sujets l'occupaient et aussi parce que les premiers savants avertis de cette capture avaient commencé par dire :

— C'est impossible. Selon les données de la paléontologie, le cœlacanthe a disparu de la surface de notre globe au moins cinquante millions d'années avant l'apparition de l'homme.

Ils s'étaient ensuite rendus à l'évidence. Le professeur Smith, informé de cette capture, recherchait depuis quatorze ans un second cœlacanthe. Et voici les réflexions que lui a inspirées l'examen de sa prise « Alors que tout se modifiait sur terre, que tout ce qui y vivait changeait de forme et de visage, le cœlacanthe est resté tel qu'il naquit à l'aube de ce monde. Les fossiles qui en ont été recueillis le montrent inchangé au cours des siècles et semblable à celui qui vient d'être découvert. Cette découverte prouve tout d'abord que bien des surprises nous attendent dans l'exploration systématique du monde sous-marin, encore si mystérieux. Là, la vie se poursuit telle qu'elle était au commencement du monde. Nous trouverons certainement sous les océans d'autres poissons dont nous croyions les espèces disparues... La capture du poisson prouve aussi que les paléontologistes eurent raison lorsqu'ils reconstruisirent à partir de morceaux fossiles épars le puzzle du cœlacanthe. Et l'on peut en déduire qu'ils ont également bien travaillé en reconstituant

d'autres êtres du passé. Et que l'histoire de la vie sur terre telle que nous l'avons recréée est bien celle qui s'est en fait déroulée. »

L'avouerai-je ? cette dernière déduction ne me paraît pas absolument convaincante. Que le cœlacanthe, et probablement avec lui d'autres animaux marins, n'aient pas évolué, ce fait me paraît porter un rude coup au grandiose édifice transformiste. Et, pour revenir aux baleines, pourquoi ne feraient-elles pas partie, elles aussi, de ces créatures qui n'ont pas évolué ? Après tout, on n'a jamais découvert aucun fossile de leurs ancêtres terrestres.

Les ignorants comme moi ne savent évidemment que poser des questions ; mais il me semble qu'une attitude questionneuse, et non point aveuglément soumise, demeure et devient de plus en plus légitime devant l'hypothèse transformiste. Ses tenants les plus éminents sont encore à la recherche de preuves irréfutables. La presse destinée au grand public continue à faire état d'affirmations lamarckistes et darwinistes depuis longtemps dépassées, et l'accord n'est nullement réalisé entre néo-lamarckistes, néo-darwinistes et mutationistes. On peut espérer qu'une vaste synthèse conciliera un jour leurs hypothèses divergentes, mais rien n'est encore fait.

Les véritables savants néo-transformistes avouent d'ailleurs qu'ils constatent des trous et des contradictions dans l'enchaînement des faits sur lequel ils s'efforcent de construire. M. Caullery, avant de conclure à la descendance des êtres vivants entre eux, écrivait (en 1931) : « Les recherches récentes, contrairement à ce qu'on pouvait imaginer il y a une cinquantaine d'années, ont bien plutôt renforcé l'idée de la stabilité présente des formes animales et végétales, et ramené leurs variations, soit à des phénomènes purement individuels, sans retentissement dans la lignée, soit à une diversification limitée et virtuellement connue dans le type de chaque espèce (1). » La découverte du cœlacanthe, inchangé depuis l'aube de notre monde, me paraît confirmer ces vues.

(1) M. Caullery, *Le Problème de l'Evolution* (Payot).

J'espère qu'on me pardonnera cette longue digression, qui tendait moins à dégager une conclusion qu'à rejeter toute conclusion dogmatique intransigeante ; qu'à préserver, je l'avoue, une certaine part de sentiment. J'éprouvais comme un regret de devoir imaginer les baleines instables, irrésolues, tantôt marines, tantôt terrestres et de nouveau marines. J'aime mieux, et je me dis que j'en ai maintenant davantage permission (merci, cœlacanthe!), j'aime mieux voir les grandes baleines évoluant dans la mer depuis les commencements, reines des grands animaux aquatiques créés le Cinquième Jour, lançant au-dessus des vagues leur souffle puissant, le premier souffle produit par des poumons.

Le temps s'écoule, une saison succède à l'autre, et la mer n'ignore pas les saisons. La mer sombre de l'hiver se fait au milieu du jour un peu moins sombre lorsque l'hiver tire à sa fin, une transparence apparaît sous l'écume au sommet des vagues vertes. Les rayons du soleil pénètrent chaque jour un peu plus et le plancton vital s'élève des profondeurs ; les végétaux microscopiques se multiplient. Les baleines bleues que nous avons quittées au moment de rencontrer Physeter et qui avaient croisé tout l'hiver au large de la côte américaine s'avançaient dans cette mer nourricière, ouvrant leur grande bouche, paissant comme de grandes vaches, le baleineau tétant sa mère.

L'immense mouvement de la vie au sein des eaux ne s'arrête jamais. Les milliards d'animalcules éclos à la faveur du réchauffement montaient à leur tour vers la surface, copépodes, vers pélagiques, crevettes grosses comme des têtes d'épingle, jeunes vies affamées du plancton végétal, qui le mangeaient et devenaient elles-mêmes un autre plancton pour les poissons et pour les grandes baleines. D'immenses taches rosées, rougeâtres, jaunes, vertes, parsemaient la surface, s'étalaient, s'allongeaient en fleuve d'un horizon à l'autre sous l'effet des courants, et nos baleines infatigablement suivaient le cours de ces fleuves, gueules ouvertes, escortées de bancs de poissons argentés.

Les tempêtes d'équinoxe s'élevèrent et s'apaisèrent, les

jours encore augmentèrent de durée, et un jour les baleines trouvèrent que la prairie marine devenait moins riche ; déjà s'annonçait le ralentissement, le calme de l'été dans les eaux tempérées. Le moment était venu de changer de séjour, de retrouver des zones plus froides où la saison serait moins avancée. Encore quelques zigzags en latitude, quelques journées de navigation hésitante, puis les baleines franchement virèrent de bord et mirent le cap au sud.

Reprenez votre atlas, considérez l'espace bleu qui s'étend autour du continent antarctique. Quelques îles le parsèment, sur lesquelles des hommes de différentes nations ont planté leur pavillon. Georgie du Sud, Orcades du Sud, Shetland du Sud, Terre de Graham, Terre Alexandre Ier, Kerguélen, île Macquarie. Toutes ces terres perdues plus ou moins se ressemblent, cernées l'hiver par la banquise, balayées par l'impitoyable vent polaire, l'été faiblement réchauffées, beaucoup de roc et peu de sol, les plus favorisées un instant égayées de quelques fleurs, autour d'elle la mer toujours froide.

Nos baleines bleues passèrent bien au large des Falkland, doublèrent les Shag Rocks, battus d'écume. Suivant les grands bancs de plancton, elles vinrent sur la gauche. Mais, avant même que les montagnes blanches et découpées de la Georgie australe n'eussent émergé de l'horizon, les baleines perçurent des vibrations d'hélices, et elles changèrent de direction : de nouveau cap au sud. Elles trouvèrent d'autres bancs de plancton. Tandis qu'elles paissaient tranquillement, naviguant à faible vitesse, les oiseaux devinrent plus nombreux dans le ciel au-dessus d'elles, et bientôt des phalaropes vinrent picorer sur leur dos. Les Orcades du Sud n'étaient pas loin.

Les premiers phalaropes s'étaient envolés de l'île Coronation. Les baleines s'approchèrent de cette île et, pendant plusieurs jours, croisèrent tout près du rivage peuplé de pingouins, nageant, plongeant et soufflant au milieu des phoques qui ne s'occupaient pas d'elles. Malgré la présence de nombreux poissons, le plancton demeurait abondant en ces parages, la vie était belle. Le baleineau, toujours à la mamelle, ne cessait de grandir et de grossir et de se fortifier. Il mesurait maintenant

douze mètres de long. Son souffle s'élevait fièrement sur la mer entre ceux de ses parents, aux deux tiers de leur hauteur.

Le drame se déclencha au cours d'une de ces calmes journées.

Après une sonde peu profonde, la petite famille naviguait cap à l'est, parallèlement à la côte, plongeant légèrement et remontant, à intervalles réguliers. Soudain, sans raison apparente, Mira, la femelle, qui nageait du côté du rivage, évolua brusquement, venant sur la gauche. Son mouvement fut si brusque qu'elle bouscula son petit qui nageait tout près d'elle, et elle vint presque donner du museau contre le mâle, qui avait continué. Celui-ci dut alors discerner la raison de ce changement de route, car il évolua lui aussi, venant sur la gauche. Le couple et le baleineau piquèrent vers le large en augmentant de vitesse.

Aucune fumée, aucune voile ne se montraient sur la mer. Rien sur le rivage. Cependant, autour des baleines et derrière elles, les phoques se dispersaient. Eux ne fonçaient pas vers le large, ils nageaient à toute vitesse vers les rochers les plus proches ; ils se hissaient dessus en glissant et en criant, visiblement pris de panique...

Une mince ligne d'écume raya la mer, non loin du rivage. Puis auprès d'elle une autre ; une troisième ; une quatrième. Quelques secondes, et ces raies devinrent plus blanches et plus visibles. Alors, à l'avant de chacune d'elles s'éleva une mince lame noire, effilée comme un rasoir, triangulaire. Quatre couperets noirs triangulaires fendaient la mer à une vitesse prodigieuse, en grandissant.

Les phoques réfugiés sur les rochers, et aussi ceux du rivage, tendaient le cou, comme fascinés, et ils hurlaient. Le grandissement ininterrompu de ces quatre triangles noirs filant, verticaux, sur la mer était un spectacle à nul autre pareil, un phénomène magique effrayant. Chacun d'eux s'élevait maintenant à plus d'un mètre cinquante au-dessus de l'eau, chacun devenait plus haut qu'un homme, plus large et se courbant à la base, rasoir au sommet. Et derrière ceux-ci d'autres sillons d'écume naissaient sur la mer, d'autres minces lames apparaissaient, grandissaient.

Les phoques n'avaient pas tort de hurler. Chacun de ces triangles noirs était la nageoire dorsale d'un orque, ou épaulard.

Orcinus : qui a trait à la mort. Le nom du requin, qui vient de *requiem*, lui aussi rappelle la mort. Or, le requin, même le plus grand, n'est rien auprès de l'orque. Le requin est une brute avide et insensible, doué d'une vitalité monstrueuse ; blessé, il dévore ses propres entrailles ; on lui arrache le cœur, on le rejette à la mer, il nage ; on lui tranche la tête, il survit des heures. Mais son cerveau minuscule commande à son corps des mouvements lents et lourds, et il est incroyablement stupide. Le requin est un poisson.

L'orque n'est pas un poisson, mais un cétacé, comme la baleine. Il est prodigieusement intelligent ; son intelligence, il l'applique entièrement au combat, à la férocité : *Orca gladiator.* Les Anglais l'appellent *killer whale*, la Baleine tueuse.

Regardez-le, son corps est une torpille, qui peut atteindre neuf mètres de long. La queue horizontale se déploie à une extrémité de ce fuseau admirablement régulier évocateur de puissance et de rapidité. L'orque nage aisément à quinze ou vingt nœuds et il peut atteindre trente nœuds (cinquante-cinq kilomètres à l'heure), peut-être davantage, lorsqu'il poursuit ses proies. A l'autre extrémité du fuseau, la bouche, plus petite que celle des baleines, mais armée à chaque mâchoire d'une douzaine de dents énormes et tranchantes qui s'engrènent avec les dents correspondantes, comme celles de deux pignons. Dans l'estomac d'un orque de six mètres cinquante, on a trouvé les restes de treize marsouins et de quatorze phoques. Les orques chassent aussi les baleines ; ils les attaquent en meutes, comme des loups forçant le cerf.

Les animaux attaqués par l'orque ont rarement le temps de l'examiner. D'ailleurs, son corps d'agresseur professionnel est camouflé de manière à se confondre dans les vagues et dans l'écume, et à tromper sur ses mouvements. Le dos est noir, la gorge et le ventre blancs ; au-dessus de chaque œil s'allonge une tache horizontale blanche ; le blanc du ventre remonte sur les flancs, et il y a aussi comme une traînée blanche, ou blanchâtre,

sur le dos. La grande nageoire noire triangulaire s'élève au milieu de la longueur du dos ; elle peut atteindre deux mètres vingt de hauteur ; elle est un organe d'équilibre. L'orque possède encore deux battoirs antérieurs, noirs.

L'œil s'ouvre un peu au-dessus et en arrière de la commissure de la bouche. Il n'est pas minuscule comme celui des baleines et, même en surface, il voit parfaitement. Tout homme dont le regard a seulement une fois croisé le regard de l'orque ne l'oublie jamais. Ecoutez plutôt une minute le major Gavin Maxwell, chasseur de requins géants, qui rencontra aussi des orques
« Le premier que j'aie pu examiner à loisir était immobile, et sa tête, pointant verticalement à près d'un mètre hors de l'eau, me regardait fixement. On aurait dit celle d'un énorme lézard, et j'en voyais surtout le dessous, qui me parut blanc. Je pensais, comme presque tout le monde, que les animaux marins sont des sortes d'automates que l'homme laisse indifférents, sauf lorsqu'ils en ont peur ; et l'expression d'attentive curiosité de cette mystérieuse tête me fixant de son regard me laissa tout effrayé elle était là comme pour me rappeler que, de tous les animaux sauf l'homme, et bien au-dessus des singes anthropoïdes, l'ordre des cétacés possède le cerveau le plus développé et aux circonvolutions les plus étendues. »

Le capitaine Scott a raconté que, lors de l'expédition antarctique de la *Terra-Nova*, le photographe Ponting se trouvait sur un glaçon au bord de la mer, en train d'opérer, lorsque plusieurs orques pointèrent leur tête hors de l'eau et se mirent à le scruter fixement, *en grondant*. Puis deux d'entre eux plongèrent sous le glaçon et commencèrent à le secouer, pour le faire chavirer. Ponting eût juste le temps de sauter à terre.

Faire chavirer les glaçons en les secouant, ou encore les briser à coups de tête, est une méthode habituellement employée par les orques pour s'emparer des pingouins ou des phoques qui se trouvent dessus. Et il semble que rien ne puisse les effrayer. Ils s'approchent tout près des navires pour dévorer les baleines harponnées le long du bord. Il faut qu'un marin en tue un à coups de fusil. Les autres mangent aussitôt le défunt, et il faut ensuite en tuer un autre.

Au début de ce siècle, des chasseurs de baleines bleues venaient mouiller à Eden Bay, en Nouvelle-Galles du Sud, pour fondre la graisse de leurs captures. Ils jetaient les langues des baleines à la mer. Or, la langue est le morceau préféré des orques, et ceux-ci se régalaient. Après un certain temps, les baleiniers s'aperçurent que les roques rabattaient des baleines vers la baie. Ils voyaient les baleines arriver sur eux, poursuivies par leurs ennemis. Ils les tuaient et jetaient les langues. Les orques avaient apparemment compris qu'ils recevraient cette récompense simplement en rabattant les baleines et ils devaient trouver cela moins fatigant qu'engager le combat. Cette conclusion est d'autant plus vraisemblable que, le jour où le dernier chasseur eut quitté Eden Bay, les orques cessèrent de s'y montrer.

Les baleines bleues nageaient vers le nord, perpendiculairement à la direction où étaient apparus les orques ; elles nageaient vers le large à leur vitesse maxima, plongeant, remontant et soufflant ; puis elles sondèrent, sans changer de cap. Lorsqu'elles remontèrent près de la surface, elles détectèrent les orques droit devant elles ; elles obliquèrent alors sur la gauche, mais il fallait bien faire surface pour respirer.

Les funèbres triangles noirs, chacun plus haut qu'un homme, fendaient la mer parallèlement à la côte, maintenant cap à l'ouest, et il y en avait huit.

Les baleines vinrent franchement cap à l'ouest. La mer transmettait la vibration des orques lancés à vingt-cinq ou trente nœuds. Les orques eux aussi plongeaient et remontaient en soufflant, l'air portant le bruit rauque et râpeux de leur souffle ; une oreille humaine peut l'entendre distinctement. Insensiblement, les voiles noires rigides changeaient de direction, en venant sans cesse sur la gauche et gagnant sur l'avant. Formée en ligne de file, la meute décrivait un arc de cercle à grand rayon, concave du côté de la terre. Les baleines se trouvèrent à l'intérieur de cette courbe.

La vitesse maxima des baleines était en réalité celle du baleineau, certainement inférieure à celle de ses parents, et il n'était pas question que ceux-ci ne l'attendissent pas. Mais cela

ne changeait guère les possibilités, car aucune baleine ne peut nager aussi vite qu'un orque. Un peu plus tôt, un peu plus tard, le contact aurait lieu.

Les vibrations des torpilles vivantes devinrent de plus en plus fortes. Entre ses deux parents, le baleineau donnait toute la vitesse dont il était capable, inspirant et soufflant de toutes ses forces. Il n'avait jamais rencontré d'orques, mais sa mémoire héréditaire devait le renseigner sur l'importance du danger, et l'instinct de fuite de ses parents se communiquait à lui.

Il y eut soudain un furieux barattement d'eau autour des baleines et, devant elles, une bousculade d'une brutalité inouïe. Les corps bigarrés des orques arrivaient de toutes les directions. Mira, la femelle, se sentit mordue à la queue ; elle se débattit en se retournant et en donnant des coups de queue formidables. Sibbald, le mâle, se débattait pareillement, et aussi le baleineau. Les baleines avaient cessé de foncer en avant, la mêlée se déroulait sur un espace de mer de moins de deux cents mètres de rayon, dans le vacarme des queues énormes frappant autour d'elles et dans le rugissement des souffles. Les orques évoluaient en tous sens à toute vitesse pour éviter les coups de ces battoirs de plusieurs tonnes. La férocité qui les jetait sans cesse en avant n'était pas aveugle, car, en même temps, ils manœuvraient pour isoler le combattant le plus faible et concentrer sur lui leurs efforts. Mira défendait son baleineau comme une tigresse, se tordant et même bondissant au-dessus de la mer pour aplatir les orques.

Un message désespéré de son instinct la fit se débattre encore plus furieusement lorsqu'elle sentit un goût de sang dans sa bouche. Elle eut conscience que ce sang qui se répandait dans la mer ne venait pas d'elle, qui n'avait pas encore été mordue profondément, ni de Sibbald. Ce sang venait de son petit. Mira en fut certaine et, presque aussitôt, elle perçut que le baleineau cessait de s'agiter près d'elle, qu'il devenait inerte dans la mer. Et les orques furent tous sur lui en train de le dévorer. L'engagement n'avait duré que quelques minutes.

Les baleines, certaines espèces plus que d'autres, font preuve d'une touchante fidélité familiale, souvent s'exposant à

la mort pour demeurer auprès du compagnon blessé. Au cours des âges et jusqu'à la promulgation des lois protectrices, les chasseurs ont exploité froidement leur instinct maternel, harponnant d'abord le baleineau pour avoir la mère qui ne voulait pas le quitter. Mira ne se serait certainement pas éloignée de son petit harponné et se débattant, vivant encore, pouvant encore se libérer. Mais maintenant le baleineau n'était plus qu'un cadavre déchiqueté par les orques. Mira savait cela. Il n'y avait plus rien à tenter ; l'instinct maternel ne commandait plus rien. L'impératif de la loi naturelle lui substituait avec une force invincible l'instinct de conservation, car l'Espèce avant tout a besoin des mères. Voilà pourquoi, au milieu de l'eau teintée du sang de son petit, Mira cessa en quelques secondes de penser à lui. Elle se dit, et naturellement Sibbald avec elle, que le rassemblement des orques à leur festin lui offrait un répit, une chance dont il fallait profiter. Les deux baleines ensemble s'éloignèrent, de plus en plus vite, de nouveau fonçant vers le large, plongeant, remontant et soufflant, et ensemble elles sondèrent, piquant vers les profondeurs où leurs ennemis ne pourraient les rejoindre.

Lorsqu'elles remontèrent, les orques étaient là. Les mêmes ou d'autres attirés par le combat, car les puissants coups de queue sur la mer s'étaient entendus de fort loin. Les hautes voiles noires fendaient la mer plus au large que les baleines. Dès que celles-ci firent surface, les orques se jetèrent sur elles. La mêlée recommença.

Dans leurs combats contre les grandes baleines, les orques s'efforcent premièrement d'immobiliser la queue, et cela va de soi : la queue est à la fois le propulseur et le moyen de défense. La difficulté consiste à saisir cette queue sans s'exposer à ses coups. Les orques mordaient les queues extrêmement coriaces des baleines, se voyaient jeter en l'air, parfois avec un morceau entre les dents, et les formidables doubles triangles lançaient de furieux coups de tous côtés, les baleines pivotant sur place. Des claques fortes comme des coups de canon sonnaient sur la mer. Les orques ne se décourageaient pas ; plusieurs venaient attaquer les baleines à la tête, leur mordant le museau pour les affoler,

tandis que d'autres revenaient à la queue. Les baleines savaient que si elles réussissaient à en crever un d'un bon coup, à lui briser l'échine, elles auraient sans doute un nouveau répit, car l'orque tué serait bientôt mangé par les autres.

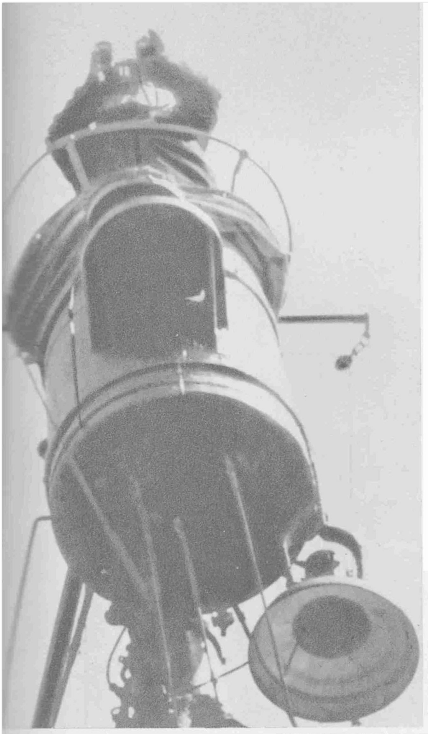
Mais rien de semblable ne se produisait. L'eau était maintenant teintée du sang des baleines, et la mêlée ne cessait pas. En dépit du désordre apparent de cette mêlée, les orques maintenaient leur pression, comme disent les militaires, en poussant toujours en direction de la côte, vers l'eau moins profonde. Cela fait aussi partie de leur tactique et même de leur stratégie.

Mira sentit un poids énorme attaché à sa queue, plusieurs orques devaient l'avoir saisie en même temps. Mira contractait tous ses muscles et donnait de grands coups de reins, mais l'arrière de son corps était comme cloué sur la mer. Elle secouait sa grosse tête en mugissant, se cognant contre ceux de ses agresseurs qui la mordaient au museau et autour des yeux.

Mira éprouva une impression épouvantable lorsqu'elle sentit qu'un orque poussait son nez dans le coin droit de sa bouche, écartant ses lèvres. Elle serra ses mâchoires de toutes ses forces, mais d'autres orques la mordaient aux lèvres, et ce nez s'enfonçait un peu plus dans sa commissure droite, poussant sur les fanons; Mira avait beau agiter sa tête, le fouisseur enfonçait son museau en donnant des coups de queue qui le projetaient en avant. Une grande vague, produite par Sibbald, qui se débattait de son côté et venait de se lancer presque entièrement hors de l'eau, souleva en même temps la femelle et ses agresseurs, mais ceux-ci ne lâchèrent pas prise. Le museau de l'orque s'enfonça plus profondément. Mira éprouva une douleur insoutenable lorsque les terribles dents mordirent sa langue.

L'orque se mit à manger la langue de la baleine. Les muscles des grandes mâchoires se détendirent, la grande bouche fut ouverte ; d'autres voraces se ruèrent au festin. Ceux qui ne pouvaient fourrer leur museau dans la bouche dévoraient les yeux, les mamelles et le ventre de la baleine encore vivante...

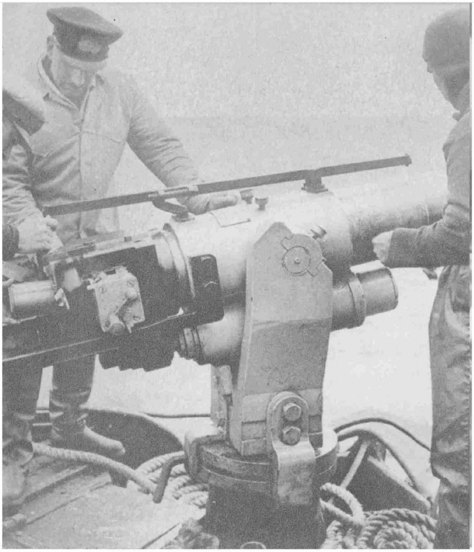
L'eau grouillait autour de Mira à chaque seconde plus déchiquetée, et d'autres baleines tueuses arrivaient encore. Sibbald, que plusieurs agresseurs avaient cependant lâché pour aller

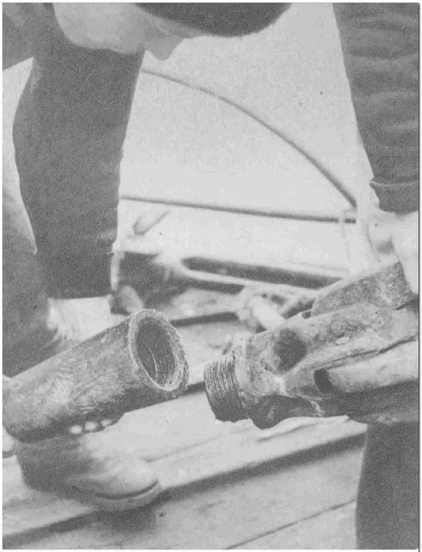


La vigie.

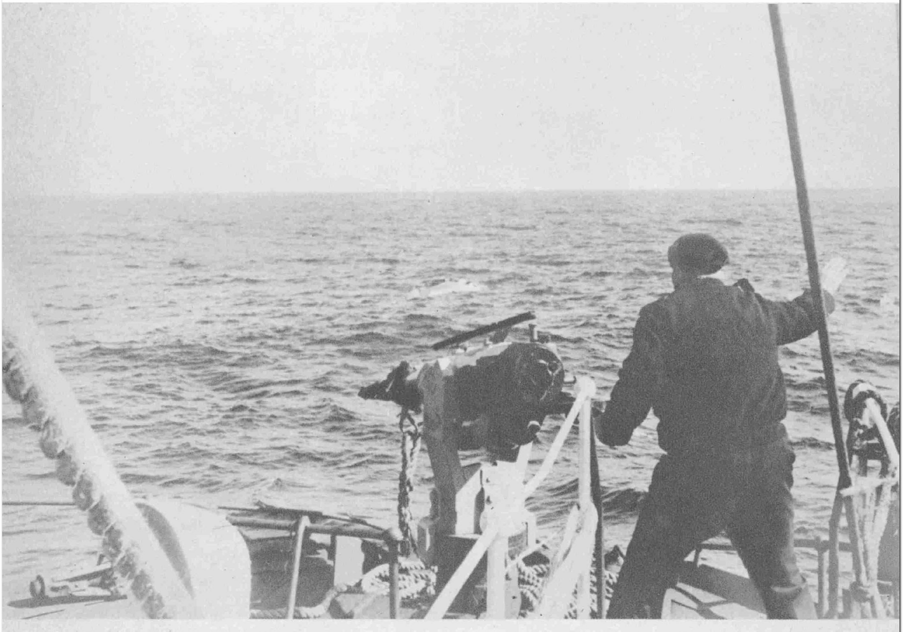
La baleine est en vue.







Le canon lance-harpon et la pointe du harpon, qui, chargée d'une demi-livre de poudre explosera dans le cétacé, 7 secondes après l'impact.



Le capitaine dirige de la main la manœuvre pour se mettre en position de tir.

dévorer son épouse, se voyait pressé par une meute de plus en plus nombreuse. Sibbald était un mâle robuste qui avait déjà combattu des orques, qui plusieurs fois avait contraint la meute à cesser le combat, à se retirer. Il avait aplati plus d'un orque en projetant complètement son corps au-dessus de la mer et en laissant retomber sur la mer cette massue de cent mille kilos. Cette fois encore, combattant auprès de la femelle, il s'était jeté hors de l'eau pour écraser les tueurs, pour les écœurer, et peut-être après tout en avait-il tué un ou deux, en tout cas pas assez, pas assez pour satisfaire un instant la voracité de la meute sans cesse augmentée. Même la grande carcasse de Mira agonisante, de Mira enfin morte, même cette masse de viande ne suffisait pas à satisfaire la voracité. Des tueurs arrivaient sans cesse, et le sang répandu dans la mer semblait rendre enragé chaque nouvel arrivant.

C'était miracle que Sibbald eût réussi jusque-là à garder libre son organe de propulsion et de défense. Plusieurs fois saisi dans les mâchoires des orques, et arraché, déchiré sur ses bords, le grand double triangle de la queue frappait encore la mer, secouant la masse des eaux et projetant l'énorme corps. Les orques s'étaient formés en arc de cercle autour de Sibbald, s'élançant et revenant comme des chiens, et un mouvement continu de l'arc de cercle poussait peu à peu Sibbald en direction du rivage, vers l'eau peu profonde où il pourrait de moins en moins évoluer et se défendre.

Sibbald devinait ce danger, mais, chaque fois qu'il tentait de revenir vers la large, la meute entière se jetait sur sa queue, il devait se débattre et se retourner. Et d'ailleurs, les orques étaient vraiment trop nombreux pour que Sibbald, que la fatigue musculaire devait commencer à intoxiquer, pût maintenant tenter autre chose que se défendre seconde après seconde, que se débattre pour éviter de nouvelles blessures. Les orques devaient penser, avec raison, que le temps travaillait pour eux et que le grand mâle ne leur échapperait pas.

Cependant, l'un d'eux, plus enragé que les autres et ne pouvant plus attendre, se jeta d'un mouvement sous le ventre de Sibbald. Il s'y jeta avec une audace incroyable alors que Sibbald

donnait ses coups de queue de côté et d'autre. Et il planta ses mâchoires dans le bas-ventre, dans la partie la plus sensible. Les orques le font toujours. Le plus souvent, pour des raisons de sécurité, ils n'agissent ainsi qu'après avoir paralysé la baleine, mais parfois ils prennent le risque et portent ce coup. La douleur rend alors fou le grand animal.

Sibbald ne savait plus où il allait. Il y avait cette morsure, cette douleur atroce accrochée à son ventre et qui se répandait dans tout son corps, rien d'autre n'existait... Ses mouvements étaient si violents et si extraordinaires que cette fois les orques s'écartaient de sa route. Le grand mâle se pliait en deux presque complètement et se détendait en se jetant en avant, en bondissant. Progressant ainsi par grandes saccades, il décrivait des zigzags, tournait, revenait. L'orque ne devait pas lâcher prise, car Sibbald se tordait et se secouait de plus en plus fort.

De plus en plus fort. Puis vint un moment où la fatigue commença à l'emporter sur la douleur : les mouvements du corps énorme se ralentirent. Ensemble, les orques se jetèrent sur Sibbald. Alors Sibbald se précipita vers le rivage.

Il arrive que les grandes baleines pressées par un ennemi invincible adoptent cette solution suicidaire. L'adoptent-elles réellement ? L'ennemi pousse vers le rivage, la direction de la côte est la seule d'où ne viennent pas les morsures, le corps y tend naturellement. Le cerveau irrigué de sang vicié n'est plus capable d'apprécier un danger qui ne se manifeste pas instantanément. C'est ainsi que les baleines se jettent vers le rivage. Souvent elles ne l'atteignent pas : arrivées en eau peu profonde, elles sont empêchées de se mouvoir et leurs ennemis moins volumineux les tuent et les dévorent. D'autres fois, les choses se passent autrement.

Sibbald atrocement mordu au ventre se précipitait à grandes secousses vers le rivage par l'effet d'une impulsion semblable à celle qui jette contre les rochers les requins ligotés par des pieuvres ! Il s'agit de se débarrasser de la douleur à tout prix, aucun risque ne compte. On a vu aussi des hommes en train de brûler vifs se jeter à l'eau, même ne sachant pas nager.

Alors qu'en d'autres circonstances la fatigue l'eût fait se traîner, Sibbald atteignit dans les dernières secondes de son rush éperdu une vitesse que peut-être il n'avait jamais approchée. La dernière détente le jeta tout entier sur la plage inclinée.

L'orque bourreau, sentant le danger, venait de se détacher.

Une baleine entièrement au sec sur une plage, le fait n'est pas tellement exceptionnel. On lit dans des récits, on entend dire (je l'ai entendu dire plusieurs fois) : « Une baleine s'était échouée à tel endroit. » Parfois c'est la tempête qui drosse le cétacé à la côte, parfois il s'y jette lui-même comme je l'ai montré. Dans tous les cas, même si le rivage est désert, même si ne surgit aucun ours ou autre fauve, aucune tribu dépeceuse, c'est une longue agonie qui commence.

La baleine n'est pas un poisson. Navigateur des Sept Mers, plongeur sans égal, elle est pourtant, d'une certaine manière, étrangère à son domaine immense, puisqu'elle doit sans cesse revenir en surface pour respirer, pour se remplir les poumons d'air, du même air que respirent les hommes. Et cependant, ô étrangeté ! tirée hors de la mer, elle étouffe. Elle meurt étouffée après de grandes souffrances.

En décembre 1783, lors d'une tempête, dix-huit cachalots vinrent s'abriter dans l'embouchure de l'Elbe, franchissant les bancs de sable. Treize d'entre eux purent repartir avec le jusant, les autres s'échouèrent. Les habitants accourus sur le rivage les aperçurent qui se débattaient horriblement, « poussant des hurlements et des mugissements épouvantables ». Une autre marée emporta cinq cachalots agonisants, qui peut-être reprirent vie dans la mer, mais deux autres, échoués trop loin, périrent. Alors les hommes montèrent dans des barques et vinrent les dépecer.

Comment respirent les mammifères, comment respirons-nous ? Nous dilatons notre cage thoracique pour aspirer ; nous créons une dépression dans nos poumons et l'air y afflue ; nous contractons ensuite nos côtes et l'air est chassé. Le diaphragme complète l'action des côtes.

La baleine exécute sans effort ce double mouvement lorsqu'elle se trouve dans l'eau parce qu'alors le poids énorme de son

corps ne la gêne pas. Elle est portée par l'eau, et la puissance de ses muscles est calculée pour mouvoir ce grand corps dans l'eau. Immergée, la baleine dilate sa cage thoracique aussi aisément que nous dilatons la nôtre dans l'air.

Hors de l'eau, la voilà écrasée par son propre poids. Ses muscles ne peuvent plus soulever les tonnes de sa masse de chair ; elle ne parvient plus à dilater ses côtes. Elle étouffe comme le malade paralysé par la poliomyélite, que seul le poumon d'acier peut sauver.

J'avoue que je ne me sens guère le courage de longuement conter l'agonie de ce pauvre Sibbald échoué sur le rivage de l'île Coronation. Tous les descripteurs d'une fin semblable l'ont montrée à la fois effrayante et pitoyable. Les soubresauts du géant tiennent à distance l'homme, toujours stupéfait par la vue de cette masse lorsqu'il la découvre ainsi dans son entier hors de la mer et l'homme entend avec une sorte d'angoisse le beuglement de l'animal marin. Puis les mouvements s'affaiblissent, le beuglement devient plainte douloureuse interminable. « Des années plus tard, je me rappelais encore la désolation de cette affreuse respiration, a écrit un témoin. J'en ressentis une telle pitié que j'étais comme révolté. Le bruit était intolérable, et c'est seulement après avoir tué l'animal d'un coup de fusil au cerveau que je pus me concentrer sur l'étude de son espèce. »

Il est probable, hélas ! que nul coup de fusil miséricordieux ne viendra abréger l'agonie de Sibbald échoué sur la plage seulement peuplée de phoques et d'oiseaux. Les oiseaux voraces s'assemblent dans les airs, comme tout à l'heure les orques dans la mer ; leur nuée devient plus dense et plus agitée à mesure que s'affaiblissent et s'espacent les spasmes du grand corps de la baleine. Et le concert des cris perçants, crescendo, assourdissants, couvrira même la dernière plainte de l'agonie. La vie impitoyable continue.

Si indifférents que nous soyons, la mort dramatique des animaux irresponsables, non seulement nous émeut, mais nous trouble. L'explication scolaire de « la lutte pour la vie » n'est qu'un alibi superficiel. Même pour les théologiens, la souffrance

des animaux demeure un problème. Il me semble que, lorsque nous consentons à méditer là-dessus par nous-mêmes, nous percevons vaguement que l'homme, en fin de compte, pourrait bien, par sa seule attitude intérieure, être responsable de toute souffrance, même de celle des animaux qu'il ne tue pas de sa main. Aux Indes, des ermites, dépouillés de toute trace d'égoïsme par le renoncement et par l'ascèse, ont vu les tigres autour d'eux redevenir pacifiques et, au moins un instant, laisser aller les gazelles ; et l'innocence de Blandine a vaincu la férocité des lions. Que serait le monde autour de l'homme innocent ? Si la chute a existé, qu'était le monde avant la chute ?

Quoi qu'on pense, quoi qu'il en soit, notre vie s'écoule au milieu du monde en lutte, au milieu des espèces dévoratrices les unes des autres, et voilà pourquoi j'ai d'abord montré la mort des grandes baleines. Je comprends bien que ce spectacle a peut-être assombri quelques lecteurs sensibles, qui eussent préféré voir Mira et Sibbald continuer à fendre allégrement la mer, de chaque côté de leur baleineau. Réconfortez-vous, âmes délicates Sibbald et Mira et leur petit continuent à nager dans la mer immense, eux ou d'autres, des milliers d'autres qui leur ressemblent absolument. Toutes les baleines ne sont pas dévorées par les orques ou aperçues par les chasseurs.

Entre ses parents fidèles, le baleineau grandit, il devient plus agile et plus fort. A sept mois, long de seize mètres, il cesse de téter le lait maternel et commence à ouvrir largement sa bouche pour engloutir l'eau de mer chargée de plancton. « Lorsque le baleineau atteint une bonne taille, sa mère l'emmène vers une troupe de cétacés. C'est alors qu'elle se sépare de son enfant qui commence à son tour une vie active et personnelle. » Voilà à peu près en quoi se résument actuellement nos connaissances sur le début de cette vie.

En ce qui concerne les baleines bleues, elles convergent vers l'Antarctique pendant l'été austral. Il est probable que c'est au cours de ce rassemblement — relatif, plus ou moins dense — que la mère baleine dit à son enfant sevré : « Maintenant, va jouer avec les grands. » Les adolescents des deux sexes doivent vivre un certain temps en troupeaux ou en groupes, car

souvent des chasseurs se trouvent dans des parages où ils ne voient que des baleines qui ne sont pas adultes. Tout cela n'est point encore établi précisément. Par contre, il est certain qu'à deux ans, le baleineau est devenu un adulte à tous les sens du terme. Et peu après on le rencontre en compagnie de sa femelle. Il ne semble pas que le choix des épouses, chez les espèces monogames, donne lieu à des compétitions farouches, à des luttes comparables à celles que se livrent les taureaux-cachalots. Tous les sociologues vous le diront, la monogamie est un facteur de tranquillité sociale. A la saison des amours, le jeune couple monte vers des eaux moins froides et là il se conforme à la loi naturelle, et tout recommence et la vie continue.

A quel âge meurent les baleines ? on ne sait trop. Après avoir dit cent ans, puis vingt ans, les cétologues pensent maintenant : environ cinquante ans. Ce chiffre est le résultat de calculs compliqués où interviennent des facteurs tirés d'observations biologiques et des éléments de probabilités mathématiques. Acceptons-le, puisque nous n'avons que notre ignorance à lui opposer. Comment finissent les baleines qui meurent de mort naturelle ? nous sommes encore moins renseignés sur ce point. Est-il possible de mourir de vieillesse sur cette arène de la mer, où la lutte des espèces est si constante et si dure ? Devons-nous nécessairement imaginer le vieillard Sibbald dévoré par les orques parce que devenu incapable de se défendre ? Physeter devenu vieux doit-il obligatoirement finir étouffé entre les tentacules d'un grand calmar ? Rien n'est certain, et la mer est immense. Les grands phoques à fourrure du Pacifique Nord, lorsque l'âge les accable, prennent une dernière fois la mer, à l'entrée de l'hiver, et vont mourir au milieu des grandes vagues, au creux des tempêtes. Tous agissent ainsi.

Je pense qu'en vérité rien ne nous interdit de voir Sibbald, parvenu sans drame irréparable au terme de sa vie, las comme un patriarche, seul sur la mer, lancer enfin son dernier souffle, et se laisser aller, balancé dans la houle, son grand corps se remplissant d'eau et s'enfonçant, s'enfonçant encore, jusqu'aux profondeurs où dorment les vaisseaux morts, que nul homme ne revoit jamais.

CHAPITRE III

L'ÈRE DU CACHALOT

L'auberge sentait le rhum et la soupe de poisson. Les clients étaient assis sur des bancs, de chaque côté de longues tables couvertes de plats et surtout de bouteilles. On entendait les voix rudes et fortes, les jurons, les éclats de rire, mais cette assemblée siégeait dans une véritable pénombre, alors que le grand soleil de juin resplendissait au-dehors. Une seule fenêtre, toute petite, aux carreaux encrassés, laissait passer juste un peu de lumière. Peu importait à ceux qui se trouvaient là. Leurs postes d'équipage à bord des voiliers étaient bien plus sombres et quatre fois plus étroits que la salle de cette auberge ; de l'air et de la lumière, ils en avaient absorbé, emmagasiné à revendre, pendant des années, sous toutes les latitudes.

La porte s'ouvrit et demeura ouverte ; toutes les têtes se tournèrent. Un homme se tenait debout dans le rectangle clair, à contre-jour. Mis comme un bourgeois, autant qu'on pouvait voir, avec un collier de barbe. Le brouhaha des voix s'interrompit.

— Je suis le capitaine Sampson, dit l'arrivant.

Déjà un jeune homme s'était levé et s'avançait :

— Me voici, Sir. Je vous attendais.

Il s'arrêta devant le capitaine qui se mit à l'examiner de la tête aux pieds sans dire un mot. Ce jeune homme était nettement plus propre, plus soigné, plus avenant, pour tout dire, que

tous les autres clients de l'auberge. Bien découplé, le teint hâlé ainsi qu'il convient à un navigateur, mais les cheveux peignés ; la vareuse et la chemise nettes. L'examen dut être satisfaisant, car le capitaine secoua finalement la tête d'un air approbateur.

— Très bien, dit-il. Allons, Nelson.

Et il sortit le premier.

La scène ci-dessus se situe le 3 juin 1849 dans la matinée à New Bedford (Massachusetts). Le port de New Bedford s'ouvre (comme aujourd'hui) à l'embouchure de la rivière Acushnet. Une forêt de mâts et de vergues s'élève des bassins, où les voiliers — assez petits, plus petits que ceux que vous vous représentez généralement — sont entassés, serrés coque à coque. L'étendue des quais est presque entièrement couverte de barils grossièrement confectionnés, posés sur le côté. Ces barils contiennent la seule marchandise apportée ici par les navires, je ne parle pas des barques de pêche : de l'huile de baleine. New Bedford est en 1849 le premier port baleinier du monde ; en tonnage, le quatrième port des Etats-Unis.

Les quais sentent le goudron, le chanvre, le poisson. Dans les allées ménagées entre les régiments de barils circule une foule de foire, presque rien que des hommes, la plupart portant quelque chose, un sac, une caisse, un paquet. On voit aussi des voitures à chevaux à grosses roues massives ; leur lourd roulement sur les planches couvre presque la rumeur.

Approchez, approchez, ne craignez pas de vous mêler à ce flot, gardez seulement la main sur la poche contenant votre portefeuille. Vous coudoyez là des gaillards de tout acabit, des grands, des petits, des maigres, des costauds, en chemise de toile, en blouse, en vareuse de drap courte et ajustée, le pantalon souvent rapiécé, chaussés de cuir, chaussés de sabots ou pieds nus ; pas mal de barbus, les cheveux mi-longs mal taillés sortant du chapeau, encadrant des visages rouges, pâles, basanés, une vraie figuration de cinéma. Ici et là, au milieu des blancs, un torse brun luisant, une paire de jambes noires superbement musclées ; l'homme tourne la tête, vous découvrez un impressionnant faciès de sauvage, nègre, océanien, parfois avec dents

pointues aiguisées. Cette note exotique ne paraît surprendre personne, ces fils des antipodes sont visiblement à New Bedford comme chez eux. La mer est une grande patrie, vingt langues du monde sont parlées ici.

Le capitaine Sampson et le jeune homme — à propos nommons exactement celui-ci : Nelson Cole Haley — marchent côte à côte sans rien dire au milieu de la foule ; tâchons de ne pas les perdre de vue. Après avoir longé un instant le rivage, les voilà qui prennent à gauche dans une rue perpendiculaire. Nous sommes toujours dans le quartier des auberges, des boutiques pour matelots, des tavernes. Bas quartier, pour tout dire. Ces maisons de bois brunâtre, irrégulières, un étage ou seulement un rez-de-chaussée, percées de toutes petites fenêtres, au-dessus de la porte une enseigne grossièrement peinte, ces maisons n'ont certainement pas vu depuis longtemps un visage de jeune fille, je veux dire de vraie jeune fille. Les bourgeois de la ville, armateurs ou leurs employés, que leurs affaires appellent sur le port, n'auraient pas idée de venir en ces lieux avec leur famille. Ajoutons qu'on y trouve cependant quelques immeubles moins patibulaires et même tout à fait honorables, qui sont les magasins des shipchandlers. Ces magasins contiennent tous les apparaux, marchandises et approvisionnements dont peut avoir besoin un baleinier sur le point de partir en campagne, nous verrons quoi tout à l'heure.

Nos deux personnages ont maintenant quitté les parages du port, ils ont atteint ce que les agents de location appellent aujourd'hui les quartiers résidentiels. Après le fumier, voici la fleur. Les rues de New Bedford sont larges et propres, plantées de beaux érables, bordées de coquets bungalows et de maisons de pierre à un ou deux étages. D'élégants cavaliers trottent dans les rues, prenant le pas pour saluer les dames qui roulent en buggy ; elles répondent en inclinant légèrement la tête. Les promeneurs à pied sont bien vêtus, tout respire l'aisance et la respectabilité.

Pleasant Street, tel est le nom de la rue, parallèle au rivage, où nous voilà arrivés. Le capitaine Sampson s'arrête devant une clôture basse peinte en blanc au-delà de laquelle s'étend une

pelouse verte bien entretenue ; au milieu de la pelouse, sur un socle, un cerf, apparemment en bronze. Au-delà, une belle maison à deux étages, dont une particularité nous frappe aussitôt une curieuse petite plate-forme à balcon est installée sur le toit. Cette plate-forme est un observatoire. Le propriétaire de la maison y monte pour découvrir à la longue-vue ses navires à leur retour de campagne. Le nom de cet armateur est gravé en anglais sur une plaque de cuivre posée sur la porte, au milieu de la clôture : Edward M. Robinson.

— Je le trouve petit, dit Robinson en s'adressant au capitaine.

Un mètre soixante-sept n'est pas une taille ridicule ; en 1849, elle était tout à fait acceptable. Et de nombreux marins naviguant sur les navires d'Edward Robinson étaient autrement mal fichus que Nelson Haley. Mais l'armateur connaissait son métier tous les hommes engagés par lui devaient être bien convaincus qu'il s'agissait d'une immense faveur, M. Robinson acceptant de fermer les yeux sur leurs défauts jusqu'à ce qu'ils eussent prouvé leur capacité. Il faut ajouter que lui, Robinson, était un immense gaillard, grand et large. Brun de peau et de cheveux, avec un nez fortement aquilin. Les marins de sa flotte l'appelaient Faucon Noir.

Sous son regard perçant inquisiteur, Nelson se sentait intimidé, et non seulement par ce regard. La grosse chaîne de montre de Robinson l'intimidait, ainsi que la redingote impeccable de l'armateur, son col amidonné éblouissant, sa cravate à perle ; et il était impressionné aussi par le luxe du bureau, par les meubles riches, par le parquet ciré, par la haute cheminée. Nelson arrêta son regard sur la maquette de voilier qui ornait cette cheminée. C'était là enfin un objet familier. Mais l'armateur s'adressait au jeune homme :

— Le *Charles-Morgan*, à bord duquel vous avez l'ambition d'embarquer, est armé par les meilleurs officiers et les meilleurs matelots de New Bedford. Vous paraissez bien jeune et bien petit pour la fonction à laquelle vous prétendez.

Que répondre ? Nelson ne répondit rien. Robinson se tourna de nouveau vers le capitaine :

— Après tout, vous choisissez vos hommes. Si celui-ci vous convient comme harponneur...

— Oui, monsieur Robinson, il me convient.

— Vous sentez-vous capable de piquer la baleine ? demanda l'armateur à Nelson.

Cette fois, le jeune homme lui répondit sans hésiter :

— J'ai déjà harponné des requins et des marsouins, monsieur Robinson. Les baleines sont beaucoup plus grosses. Mais si l'embarcation m'amène suffisamment près d'une baleine, je pense que je pourrai la harponner.

L'armateur le considéra attentivement encore quelques secondes.

— Bien, dit-il. Il arrive que de bonnes marchandises soient contenues dans de petites boîtes.

Il saisit sur sa table une feuille de papier portant un titre en bâtarde enjolivée et entièrement couverte d'une écriture fine et soignée, la tourna vers Nelson en lui tendant une plume.

— Signez ici.

C'était le contrat. Nelson signa sans rien lire, rendit la plume.

— Merci, monsieur Robinson.

Le capitaine Sampson tendit la main à son protégé :

— Vous pouvez aller, Nelson. Soyez à bord après-demain avant midi.

L'armateur se contenta d'adresser au jeune homme un signe de tête protecteur. Edward M. Robinson ne pouvait pas se permettre de serrer la main à n'importe qui.

Nelson C. Haley n'était pas n'importe qui. Le capitaine Sampson s'était rendu spécialement à Portland (Maine) un mois plus tôt, pour voir les parents du jeune homme et les persuader de le lui confier. Il ne se serait pas dérangé pour aller chercher un incapable, ou un gibier de potence. Nelson était né le 7 mars 1832, à New Bedford. Son père était mort en 1837, laissant trois enfants : Nelson et deux filles plus jeunes. La veuve s'efforçait d'empêcher son fils d'aller galvauder sur le port. Comment

interdire aujourd'hui à un garçon habitant près d'un aérodrome d'aller regarder les avions ? Les navires exerçaient la même fascination sur les gamins de New Bedford. Autour d'eux il n'était question que de baleiniers ; le port était vraiment une porte, ouverte sur l'Aventure. A douze ans, Nelson déclara à sa mère :

— Je ne veux plus aller à l'école. Je veux m'embarquer.

— Il n'en est pas question, répondit Meribah Haley. Ne me reparle jamais de cela.

Le surlendemain, Nelson avait disparu. Un matelot vint dire à Meribah qu'il s'était embarqué comme mousse à bord du baleinier *John*. Ce navire devait être maintenant en train de doubler Clark's Point. Meribah se mit à pleurer ; elle ne pouvait rien de plus.

Le *John* fit un bon voyage et revint s'amarrer à New Bedford, quatre ans plus tard. Meribah Haley n'habitait plus New Bedford, et d'ailleurs elle ne s'appelait plus Haley ; elle s'était remariée. La nouvelle famille avait émigré à Portland. Nelson s'y rendit et fut présenté à son beau-père.

— J'espère que tu vas nous faire le plaisir de retourner à l'école, lui dit Meribah.

— Oui, maman, répondit le harponneur de requins.

Nelson Haley n'est pas un personnage de mon invention, il a existé. Ses descendants ont publié le récit de quelques-unes de ses aventures et des notes biographiques. Au cours de ce chapitre, je me servirai à plusieurs reprises de ces documents, comme de canevas, développant des épisodes que Haley a souvent mentionnés en quelques lignes. Et j'introduirai dans la croisière du *Charles-Morgan*, qui, lui aussi, a existé réellement, des épisodes pris dans les journaux de bord d'autres baleiniers de cette époque, que je développerai pareillement. Ce procédé m'a paru le plus commode pour montrer et faire vivre au lecteur la vie des chasseurs de cachalots à la fin du XIXe siècle.

Voilà donc notre matelot redevenu écolier. Studieux, sérieux, c'est normal. Je me suis trouvé sur les bancs d'une école d'hydrographie à côté de gaillards qui, comme Nelson, avaient bourlingué. Ils ne songeaient pas à chahuter, ni à paresser.

Nelson était retourné docilement à l'école, apparemment

sans regret, et pourtant, lorsque le capitaine Sampson, en mai 1849, vint proposer de le prendre à son bord, il accepta. Sa mère, hostile au projet, finit par consentir. Quels arguments employa le capitaine pour les convaincre, Nelson ne l'a pas dit. Il est infiniment probable que cet officier fit simplement valoir les avantages matériels du métier de harponneur : bien payé, bien nourri ; logé, non sous le gaillard d'avant, mais à l'arrière avec l'état-major. Sampson s'engagea à faire admettre le jeune homme dans cette fonction, une aubaine à son âge. Il tint parole, nous venons de le voir.

Nelson s'arrêta au bord du quai, gardant son sac sur son épaule. Le quai de bois était presque aussi humide que s'il avait plu et cependant c'était bien une brume de chaleur qui noyait le port. Par instants, on n'y voyait pas à dix mètres. Tous les bruits étaient étouffés, même le roulement des charrettes. Nelson scrutait l'eau grise devant lui, se demandant si son homme serait au rendez-vous. Lui-même était en avance, comme d'habitude.

La proue d'une barque fantomatique surgit de la brume, Nelson vit le dos du rameur. Celui-ci lâcha ses avirons, empoigna l'échelle :

— Embarque !

Nelson lui fit d'abord passer son sac.

— Pourras-tu trouver le *Charles-Morgan* ?

— J'en viens. Il est mouillé au milieu de la rivière.

Nelson descendit, l'homme reprit les avirons ; le quai disparut. Le rameur se dirigeait en allant d'un bateau à l'autre. Une poupe apparaissait, l'embarcation longeait une coque de bois, au-dessus du bordage quelques bustes se penchaient. La barque s'éloignait. Une boule pâle se montrait, haut dans le ciel : le soleil. Puis on ne le voyait plus.

L'eau grise commença à clapoter. Nelson sentit la force du courant contre la barque, tandis que l'homme souquait plus dur. Le *Charles-Morgan* apparut dans une éclaircie ; légèrement à tribord, à cinquante mètres. Il paraissait assez petit.

Le *Charles-Morgan* devait jauger dans les cinq cents tonneaux et mesurer une quarantaine de mètres de long. C'était un vieux

trois-mâts carré, un navire marchand ordinaire dont l'avant avait été renforcé et dont les flancs avaient reçu un soufflage. On apercevait de chaque bord les potences de bois supportant les baleinières.

L'embarcation vint se ranger à tribord arrière, là où pendait l'échelle de pilote. Un matelot lança un bout de filin auquel Nelson amarra son sac, qui fut hissé. Le jeune homme tendit une pièce à son rameur.

— Merci bien, dit l'homme. Bon voyage.

Nelson se trouva sur le pont, devant un rouquin trapu qui lui dit :

— J'ai lu votre nom sur votre sac. Je suis le second. Venez par ici.

Nelson le suivit vers l'arrière. La descente s'ouvrait directement sur le pont. Elle aboutissait à une coursive assez obscure. Le second poussa une porte à bâbord.

— Mettez votre sac ici. Voici votre couchette, voici votre coffre. Ici, c'est la salle à manger. Les chambres des officiers sont de l'autre bord.

J'ai déjà dit qu'à bord des baleiniers, les harponneurs vivaient à l'arrière. Ils n'avaient pas de chambres personnelles. La salle à manger leur servait de logement.

— Nous appareillerons dès que la brume se lèvera, dit le second. En attendant, vous pouvez aller donner un coup de main à l'arrimage. Vous trouverez le premier lieutenant autour du grand panneau.

Le *Charles-Morgan* allait appareiller pour un voyage de quatre ans. Son équipage comptait trente-deux hommes. Au cours de leur croisière autour du monde, les baleiniers se ravitaillaient ici et là en nourriture fraîche, en eau douce, en bois (pour chauffer les fourneaux à fondre la graisse), mais il leur arrivait de briquer la mer pendant des mois bien loin de tout rivage, civilisé ou non. Bref, ils embarquaient au départ des vivres pour vingt-quatre mois, en plus de tous les objets nécessaires à la chasse et de tous les outils, instruments, apparaux, matériaux, destinés à réparer ou à remplacer ce qui pourrait être détérioré ou perdu.

Si je recopiais entièrement la liste des vivres qu'emportait un navire comme le *Charles-Morgan*, l'énumération tiendrait plusieurs pages. Huit mille kilos de biscuits, quarante barils de farine, huit barriques de vin, cinq quintaux de morue sèche, soixante barils de bœuf salé, soixante barils de lard, deux cents boisseaux de pommes de terre, vingt boisseaux d'oignons, huit porcs vivants et deux femelles pleines, cinq douzaines de volailles, voilà seulement un tout petit aperçu. Il faut ajouter encore du sel, du sucre, du café, du thé, de la mélasse, de la chandelle, du poivre, des légumes, des œufs, de la moutarde et ce n'est pas fini. Le coffre à médicaments contenait cinquante-quatre produits différents, du bicarbonate de soude à l'extrait d'opium, et de multiples sortes d'onguents, baumes et emplâtres.

Les cales étaient des magasins géants où s'entassaient les voiles et les agrès de rechange, les lances, les harpons, les briques (pour réparer les fourneaux), les feuillards de fer (pour cercler les barils), des milliers de rivets et de clous, de la chaux, du cuivre en feuille et bien d'autres choses, sans compter, bien entendu, des centaines de barils, tonneaux, fûts de toute contenance, de cent à quinze cents litres, la plupart destinés à contenir l'huile de baleine, en attendant pleins d'eau, eau douce pour la boisson, eau de mer servant de lest.

Quand je dis que tous ces objets s'entassaient dans les cales, j'emploie un mot très inexact, car vous avez déjà compris qu'en réalité ils devaient être et ils étaient rangés, arrimés dans un ordre parfait, déterminé par leur usage et par l'instant où l'on aurait besoin d'eux. Comme aujourd'hui, le second capitaine avait la responsabilité de l'arrimage, et les seconds d'alors n'étaient pas plus bêtes que ceux d'aujourd'hui. Ils dirigeaient avec compétence ce travail minutieux et si, par exception, l'un d'eux se montrait incapable ou négligent, c'est bien simple son navire mettait le cap sur la catastrophe.

L'arrimage était en fait terminé dans les cales du *Charles-Morgan* lorsque Nelson Cole mit le pied à bord et les officiers s'occupaient plutôt de dégager le pont dans la mesure du possible, de faire ranger et saisir tous les objets susceptibles de gêner la manœuvre au moment de l'appareillage.

Il suffisait de les entendre s'adresser aux hommes et de voir comment ceux-ci se comportaient pour comprendre que l'assertion de l'armateur Robinson concernant la qualité de l'équipage du *Charles-Morgan* n'était qu'une tranquille imposture. Environ la moitié des matelots se montraient à la hauteur de leur tâche ; les autres paraissaient à peu près aussi à l'aise sur le pont d'un navire que des éléphants sur une corde raide. Ce fait n'était nullement exceptionnel. Une bonne partie des hommes embarqués à bord des baleiniers de l'époque n'étaient que des terriens balourds, souvent n'ayant jamais vu la mer. Ils arrivaient de leur campagne ou de leur ville, petite ou grande, attirés par le miroitement d'une solde supérieure à leur gain misérable, par la certitude de manger enfin tous les jours, parfois par le désir de voir du pays ; ou simplement, après avoir, à terre, tout essayé et rien réussi, ils étaient poussés vers la côte comme des épaves, mais d'un mouvement inverse. Leur qualité humaine, physique et morale, ne s'élevait souvent pas au-dessus de leurs aptitudes marines. Mais il y a un commencement à tout on pouvait tenir pour certain que ces hommes, au retour du voyage de quatre ans, auraient réalisé de grands progrès et même seraient devenus des marins expérimentés — du moins ceux qui n'auraient pas déserté, qui ne seraient pas morts de maladie ou d'accident, ni péris en mer.

En attendant qu'ils eussent été formés à l'école des tempêtes, les capitaines devaient les employer tels quels, en les encadrant au mieux à l'aide des matelots éprouvés, et en acceptant que les manœuvres des premiers jours ne fussent pas des modèles du genre. En cette matinée du 5 juin 1849, une bonne douzaine d'incapables s'apprêtaient donc à déhaler sur les drisses du *Charles-Morgan* ou même à s'élancer dans les enfléchures, et plus d'un, en jetant un coup d'œil vers les hauteurs du gréement, se demandait s'il n'aurait pas mieux fait de continuer à sarcler son champ de betteraves.

Le pont avait été dégagé, le capitaine avait longuement conféré avec le second afin de laisser le moins possible au hasard dans le délicat mouvement de l'appareillage. La brume allait se lever, c'était clair, elle se dissipait. On distinguait l'embouchure,

les contours de la baie, le port avec les navires, de plus en plus nettement. La chaleur du soleil faisait fumer les planches humides du pont.

— Faites virer l'ancre à pic, dit le capitaine au second.

A l'avant, les nouveaux embarqués se mirent à tirer et à pousser maladroitement sur les barres du guindeau, non en entonnant une pittoresque chanson de marins, mais en se taisant sous les injures, d'ailleurs pittoresques, du maître d'équipage. Un cotre très fin, joliment gréé, s'approcha, venant du port; à son mât battait le pavillon de pilote.

— Hissez le grand foc, commanda le capitaine.

Le petit voilier vint empanner tout près du *Charles-Morgan*. Deux minutes plus tard, le pilote était à bord. On entendit des coups de sifflet, les hommes coururent sur le pont. Des gabiers collés le long de la grande vergue commençaient à défaire les rabans.

A ce moment, un lieutenant vint dire au capitaine qu'une embarcation arrivait à force de rames. Elle portait probablement un dernier message de l'armateur, quelque commission oubliée.

— Tiens bon ! cria le capitaine.

Tout fut suspendu. L'embarcation accosta, un homme parut sur le pont. C'était un employé de l'armateur, il tenait une lettre à la main.

— Capitaine Sampson, il y a une mauvaise nouvelle pour vous. Je suis désolé.

Le capitaine ouvrit la lettre, la lut.

— Ma mère est morte, dit-il au second.

— Monsieur Robinson a appris la nouvelle de son côté, reprit l'employé. Il s'attend à ce que vous retardiez l'appareillage. Vous ferez comme il vous plaira.

— Oui, dit le capitaine. Qu'on fasse rompre des postes d'appareillage. Je dois me rendre chez moi. Je pense être de retour dans trois jours. Personne ne descendra à terre pendant ce temps.

« Personne ne descendra à terre. » Nul ne se risquerait à enfreindre cet ordre du capitaine, pas plus en 1849 qu'aujourd'hui,

peut-être moins encore, car il n'est pas question alors de tribunaux maritimes ni de syndicats. L'autorité du capitaine est incontestée et pratiquement sans limite. L'arrimage est terminé, le pont dégagé, que va-t-on faire pendant ces trois jours pour occuper l'équipage ? Eh bien ! on va fignoler encore ce qui est prêt, au besoin recommencer, et il n'est pas inutile non plus d'instruire un peu les paysans embarqués, de leur apprendre à reconnaître tous ces filins dont le nombre les affole et dont la destination leur échappe. Voici une drisse, garçon, voici les bras, qui sont d'autres filins sur lesquels tu devras bientôt déhaler en pleine mer, en plein vent, sur le pont oblique, mouillé, gluant d'huile. Escalade les enfléchures et apprends à regarder sans vertige ce navire qui t'apparaîtra dangereusement, incroyablement étroit et long à mesure que tu t'élèves. Avance-toi sur les marchepieds des vergues jusqu'à leur extrémité, en gardant toujours une main libre pour la manœuvre. Une main pour le bateau, une main pour toi, telle est la règle. Tout ce que tu apprendras aujourd'hui t'évitera peut-être de te briser un membre dans quelques jours. Autre chose : puisque nous avons le temps, pourquoi ne pas désigner dès maintenant le harponneur de chaque baleinière, pourquoi ne pas diviser l'équipage en bordées ?

Ainsi s'écoulaient les heures à bord du *Charles-Morgan* mouillé au milieu de la rivière Acushnet. Mais on imagine aisément que ce navire n'était pas devenu invisible aux yeux des parents, femmes, enfants et amis qui l'observaient depuis le rivage, qui l'avaient vu hisser une voile, puis la haler bas. Des familles étaient allées aux nouvelles chez l'armateur, qui avait consenti à faire donner l'explication par ses employés. Le résultat fut que, dès avant la fin de la première journée, quelques barques vinrent flotter comme des bouchons autour du *Charles-Morgan*. Des femmes hélaient leur homme, mari ou non, agitaient à bout de bras un paquet, une dernière douceur qu'elles voulaient lui faire passer, gâteau ou bouteille.

— Rien du tout, dit le second. Interdiction de descendre à terre, interdiction de monter à bord, interdiction de rien faire passer.

Cet homme connaissait son monde. Le second jour, il se laissa fléchir lorsque des femmes amenèrent leurs enfants. Bon, ceux-ci auraient le droit de venir encore embrasser leur père, mais seuls. Hissés à bout de bras le long de l'échelle de pilote, les moutards couraient sur le pont, voulaient voir le poste d'équipage, voulaient entrer dans le fourneau à fondre la graisse, toucher à tout.

— Assez de ces moustiques ! dit le second. Ce bateau n'est pas une cour d'école.

Il fallut donc se contenter de conversations, de paroles échangées au-dessus de l'eau, et alors le calme revint de lui-même, car les interlocuteurs bientôt ne trouvaient plus rien à se dire, nous en avons tous fait l'expérience au départ d'un train ou d'un navire. Les dernières recommandations répétées, le canot enfin s'éloignait et tout le monde était bien plus content ainsi, comme soulagé. Le troisième jour, quand le capitaine Sampson remonta à son bord, le *Charles-Morgan* était seul au milieu de la rivière, fin prêt, et l'appareillage eut lieu immédiatement, par brise favorable du nord-ouest.

L'ancre haute et claire, les premières voiles furent hissées, se déployèrent comme des fleurs. Le vieux routier des mers commença à s'incliner, avec aisance à s'appuyer sur l'eau, glissante contre sa coque. La brigantine fut bordée, on établit les basses voiles. Le port de New Bedford se rapetissa à tribord arrière. Les paysans embarqués commencèrent à entendre un bruit pour eux tout à fait nouveau, le seul qu'on entende à bord des voiliers par beau temps, justement celui de cette e au glissante, expression de la vitesse la plus pure, de la fluide progression des poissons et des oiseaux. A droite et à gauche la terre s'écarta, l'horizon s'ouvrit devant l'étrave. Le pilote quitta le navire en marche, sautant lestement dans une embarcation qui rallia son cotre.

Appuyé au bastingage, le jeune Nelson Cole, notre héros, fixait vers l'avant une mince colonne blanche, qui allait être comme le dernier salut de la terre, le dernier regard à ces hommes qui s'éloignaient pour le long voyage : le phare de Clark's Point. « Ah ! quand le reverrai-je, ce phare, et quand reverrai-je New Bedford ? N'est-ce pas la dernière fois que j'aperçois la terre, moi

encore si jeune ? Je laisse derrière moi un home heureux, une mère, des amis, et devant moi que vois-je sinon de durs travaux, les tempêtes, la fureur des baleines, toutes sortes de périls ? Saurais-je seulement dire pourquoi je pars ? Non, je ne le sais pas. Pas pour de l'argent en tout cas, les marins restent pauvres. Etrange destinée que la mienne !... » Telle est la substance des réflexions de Nelson à cet instant, il nous l'a livrée, et comment n'admirerions-nous pas ici la puissance de la littérature, du courant romantique plus fort que les alizés et que le Gulf Stream, et qui, au moins pour quelques minutes, métamorphose le robuste harponneur ? Soyons justes. Partir pour un voyage de quatre années n'est pas un mince incident dans la vie d'un homme. Nous avons aujourd'hui perdu cette dimension temporelle du voyage, et c'était peut-être elle qui lui donnait sa plus grande beauté, sa plus grande valeur, et sans doute rien ne la remplacera jamais. Est-il permis de noter au passage que le Temps se venge cruellement ? L'homme vole au-dessus des Sept Mers en deux journées, mais les guerres lui imposent des séparations aussi longues que jamais, et plus cruelles. On part pour quatre ans sans le savoir.

Attendris-toi donc un instant sur toi-même en regardant disparaître le rivage, Nelson Haley, cela t'est bien permis. Pour moi, je ne puis m'empêcher de penser à cette minute à un autre personnage, à présent à terre à New-York, mais qui déjà a accompli un voyage semblable et d'autres voyages, et qui maintenant mûrit dans sa sensibilité géniale et tourmentée un chef-d'œuvre : Herman Melville.

Tandis que le *Charles-Morgan* vogue bon plein bâbord amures, le cap sur les Açores, qui seront sa première escale, ne serait-ce pas le moment, pour nous qui n'avons rien à faire, rien à contempler que cet horizon vide, rond comme une assiette, ne serait-ce pas le moment de nous demander un peu comment les hommes sont venus à chasser la baleine, quels hommes, et sur quels navires ?

Qu'on s'en félicite ou qu'on le regrette, je n'ai pas l'intention de commencer ici une histoire de la chasse à la baleine à travers

les âges. Il y faudrait un livre, un livre après tant d'autres sur ce sujet, il y faudrait une somme, dont le poids m'assommerait moi-même, me ferait couler à pic. Pour mon plaisir et, s'il se peut, parfois pour le vôtre, je ne veux être qu'un rapide montreur d'images et, tenez, voici tout de suite la première, grande et terrible, incomparable puisque c'est Dieu lui-même qui nous la propose. Oui, c'est Yahweh en personne qui, le premier, désigne à l'homme la baleine et la lui décrit. Yahweh s'adresse à Job et, pour donner au prophète une idée de Sa grandeur et de Sa puissance à Lui, Yahweh, Il commence par montrer à Job le Léviathan. Le Léviathan, c'est le cachalot, impossible de s'y tromper. La description biblique (*Livre de Job*, XL-XLI), est incroyablement précise dans sa poésie :

Autour de ses dents habite la terreur.
Superbes sont les lignes de ses écailles,
Comme des sceaux étroitement serrés ;
Chacune touche à sa voisine (1),
Un souffle ne passerait pas entre elles.
Une fumée sort de ses narines,
Comme d'une chaudière ardente et bouillante.
Dans son cou réside la force,
Devant lui bondit l'épouvante.
Les muscles de sa chair tiennent ensemble,
Fondus sur lui, inébranlables.
Son cœur est dur comme la pierre,
Dur comme la meule inférieure.

En vérité, tout y est, c'est bien Physeter qui devant nous s'avance avec son cou de taureau, poussant la mer en écume, lançant son souffle. Dans le cours des âges, aucun descripteur ne fera mieux (comment le pourrait-il ?). Et, en même temps que Yahweh désigne et décrit à Job le Léviathan, Il le défie de s'attaquer à ce monstre. Je cite encore quelques lignes, en inter-

(1) Ce qui signifie, en fait, que le Léviathan est couvert d'une peau rugueuse, sans écailles et sans fissures, dure et continue comme une cuirasse.

vertissant quelques-unes pour permettre à notre logique occidentale de s'y retrouver plus vite :

Quand il se lève, les plus braves ont peur,
L'épouvante les fait défaillir.
Quand on l'attaque avec l'épée, l'épée ne résiste pas,
Ni la lance, ni le javelot, ni la flèche.
Il n'a pas son égal sur la terre,
Il a été créé pour ne rien craindre,
Il est le roi des plus fiers animaux.
Essaie de mettre la main sur lui :
Souviens-toi du combat et tu n'y reviendras plus.
Nul n'est assez hardi pour provoquer Léviathan.
Qui donc oserait me résister en face ?

Oui, qui donc oserait, et même, qui donc osera, pendant des siècles, pendant des millénaires, s'attaquer au Léviathan ? Les plus anciens livres chinois et arabes parlent de la baleine ; non comme d'une proie accessible, mais comme d'un monstre redoutable, et ainsi feront après eux Aristote et Pline l'Ancien. La terrifiante image biblique est encore si proche que les premiers hommes qui s'essaieront à une exactitude différente, qui voudront traduire la baleine en chiffres et en faits, ne nous livreront que des chiffres et des faits fabuleux, des erreurs qui pèseront jusque dans l'œuvre de Buffon, de Lacépède et même de Cuvier.

Deuxième image. Une plage aux environs de Biarritz, vers le milieu du XII^e^ siècle, en hiver. Au-dessus de la plage, sur la falaise, on remarque une petite construction de bois ; au sommet de cette échauguette, un homme s'agite en criant. Quelques instants, et voilà que le rivage s'anime. On entend battre des tambourins, des hommes accourent sur la plage, portant des harpons, des lignes, des avirons. Ils poussent à la mer les barques échouées, souquent vers le large. Pas vers le grand large. Les souffles de quelques baleines aperçues par le guetteur s'élèvent à moins d'un mille.

Les barques atteignent le petit troupeau, les chasseurs lancent leurs harpons. Heureusement pour eux, ces baleines (à fanons) font partie d'une des variétés les plus lentes, les plus pacifiques.

Comme elles vont en groupes, les Basques disent dans leur langue : Sardako Balaena, appellation que les Français traduiront improprement par Baleine des Sardes. Les pêcheurs du Nord qui plus tard chasseront le même animal l'appelleront Nord-kaper ; enfin les savants le classeront : *Balæna biscayensis*.

La plage est maintenant peuplée de spectateurs, hommes, femmes et enfants, ceux-ci criant, de plus en plus excités. Les barques sont autour des cétacés comme des guêpes, et enfin arrive ce que tout le monde espérait : une baleine, percée de nombreux harpons, cesse de se débattre. Plusieurs canots la remorquent flottante vers le rivage. Le dépeçage commence aussitôt, les parts étant attribuées d'après le nombre de harpons plantés par les chasseurs, et qui portent leurs marques. La viande sera mangée ; la graisse, fondue, donnera de l'huile d'éclairage ; les fanons serviront de supports aux plumes des casques des chevaliers, en attendant de remplacer les lames de fer des corsets féminins. Sur la vente de tous ces produits, le pouvoir royal percevra une dîme ; le chapitre de la cathédrale de Bayonne en percevra une autre, et les chanoines se feront remettre pour leur table le morceau le plus délicat de la baleine : la langue.

Les Basques n'ont pas commencé par chasser la baleine en mer. Ils dépecèrent d'abord celles qui, drossées par les grandes tempêtes du golfe de Biscaye, s'échouaient sur leurs plages. Puis, mis en goût, ils s'élancèrent sur leurs canots pour les poursuivre. Il semble bien qu'ils furent les premiers, en tout cas les premiers Européens, à se livrer à cette chasse. De bons auteurs affirment que le mot harpon dérive du basque *arpoi*, dont la racine signifie : *prendre vivement*. Il est vrai que, si vous ouvrez un dictionnaire étymologique, vous trouvez, à travers diverses explications, une autre origine, grecque : αρπη, *tout objet recourbé*. Mais le harpon n'est pas recourbé ; l'origine basque est donc défendable.

Les Basques établirent sur la côte espagnole, toujours le long de cette grande courbe de Biscaye, de véritables petites usines, où ils fondaient la graisse. Or, les baleines, c'était à prévoir, devinrent méfiantes et s'approchèrent de moins en moins du rivage. Il fallut les poursuivre au large, non plus en barques,

mais à bord de voiliers. Si l'un de ces navires surgissait brusquement devant nous, nous le trouverions massif, mais bien petit pour la grande mer, incroyablement encombré et inconfortable et, cela va de soi, puant. Bien entendu, les chasseurs ne tentaient pas de harponner leur proie du pont de ces navires peu manœuvriers aussitôt la baleine aperçue, ils mettaient à l'eau des embarcations qui allaient attaquer l'animal. La baleine morte était laborieusement remorquée vers le navire, dépecée le long du bord. Après une chasse suffisamment fructueuse, on mettait le cap vers le rivage pour y fondre la graisse. A bord de leurs rafiots, les Basques chassèrent la baleine jusque dans les eaux d'Irlande, d'Islande, du Groenland et même de Terre-Neuve. On montre encore à Terre-Neuve une pierre tombale portant une épitaphe en langue basque datant de la fin du XIV^e siècle.

Les Basques sont fiers, hardis, confiants. Dans les mers arctiques, nos baleiniers rencontrèrent des Hollandais et des Anglais, plus ou moins chasseurs de phoques, qui admirèrent leur adresse.

— Oh ! très intéressant... Comment faites-vous ?

Ces gens attirèrent à leur bord des harponneurs et des matelots basques, qu'ils commencèrent par payer largement. Puis arriva ce qui devait arriver instruits, les élèves renvoyèrent leurs professeurs. Et non seulement ils les renvoyèrent, mais ils leur interdirent les rivages du nord de l'Europe et ils les persécutèrent sur la mer, s'emparant de leurs navires, au besoin les coulant. Comme ils étaient les plus nombreux, les Basques peu à peu disparurent de la scène. Moralité : tâchez d'être à la fois fier, hardi et méfiant. Tout cela ne va guère ensemble. L'ère basque aura duré à peu près de 1100 à 1400.

Sur les images suivantes figurent encore quelques baleiniers basques isolés, mais nous n'y verrons plus la *Balæna biscayensis*. Cette variété a pratiquement disparu, par extermination. L'animal qu'on chasse maintenant, c'est *Balæna mysticetis*, encore appelée baleine franche, ou vraie baleine, ou baleine du Groenland ; en anglais, *right whale*. Sœur de la basque, comme elle à fanons et à ventre lisse, comme elle flottante une fois morte, mais de corps plus trapu, la queue courte. Elle sera chassée sans

merci jusque vers le milieu du XIX[e] siècle — jusqu'à ce qu'elle ait, elle aussi, pratiquement disparu par extermination. L'avidité de l'homme est insatiable et aveugle.

Les navires qui poursuivent la baleine franche sont hollandais, anglais — surtout hollandais et anglais — puis américains. Nous apercevons aussi quelques français, quelques hanséatiques appareillés de Brême et de Hambourg. La grande compétition anglo-hollandaise constitue un chapitre de choix pour les historiens. Elle est vive et même violente, au point que les gouvernements envoient sur les lieux de chasse des navires de guerre, qui échangent quelques boulets. Mais deux nations commerçantes ne peuvent pas ne pas prendre conscience de leur intérêt évident : finalement, on se partage les zones, en laissant quelques bribes aux comparses.

A quoi ressemblent les navires baleiniers d'alors ? Aux basques. Point de progrès, ou à peine. Toujours petits, encombrés, puants ; d'autant plus puants que maintenant, presque sans exception, la graisse est fondue à bord et non plus à terre. Ce procédé est d'ailleurs encore une invention basque. Le premier capitaine qui l'a mis en œuvre est un nommé Sopite, de Saint-Jean-de-Luz.

Je me dis que je devrais intercaler ici quelques autres images, celles-ci tout à fait exotiques. Voici par exemple une peinture japonaise (1754). Les petits Nippons aux trois quarts nus guettent du rivage la baleine, comme jadis les Basques, et comme eux ils s'élancent vers elle à l'aviron pour la harponner. L'originalité réside en ceci qu'ils tendent devant l'animal harponné un filet « soutenu par des tonneaux remplis d'air », dans lequel la baleine s'empêtre. On la tue et on la remorque au rivage. Un peu plus tard, les Japonais adopteront des méthodes moins archaïques, et enfin nous verrons leurs baleiniers au premier rang des flottes industrielles.

Voici une autre gravure (1780) représentant la manière de chasser de « certains Africains de la côte orientale de Madagascar ». Un de ces indigènes s'est hissé (comment est-il arrivé là ?) sur le dos du cétacé. Il lui enfonce dans les évents des chevilles de bois, dans l'intention de l'étouffer. L'application de ce pro-

cédé exigeait évidemment des nageurs de première force. Il ne doit cependant pas s'agir d'une fable, car Garneray a, lui aussi, dessiné une scène semblable, vers 1840.

Petit film groenlandais. (Pourquoi les Groenlandais ne chasseraient-ils pas la baleine, que les Hollandais, Anglais et autres viennent attaquer si près de leurs rivages ?) Ce qui est intéressant ici, c'est moins la chasse que sa préparation. Les chasseurs doivent commencer par se purifier en adressant des prières à Imap Noudiaka, la Femme de la Mer, la Déesse des animaux marins, qui vit au fond des abîmes et dans les cheveux de qui viennent nicher les phoques, les morses, les narvals et les ours. Si l'un d'eux a touché depuis peu, même involontairement, un cadavre d'homme ou d'animal, il demande au sorcier de le laver avec une lotion spéciale — une lotion à base d'urine, les Eskimos n'ont rien trouvé de mieux que ce liquide pour se dégraisser, je ne parle pas des Eskimos d'aujourd'hui, qui mâchent le chewing-gum. Et, prescription que les chasseurs occidentaux trouveraient affolante, tout ce qui va être utilisé au cours de la chasse — vêtements, armes, peaux des kayaks — doit être pareillement nettoyé. Si tout ne l'est pas, inutile de rien entreprendre, l'insuccès ne fait pas de doute. Quant à la chasse elle-même, elle se pratique au harpon à main, avec cette particularité que les lignes portent des vessies gonflées destinées à gêner, à fatiguer la baleine blessée qui tentera de fuir en plongeant.

Revenons à nos chasseurs occidentaux, à cette meute acharnée à la poursuite de la baleine franche. La baleine, elle, ne distingue pas entre les nationalités de ses poursuivants. Elle fuit. Tandis que les saisons de chasse se succèdent, elle fuit le long des côtes d'Islande, de Terre-Neuve, du Spitzberg, montant sans cesse vers le pôle ; elle déserte l'Atlantique européen. Les troupeaux de baleines franches qui vivaient tranquilles du côté du détroit de Davis et de la mer de Baffin sont découverts, massacrés pendant plus d'un siècle, exterminés.

Pour se rapprocher des lieux de chasse point encore dépeuplés, les flottes britanniques, qui peu à peu éliminent leurs concurrentes hollandaises, quittent les ports d'attache d'Europe, vont se baser dans les colonies d'Amérique, à Nantucket, à

New Bedford, à Long Island. Les colonies d'Amérique conquièrent leur indépendance, deviennent les Etats-Unis, mais les baleiniers de la nouvelle république ne sont pas moins acharnés que les Britanniques à la poursuite de la baleine franche, car le monde entier leur demande de l'huile. Londres, Paris, New-York, Moscou sont éclairés à l'huile de baleine. *Balæna mysticetis* revient sous forme d'huile sur les lieux du globe où elle a vogué aux temps préhistoriques. Or, cette transmutation illuminée est comme le bouquet final d'un feu d'artifice, car la baleine franche est alors sur le point de disparaître. Pour la trouver encore, les chasseurs américains doivent la poursuivre jusque dans la mer de Behring et dans l'océan Arctique, au-delà du détroit de Behring. Et enfin, même là, même dans ces parages désolés, sinistres, inhumains, c'est de plus en plus rarement que les vigies voient le souffle des baleines s'élever dans l'air glacé. Une industrie va disparaître, les lumières des capitales vont s'éteindre. Non, pas encore ! A cet instant de l'Histoire, les baleiniers américains prennent la grande décision bouleversante : « La baleine franche n'est plus, attaquons le cachalot ! » L'ère de Melville commence, le temps des voyages interminables autour du globe, à la poursuite de Physeter. Nous y sommes.

Après six semaines de traversée, le *Charles-Morgan* avait fait escale aux Açores, mouillant sur ancre devant Fayal. On avait embarqué des oranges, des oignons, des pommes de terre, des poulets. Les hommes étaient descendus à terre, ils avaient bu le vin généreux, qu'ils trouvaient extraordinairement bon marché ; quelques-uns s'étaient querellés, battus avec les Portugais, rien là que de très banal. Le respectable capitaine Sampson s'était pendant quelques heures transformé en contrebandier. Une nuit, le *Charles-Morgan* avait discrètement changé de mouillage ; une barque silencieuse était venue prendre à bord vingt paquets de chacun cent dix livres de tabac américain. Les Portugais donnaient neuf cents dollars par paquet ; à New Bedford, la même quantité se payait deux cent soixante dollars. Le capitaine avait scrupuleusement noté sur son livre de caisse le profit de l'opération, pour la satisfaction future de Faucon Noir. Lui-

même, Sampson, recevrait en temps voulu la commission normale, tout était parfaitement régulier.

Le *Charles-Morgan* avait ensuite appareillé pour de bon, mis le cap au sud-sud-est, puis franchement au sud. Il avait franchi l'équateur. La cérémonie burlesque du baptême de la Ligne, vestige dégradé d'anciens rites propitiatoires, dix mille fois décrite, s'était déroulée. Les bleus avaient été invités à regarder l'équateur à travers une longue-vue, s'étaient prosternés devant un Neptune de cirque, avaient été barbouillés de coaltar, précipités, yeux bandés, dans une grande baille pleine d'eau. Bonne journée de rigolade pour ces hommes rudes, pour ces âmes simples, et cette joie s'était prolongée pendant au moins une semaine dans l'hémisphère austral. Mais maintenant, fini de s'amuser : les baleines étaient en vue.

Le *Charles-Morgan* faisait toujours route au sud par bonne brise du nord-ouest, bien établie. Lorsque Nelson Cole avait entendu le cri descendre des hauteurs, son cœur s'était mis à battre :

— Elle souffle ! Là, là, elle souffle !

Les vigies criaient toujours : « Elle souffle ! » *(« She blows ! »)* même s'il y avait plusieurs baleines. Le capitaine avait couru au pied du mât, tordant son cou vers la hune :

— Où cela ?

— A tribord avant, trois quarts sous le vent !

— A quelle distance ?

— Deux milles ! Elle souffle !

L'homme là-haut criait comme un fou, comme une pythie en transe, on le voyait vibrant dans le vent, le pantalon collé aux cuisses, la chemise gonflée, cramponné d'une main au galhauban, l'autre bras tendu.

— Des cachalots ? demandait le capitaine.

— Oui, Sir, trois ! Là, là, elle souffle, elle souffle !

Il semblait que ce possédé ne pût pas s'empêcher de crier ainsi, Nelson entendait toujours sa voix : « Elle souffle ! Elle souffle ! », comme si la baleine eût été là tout près, contre le navire, tandis qu'à bord tout le monde criait et s'agitait, tandis que lui, Nelson, se hissait dans la baleinière encore à ses potences,

tandis que l'embarcation s'affalait le long du bord, les autres sautant dedans. L'opération de mise à l'eau avait été apprise, répétée au cours d'exercices, avant les Açores et après. Nelson s'y était appliqué au point d'assimiler parfaitement cette technique et, dès l'ordre du capitaine : « Aux baleinières ! », il avait exécuté ses mouvements si automatiquement qu'il avait éprouvé le sentiment de ne rien faire au milieu du branle-bas général, d'être transporté comme en rêve, le cri incessant de la vigie — « Elle souffle ! Elle souffle ! » — pénétrant dans son crâne comme un harpon sonore. Et voilà maintenant qu'il était là à son banc à l'avant de cette coque de noix, tirant sur son aviron de toutes ses forces, criant lui aussi à pleine voix pour encourager les autres comme c'était son devoir, son devoir traditionnel de harponneur, bien qu'il n'eût encore jamais piqué une seule baleine.

Bonne brise, belle mer, oui, d'accord, mais cette baleinière semblable à une feuille de palmier, courbée en arc, six mètres de long, un mètre cinquante de large, était diablement petite sur la grande mer, montant et descendant sous l'ondulation de la houle. Nelson avait déjà de nombreuses fois mis le pied à bord d'esquifs de ce genre, mais jamais, jamais pour se diriger vers la baleine. Cette présence énorme derrière son dos, encore loin derrière son dos, cette présence changeait tout, rendait la mer plus vaste, plus proche et plus profonde, la vie plus fragile, ah ! n'était-ce pas une folie d'avoir accepté ce poste, cet emploi si dangereux ?

Nelson voyait devant lui quatre autres rameurs, deux nageant à bâbord avec des avirons de cinq mètres, les deux autres nageant comme lui à tribord avec des avirons plus courts ; et, au-delà des rameurs, à l'arrière, était assis le chef d'embarcation, le premier lieutenant, grand blond athlétique, la main sur la longue et lourde godille-gouvernail, qui criait lui aussi pour encourager son équipage. Et au-delà du premier lieutenant, Nelson voyait sur la mer, entre sa baleinière et le *Charles-Morgan* empanné, les trois autres embarcations dont les rameurs souquaient comme des galériens et qui, cependant, paraissaient avancer moins vite, inégalement, de sorte que la distance entre les baleinières augmentait, de sorte qu'on pouvait prévoir que

c'était la baleinière numéro trois, celle de Nelson, qui aurait sans doute l'honneur d'attaquer la première, redoutable honneur !

Nelson sentait des pensées filer à toute vitesse dans son esprit, il se demandait pourquoi il fallait que ce fût lui, le harponneur vierge, que les circonstances eussent ainsi placé en tête ; il se prenait à désirer que les autres rattrapassent son esquif, oui, pourquoi ne pas y aller tous ensemble, après tout, pourquoi les autres ne hissaient-ils pas leur voile afin d'arriver les premiers ? En vérité, Nelson, un instant, désirait cela, puis aussitôt il avait honte de ce désir, et d'ailleurs ce devait être un désir insuffisant, une révolte déjà vaincue de l'instinct de conservation, puisque Nelson, en même temps qu'il surprenait en lui cette pensée, s'apercevait qu'il continuait à souquer de toutes ses forces et de crier d'excitation. Par quel miracle un jeune homme pouvait-il soutenir une si longue régate époumonée, quelle force inconnue le poussait vers un combat qu'une grande part de lui-même à l'avance trouvait terrible ?

Le *Charles-Morgan* empanné devenait de plus en plus petit sur la mer, déjà on devait en être bien loin, et il semblait encore à Nelson qu'il venait à peine de repousser de ses mains la muraille de bois, et il croyait encore entendre dans sa tête le cri dément de la vigie — « Elle souffle ! Elle souffle ! » — tandis que lui-même criait à pleine voix. Nelson ne cessa de l'entendre, ce cri de la vigie, que lorsque le battement de son sang devint si fort qu'il se demanda s'il pourrait tenir jusqu'au bout, conformément à cette tradition insensée selon laquelle le harponneur, qui pourtant allait avoir bientôt besoin de toute sa force et de toute son adresse, devait être presque jusqu'à l'instant suprême un rameur comme les autres et même le plus forcené d'entre eux. Oui, alors il se demanda cela, et ce fut même sa seule véritable crainte pendant cette course. Il savait par ouï-dire que parfois les baleines se montrent méfiantes, inquiètes, qu'il faut alors les approcher en silence, au besoin en laissant les avirons pour les pagaies, moins bruyantes, et il souhaita de tout son cœur que cette fois il en fût ainsi. Mais non, ces baleines-ci ne devaient guère bouger, et même si leur ouïe fine les avertissait de quelque chose, sans doute, sûres d'elles-mêmes, méprisaient-elles ces

bruits inconnus, car autrement le lieutenant n'aurait pas continué à encourager si bruyamment ses rameurs. Nelson, lui, ne poussait plus qu'une exclamation de temps en temps, il lui semblait que sa poitrine allait éclater.

Soudain, il vit le lieutenant faire un mouvement. Le lieutenant attrapa le double de la ligne à l'extrémité de laquelle était fixé le harpon, et il prit plusieurs tours sur le tambour de bois vertical fixé à l'arrière. Et, sans rien dire, il leva un bras pour commander le silence. Enfin plus de cris ! Nelson ne perçut plus que le battement de son sang. Le raclement sourd des avirons, il ne l'entendait pas même. Il savait que l'instant suprême approchait, était maintenant tout proche ; que dans quelques secondes sa réputation et peut-être sa vie allaient se jouer.

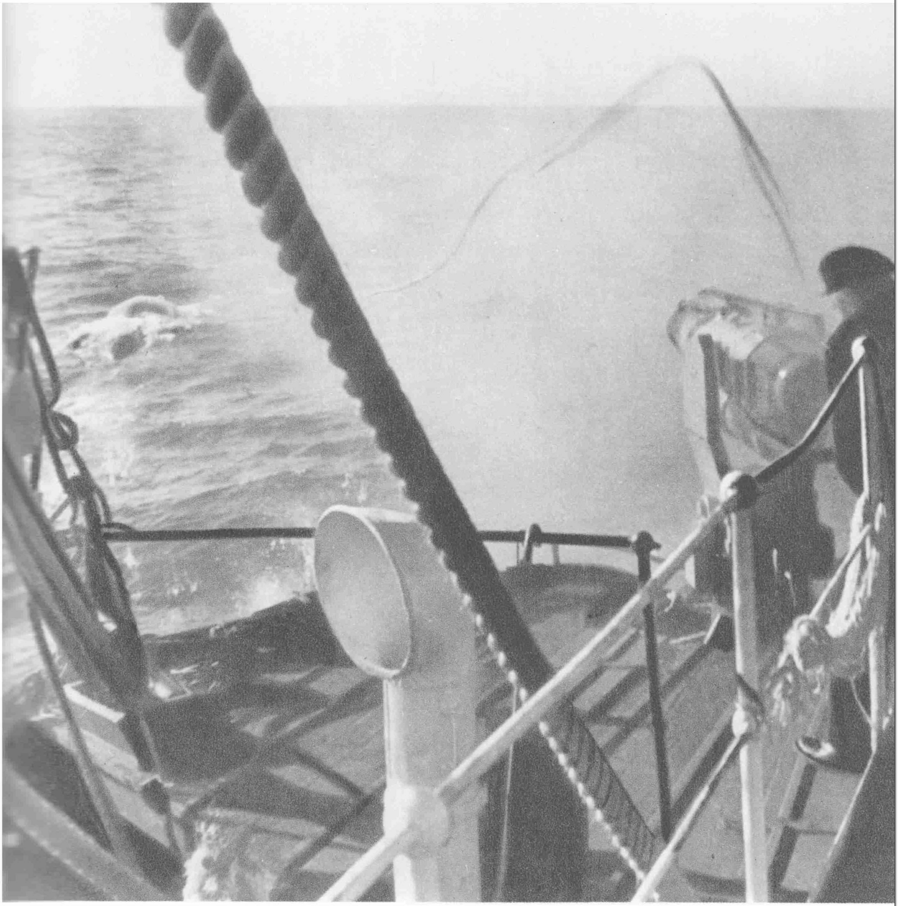
Le regard du lieutenant s'était abaissé sur la mer, légèrement vers la gauche. L'homme pencha le buste en avant en même temps qu'il décollait ses fesses du banc, les muscles contractés de ses cuisses gonflant le pantalon. Sa main droite serrait si fortement le manche de la godille que les phalanges blanchissaient ; l'autre main faisait signe aux rameurs de continuer. Nelson ne quittait pas le lieutenant des yeux.

Des secondes s'écoulaient, peut-être des minutes. Depuis combien de temps allait-on ainsi en silence ? Où se trouvait maintenant la baleine, à quelle distance, comment était-elle ? Jusqu'à maintenant, seul le lieutenant l'avait vue, la voyait. Pour les rameurs, y compris Nelson — surtout pour Nelson qui de ses yeux n'avait jamais vu de baleine vivante — celle-ci n'était encore qu'une idée, une image intérieure qui ne cessait de se déformer et de se reformer. Nelson à la fois désirait et redoutait que la réalité remplaçât cette image.

Le jeune homme sentit que la baleinière s'agitait davantage, il perçut un bruit de ressac — floc, floc, floc — contre la coque. Le lieutenant cessa de regarder la mer, ses yeux rencontrèrent ceux de Nelson. Une expression à la fois de défi et d'encouragement parut sur son visage.

— Debout, Haley ! cria-t-il d'une voix forte. Donne-lui-en !

Le jeune homme laissa tomber son aviron, se tourna à demi pour dégager le harpon de sa fourche. Soigneusement, sans lever



La mort de la baleine.

Ce document présente sur le même cliché, le coup de départ, le harpon arrivant dans le corps de la baleine et le câble qui relie le harpon au bateau.)



Les premiers profiteurs du cadavre.
(Sur ce cliché exceptionnel sont réunis : un albatros, planant au-dessus d'un pétrel géant et des goélands.)

les yeux, il saisit par le manche le dard à pointe triangulaire, le prit bien en main. Puis il leva les yeux et se dressa, et alors il vit la baleine. A cinq mètres. A quatre mètres. Stupéfiante.

C'était comme une montagne, noyée, qui roulait dans la mer. Devant cette masse brunâtre, sale, parsemée de débris marins, de coquillages, Nelson, tout d'abord, n'éprouva absolument pas le sentiment de se trouver devant un être vivant. Il vit une sorte d'épave minérale, énorme, oui, une colline étrangement surgie du fond de la mer. Il ne reconnaissait rien de la forme du cachalot telle qu'il l'avait vue sur des dessins, et la matière de cette masse ne lui rappelait même pas celle des grands requins qu'il avait vus de ses yeux, et harponnés. La baleinière se balançait à quelques pas de cette chose qui roulait, elle aussi, et contre laquelle la houle se brisait doucement.

Nelson vit tout cela d'une vision globale instantanée. Moins de deux cinquièmes de seconde s'écoulèrent entre l'instant où il avait levé les yeux et celui où, déplaçant imperceptiblement l'axe de son regard, il vit le cachalot dans sa longueur. Il aperçut, obliquement à sa droite, à une distance qui lui parut formidable, le double triangle noir de la queue, d'une pointe à l'autre long comme la moitié de la baleinière, et il vit l'extrémité du corps. Entre la montagne immergée roulante que Nelson avait immédiatement devant lui et cette queue, il y avait un espace de mer légèrement clapotante ; mais Nelson comprenait maintenant que la suite du corps courbé existait là sous cette eau, et il prit conscience que tout cela n'était qu'un seul et même objet gigantesque dont aucune image ni aucune description ne lui avaient jamais donné la moindre idée.

A cette fraction de seconde, Nelson éprouva successivement — à peine peut-on dire successivement, tant tout cela était rapide — deux sentiments : une terreur glaçante devant la forme du cachalot enfin reconnue, et un soulagement stupéfait. Nelson eut le temps de penser : « Mais... elle est déjà morte ? » La bête était si tranquille, apparemment si inerte dans le balancement de la houle, que Nelson pensa alors vraiment qu'elle était déjà morte, et il fut naïvement soulagé de n'avoir pas à risquer sa vie pour la harponner. Mais alors, et aussitôt, il vit l'œil. Au ras de

la mer, tout à fait près de lui, il vit l'œil, petit, indifférent, qui ne regardait pas Nelson, qui ne regardait rien, mais où indiscutablement luisait la vie, une phénoménale puissance de vie qui apparaissait comme concentrée dans cette lentille. Et Nelson s'aperçut aussi à ce moment que la queue bougeait ; qu'à demi hors de la mer elle commençait à lentement se tordre, d'un mouvement terrible, oppressant, invincible. A cet instant, enfin, Nelson vit vraiment le cachalot. Il le vit dans son énormité et dans sa force, et il sentit que lui Nelson n'était devant ce monstre qu'un fétu, qu'une poussière follement orgueilleuse d'avoir voulu, d'avoir osé approcher ce monstre, et qu'il n'avait plus qu'à disparaître — et il comprit qu'il venait de lancer son harpon.

Nelson avait saisi le harpon, il s'était dressé et, enfonçant sa cuisse droite dans l'évidement du tillac, il avait levé le harpon à deux bras au-dessus de sa tête. De toute sa force, il l'avait lancé. Le dard à pointe triangulaire s'était détaché du manche, entraînant la ligne.

La ligne fila, droite suivie d'une courbe. Nelson n'eut pas le temps de voir le harpon pénétrer. La surface brunâtre du cachalot était toujours là devant lui, mais il y avait maintenant une tige de fer qui dépassait un peu de cette surface, avec la ligne au bout. Le harpon était parfaitement planté, au-dessus et en arrière de l'œil. Nelson se sentit submergé par un flot d'émotion, il crut qu'il allait pleurer. Une secousse de la baleinière manqua de le faire tomber. Il entendit le hurlement du lieutenant

— En arrière, les gars ! En arrière toute !

La gueule du cachalot s'ouvrit, montrant la rangée énorme des dents inférieures ; la montagne de la tête s'éleva en tournant, l'œil montant à plusieurs mètres au-dessus de la mer. La mer fut soulevée, Nelson dut se cramponner des deux mains au bordage. Le cachalot vira de bord d'un mouvement majestueux et fantastique, en s'éloignant. Nelson vit devant lui, devant la baleinière, déjà plus loin, la queue énorme qui en se mouvant soulevait la mer, et tout l'arrière du corps brun formidablement musculeux, cette fois tous ses muscles tendus visibles dans l'action.

— Mouillez la ligne ! criait le lieutenant. Mouillez la ligne !

La ligne était à l'avant de la baleinière comme une rigide tige de fer, de plus en plus longue. Venant de la baleine, cette ligne passait à la proue dans une rainure plombée, suivait l'axe de la baleinière juste au-dessus des poignées des avirons, s'enroulait (plusieurs tours, nous avons vu le lieutenant les prendre) sur le tambour de l'arrière — elle tournait si vite sur ce tambour qu'il s'en élevait une fine poussière de chanvre ; le lieutenant commandait qu'on mouillât la ligne, qu'on l'arrosât, afin qu'elle ne prît pas feu — et arrivait à la baille située près du banc du dernier rameur. Plus exactement, on l'a déjà compris, c'est de cette baille que la ligne partait pour aller vers le harpon, vers la baleine, j'ai décrit son trajet en sens inverse.

De sa place, Nelson apercevait la baille, il pouvait même voir les orbes de la ligne se décoller et se défaire à une vitesse vertigineuse. Harponneur consciencieux, il avait passé trois heures à lover lui-même la ligne dans sa baille, avec une application extraordinaire, car le moindre nœud, le moindre enchevêtrement eût causé instantanément un désastre, ses instructeurs le lui avaient vingt fois répété. Il regardait la baille en se demandant si tout allait bien marcher, s'il n'avait pas eu une seule seconde de fatale distraction dans son travail.

— Le harpon, le harpon ! hurla le lieutenant. Jetez le harpon !

Quel harpon ? N'avait-il pas été lancé, bien planté dans la baleine ? Nelson eut une illumination. Seigneur, il allait oublier ! Se penchant vivement, il empoigna le second harpon et le jeta par-dessus bord ; et presque aussitôt, il le vit danser et tournoyer follement au-dessus de l'eau autour de la ligne rigidement tendue. Ce second harpon, fixé à la ligne à quelque distance du premier, doit être utilisé lorsque le premier n'a pas été planté, ou a été mal planté. Si l'on ne s'en sert pas — et, en fait, on n'a presque jamais le temps de s'en servir — il faut le jeter pardessus bord.

Les hommes avaient cessé de ramer ; ils n'avaient nul besoin de ramer. Le lieutenant, précautionneusement, habilement, avait peu à peu arrêté le déroulement de la ligne sur le tambour, de sorte que cette ligne ne filait plus ; le cachalot entraînait la

baleinière. La baleinière filait sur l'eau, j'allais écrire comme un aquaplane, mais non, la comparaison serait inexacte, voici pourquoi. La ligne tendue de l'avant à l'arrière formait un axe, parallèle à la quille, aussi rigide que la quille et davantage, et l'esquif était entre ces deux axes un objet tendu, vibrant, sans stabilité latérale. La mer glissait sur ses flancs en produisant un bruit de scie, une note aiguë ininterrompue qui couvrait presque le bouillonnement de l'eau à l'avant. A l'arrière, la mer s'ouvrait sous le sillage comme une soie déchirée.

Ce fut alors, ce fut dans ces conditions que le lieutenant fit signe à son harponneur que tous deux devaient maintenant changer de place. Le lieutenant devait se rendre à l'avant et Nelson à l'arrière. Ainsi le voulait l'usage de cette chasse aussi minutieusement réglée dans ses détails qu'une corrida, une corrida d'autant plus minutieusement réglée que son déroulement était plus chargé de risque. Lorsque la baleine, fatiguée, serait rejointe, ce serait au chef d'embarcation de porter l'estocade, et pour cela il devait se trouver à l'avant, et voilà pourquoi le harponneur devait maintenant passer à l'arrière. Nelson apercevait au loin le *Charles-Morgan*, qui avait de nouveau orienté ses voiles, qui doucement faisait route pour rejoindre ses chasseurs, et il voyait aussi, moins loin mais pourtant minuscules, les autres baleinières aux prises avec d'autres cachalots; impossible de distinguer si l'un des animaux avait été harponné ou non.

Se courbant, s'appuyant sur les épaules des copains, Nelson entreprit donc de se rendre à l'arrière tandis que le lieutenant se dirigeait vers l'avant. Les deux hommes s'avançaient chacun d'un bord, de chaque côté de la ligne vibrante, enjambant les obstacles, s'observant comme des équilibristes de cirque, chaque mouvement de l'un devant exactement correspondre à un mouvement de l'autre sous peine de faire chavirer la baleinière, dans ce cas adieu la baleine, et peut-être adieu la vie! Le génial Melville, qui de nombreuses fois a assisté à cette acrobatie — jamais comme harponneur ni comme chef d'embarcation, seulement comme rameur, mais cela suffisait — s'est élevé avec force et pertinence contre cette dangereuse complication de

la chasse de près, a proposé d'intelligentes simplifications. Son avis n'a pas prévalu contre l'usage, peut-être parce que la chasse de près n'a pas duré ensuite assez longtemps.

Nelson fut enfin assis à l'arrière et de nouveau il vit la baleine. A cette distance, l'animal n'était à l'extrémité de la ligne qu'un remorqueur rapide filant bien droit ; mais, précisément, Nelson trouvait cette rapidité inquiétante et, quoique tranquillement assis sans rien avoir à faire, ou peut-être à cause de cela, il commença à éprouver une autre crainte, celle de voir la ligne soudain se détendre, le cachalot s'étant débarrassé du harpon. Le jeune homme s'efforçait de se rassurer en se rappelant le harpon bien enfoncé, en se représentant exactement la forme de la pointe, dont les deux extrémités postérieures devaient se coincer d'autant plus solidement dans la chair que l'animal tirait plus fort. L'important était qu'il continuât ainsi à tirer en ligne droite, sans trop donner de secousses, surtout sans aller de côté et d'autre ni se mettre à décrire un cercle. Nelson voyait toujours, à quelque distance du cachalot, le harpon numéro deux danser autour de la ligne tendue, et il savait que ce fer danseur pourrait devenir une arme mortelle pour les hommes si le cachalot, cela s'était vu, revenait s'agiter autour de l'embarcation. Devant lui, les hommes se cramponnaient d'une main à leur banc, de l'autre au manche de leur aviron ramené le long du bord, sans rien dire, la bouche entrouverte, le visage inexpressif. Visiblement, la volonté du Léviathan pesait sur eux. Entraînés à toute vitesse par cette volonté, soumis à elle, ils n'avaient présentement rien à faire qu'à attendre, et ils attendaient.

— La queue bouge ! cria le lieutenant à l'avant. La queue s'élève !

En effet, Nelson vit le double triangle se décoller de la surface, devenir plus large, se dresser au-dessus de la mer comme un grand harpon noir, et la queue tout entière apparut verticale. Puis l'extrémité du corps s'enfonça et le double triangle trancha la mer. Et, à l'avant de la baleinière, la ligne elle aussi coupa la mer en s'abaissant. Le cachalot sondait.

Nelson sentit distinctement l'arrière de la baleinière se soulever sous lui, l'embarcation pointa en avant. Le Léviathan

allait-il l'entraîner vers les profondeurs ? Non pas. La baleinière prit seulement une nouvelle position d'équilibre longitudinal, et elle continua ainsi à filer sur l'eau, toutefois un peu moins vite que lorsque le cachalot la remorquait en surface.

Harponné, le cachalot gagne les profondeurs. Mais l'instinct de fuite, la douleur qu'il éprouve, et aussi la résistance verticale que lui oppose le flotteur-baleinière, le poussent surtout en avant, de sorte qu'il ne sonde pas alors aussi profondément que lorsqu'il le fait librement, à la recherche de ses proies. Si cela exceptionnellement lui arrive (de plonger aussi profondément), il faut ajouter à la première ligne une deuxième, placée toute prête dans un baquet. C'est au chef à décider, d'après l'inclinaison de la première ligne et d'après sa tension. Or, cette fois-ci, le lieutenant ne paraissait pas inquiet. La ligne ne s'enfonçait pas davantage, la tension diminuait plutôt ; l'animal devait se fatiguer. Cela signifiait que le harpon avait été bien planté, à un endroit convenable, assez profondément pour faire cruellement souffrir le cachalot et atteindre sa vitalité.

La course derrière le cétacé en plongée dura peut-être dix minutes, peut-être vingt, Nelson aurait été incapable de mesurer ce temps. Mais il le trouvait long, et il désirait vivement voir arriver le dernier acte et qu'on en finît, car jusqu'au dernier instant, jusqu'à la mort de la baleine, son harpon si heureusement planté risquait toujours d'être arraché. L'exploit heureux ne prendrait sa valeur et ne mériterait récompense qu'une fois l'opération bien terminée. Si elle n'aboutissait pas, il ne resterait rien de l'exploit heureux, rien qu'une déception, et pas un cent.

— Elle remonte ! cria le lieutenant.

Il fallut à Nelson une bonne minute pour constater à son tour qu'en effet la ligne, très lentement, diminuait d'inclinaison, émergeait de plus en plus loin à l'avant de la baleinière. Le jeune homme suivait ce mouvement avec une attention passionnée et enfin, à l'extrémité de la ligne qui se décollait de la mer en battant, pour la troisième fois il vit la baleine.

Le cétacé avait jailli d'un coup, comme un bouchon. Aussitôt, il lança son souffle oblique. La ligne se courbait en son milieu, trempant dans la mer. Le lieutenant commanda :

— Demi-tour, les gars ! Déhale dessus !

La baleinière avait considérablement ralenti. Les hommes se retournèrent sur leurs bancs sans trop de difficulté, ils empoignèrent la ligne et commencèrent à tirer dessus, comme les bateliers de la Volga. Le matelot du dernier banc à mesure la lovait sur le plancher de l'embarcation, en larges orbes, mais très soigneusement on pouvait toujours craindre un nouveau rush du cachalot. Mais celui-ci ne paraissait pas décidé à foncer. Il nageait lentement, toujours lançant son souffle. Puis il plongea de nouveau, peu profondément ; reparut, soufflant encore.

— Mettez-en un coup, les gars, mettez-en un bon coup ! dit le lieutenant. Il ne s'agit pas de lui laisser le temps de reprendre sa force !

La baleinière se rapprochait rapidement du cachalot, qui nageait de plus en plus lentement. L'animal plongea une troisième fois, émergea en soufflant. Nelson aperçut bientôt l'extrémité de son harpon, qui dépassait à peine la surface brune. Le cachalot progressait à peine, roulant dans la houle.

— Aux avirons !

Les hommes lâchèrent la ligne, qui tomba molle dans la mer. Restant tournés vers l'avant, ils manœuvrèrent leurs avirons.

— Souquez ! Souquez ferme !

Le cachalot était de plus en plus proche. Le lieutenant s'était dressé, la cuisse appuyée dans l'évidement du tillac, exactement dans la position qu'avait prise Nelson pour harponner. Mais ce n'était pas un harpon qu'il tenait dans sa main. C'était la lance. Cette lance mesurait un mètre cinquante de long, sa pointe était un fer en forme de feuille de laurier, aiguisée de tous les côtés. Le lieutenant tenait fermement la lance dans sa main droite. Debout à l'avant de la baleinière, ses cheveux blonds au vent, il ressemblait à une superbe statue. De son bras gauche, il faisait signe aux rameurs de continuer à souquer, de s'avancer plus près, encore plus près. Le taureau qu'il devait mettre à mort mesurait dix-huit mètres de long.

La baleinière atteignit l'eau agitée par le roulis du monstre.

Vu ainsi de tout près, une nouvelle fois de tout près, le

cachalot reprenait son aspect de montagne immergée. Mais Nelson l'avait assez regardé, de près et de loin, pour bien reconnaître sa forme, et il avait suffisamment pris conscience de sa nature vivante, de sa puissance, pour éprouver quelque angoisse de cette proximité. L'œil extraordinaire était toujours là, minuscule dans la masse brune, ne regardant rien, au ras de l'eau puis s'élevant et encore descendant. Etait-il possible que l'énorme bête attendît l'estocade sans rien tenter ? La baleinière touchait presque son flanc et le lieutenant faisait toujours signe d'avancer. Le cachalot avait cessé de souffler, tout était silencieux, on n'entendait que le floc floc de l'eau contre la coque.

L'avant de la baleinière toucha l'animal, en vérité il le toucha. Le lieutenant se pencha et il planta sa lance tout près de l'œil, à environ un mètre de l'endroit où était planté le harpon. Il l'enfonça et il se mit à l'agiter, à la tourner d'un mouvement conique comme s'il voulait agrandir la blessure. Le sang rouge parut sur la surface brune et, juste au-dessous, la mer se teinta. Le lieutenant arracha sa lance.

— En arrière, les gars !

Ils ne se le firent pas dire deux fois. La baleinière s'éloigna en tanguant, comme reculant devant le ruisseau de sang. Nelson vit à sa gauche la queue monumentale qui commençait à bouger. Le cachalot pouvait la lever et d'un coup les aplatir tous.

— En avant ! En avant !

Le lieutenant semblait ne regarder que la tête, ah ! pourquoi ne regardait-il que cela ? « En avant, en avant ! ». Cet homme était possédé d'une folie de meurtre. Quand la proue de la baleinière toucha de nouveau la tête, il replongea sa lance dans le même trou, et il recommença à la tourner du même mouvement horrible. Horrible, mais fascinant. Nelson voyait le sang couler, de plus en plus rougir la mer ; le clapotis qui léchait le flanc de la baleinière à son côté était rouge. Nelson sentait son cœur battre, mais ce n'était pas seulement de crainte. Il regardait la lance et il eût voulu lui aussi tenir cette lance et la tourner dans la plaie, fouiller cette plaie, enfoncer le fer davantage. La folie du meurtre le saisissait lui aussi, et elle saisissait pareillement les rameurs. Sans même s'en apercevoir, la bouche ouverte,

les yeux agrandis, ils produisaient tous ensemble une espèce de râle. La lance était tordue, le lieutenant en saisit une autre.

— En arrière !

Sans doute n'était-il tout de même pas complètement fou, sans doute gardait-il un œil sur le reste du corps du cachalot, puisqu'il commandait cette manœuvre. Le cachalot bougeait ensemble sa queue et tout l'arrière de son corps, il roulait de plus en plus fort. L'eau rouge était agitée, les embruns sanglants volaient sur la baleinière, mais les hommes paraissaient délivrés de toute peur ; le lieutenant devait répéter « En arrière, en arrière ! » à pleine voix pour les faire obéir.

— En avant ! En avant !

Il projetèrent l'esquif si brutalement que cette fois, touchant la tête, il rebondit. Le lieutenant faillit tomber à l'eau. Il se redressa.

— En avant, crapules ! Elle est à nous !

Il planta la seconde lance, celle-ci plus loin vers l'arrière, et la remua dans la blessure. Le sang coula comme d'un robinet de bain. Le cachalot, roulant et se tordant lentement, semblait se vautrer dans son sang avec plaisir; oui, avec plaisir, un observateur brusquement amené là eût pu le croire. Mais Nelson et les autres savaient que ces mouvements étaient en réalité ceux de l'agonie, et cette idée ne les attendrissait pas, cette boucherie abominable ne les dégoûtait nullement. C'étaient eux, les hommes, qui prenaient un vrai, un sauvage plaisir à voir la baleine se vautrer dans son sang. Il leur semblait que cette fontaine de sang vital jaillissait jusqu'à l'intérieur d'eux-mêmes, leur communiquait une vie et une force phénoménales : la force et la vie de la baleine. Ils se sentaient à cet instant comme des dieux, ils étaient exaltés, et, au fond d'eux-mêmes, ils désiraient une jouissance plus grande encore, ils ne savaient trop laquelle, mais plus violente plus surhumaine.

Le cachalot se tordit dans toute sa longueur. Les hommes virent l'arrière de son corps s'enfoncer et, quand cette masse remonta, la baleinière se trouva portée au sommet d'une montagne liquide presque entièrement rouge, illuminée par le soleil. Les hommes crièrent. La baleinière redescendit. Et alors,

lorsqu'elle fut redescendue dans le creux, de nouveau tout contre la tête du cachalot, se produisit l'événement que tous avaient désiré de tout leur être, certains, comme Nelson, sans l'avoir jamais vu ni imaginé. La baleine « souffla son sang ».

Les hommes entendirent, venant de la tête du cachalot, un gémissement, d'abord faible comme une lointaine corne de brume, qui en une seconde s'amplifia, devint un mugissement immense et pathétique. Le souffle oblique jaillit en vrombissant, s'éleva haut dans les airs, geyser de vapeur rose, puis franchement rouge. Et, dans la dernière clameur désespérée du géant des mers, la vapeur retomba en pluie de sang sur les hommes, sur les hommes enfin complètement satisfaits, détendus, délivrés par cet affreux baptême.

La plainte cessa brusquement, le geyser fut comme coupé au ras du crâne. Voltigèrent quelques caillots de sang noir coagulé, puis plus rien. La baleine demeura inerte au milieu de son sang.

La baleine tuée est remorquée jusqu'au navire. On l'arrime à tribord, toujours à tribord, la queue tournée vers l'avant. On perce dans sa graisse (celle-ci est ferme, très consistante), entre l'œil et le battoir, un trou, dans lequel on insère un énorme crochet, relié à l'un des mâts par des palans. Sur une sorte de balcon de bois établi pour la circonstance, en surplomb de trois mètres le long du bord, prennent place quelques gaillards armés de couteaux à très long manche. Ce sont les dépeceurs, ils commencent à inciser la tête.

Ils détachent la mâchoire inférieure, qu'on hisse sur le pont. A l'aide d'un grand crochet, à l'aide de palans, à l'aide d'autres engins qu'on fixe sur le cadavre, on fait tourner celui-ci à mesure qu'on décolle, qu'on déroule la précieuse couche de graisse (son épaisseur peut atteindre quarante centimètres), laquelle est hissée à bord par grands lambeaux. La baleine entière est ainsi hissée sur le pont par morceaux.

Par beau temps, sans incident, ce dépeçage le long du bord dure quatre ou cinq heures. Mais le beau temps n'est pas la règle. Nous devons aussi nous représenter les dépeceurs secoués sur leur plate-forme, luttant contre le vent et contre le roulis,

au-dessous d'eux le cadavre ballotté, secoué, qu'ils s'efforcent d'atteindre de leurs tranchoirs incertains ; parfois l'un d'eux tombe sur le cadavre, tombe à la mer. J'oublie de dire qu'au cours de l'opération des hommes doivent de temps à autre descendre volontairement sur le cadavre, pour fixer un croc ou pour pratiquer quelque incision particulièrement délicate. Tenus du bord par une corde, glissant sur la graisse, ils réussissent, s'ils ont un peu de chance en maniant leurs rasoirs, à ne pas s'amputer d'un orteil.

Les morceaux de chair et de graisse sont découpés en morceaux plus petits, qu'on fait fondre dans le fourneau de briques. Ce foyer est alimenté d'abord avec du bois, puis avec des résidus animaux, et alors la cuisson dégage une odeur infecte. Le découpage et la cuisson sur le pont se poursuivent jour et nuit, pendant une cinquantaine d'heures. Les hommes harassés pataugent pieds nus dans la graisse et dans le sang, respirant l'odeur écœurante, trop heureux si une tempête ne vient pas ajouter à ce purgatoire.

Purgatoire dont je viens de donner seulement une esquisse, un schéma, et c'est volontairement, pour deux raisons. Premièrement, comment ne pas hésiter à retenir dans la boucherie du dépeçage, dans les vapeurs d'abattoir, des lecteurs civilisés, peut-être délicats, qui viennent d'assister à la boucherie de la mise à mort ? Ensuite, ensuite et surtout, pas plus que je n'ai voulu écrire une histoire de la chasse à la baleine, je n'ai l'intention de récrire *Moby Dick*. Le ridicule d'une pareille tentative me ferait couler à pic encore plus vite que le poids des bibliothèques. Ce purgatoire que je viens d'esquisser pour mémoire, Melville l'a dépeint en couleurs inégalables, avec une parfaite précision, et si l'on désire s'y plonger réellement, c'est son livre qu'il faut ouvrir. De toute manière, il faut ouvrir ce livre si on ne l'a déjà fait. Ce que, pour ma part, je tente dans ce chapitre, c'est de ne point laisser le lecteur ignorant quant à l'essentiel de l'Ere du Cachalot, et aussi de lui faire apercevoir quelques images qui ne se trouvent pas dans *Moby Dick*.

Il arrive parfois — exceptionnellement, et c'est pourquoi j'ai préféré ne pas retenir mes lecteurs sur le pont dégoûtant

du dépeçage — il arrive parfois, lorsqu'on découpe un cachalot, qu'au milieu de l'odeur infecte s'insinue soudain un délicieux effluve, une rivière de parfum céleste, qui bientôt déborde et submerge le navire. Le visage des matelots-bouchers s'éclaire et ils s'interpellent joyeusement, non seulement parce que le merveilleux parfum emplit leurs narines, mais parce qu'ils savent que la matière qui l'exhale, transformée en dollars, remplira leurs poches.

L'ambre gris, tel est le nom de ce trésor, est un calcul, une concrétion pathologique qu'on trouve dans l'intestin des cachalots (et aussi des requins) qui ont englouti en trop grand nombre certains mollusques, lesquels élaborent eux-mêmes cette matière, on ne sait trop à partir de quoi. Il apparaît sous la forme d'un paquet graisseux, qui d'abord ne sent pas bon, sent même mauvais, mais qui, exposé à l'air, devient source de suavité. Utilisé en parfumerie au XIXᵉ siècle, l'ambre gris était alors le plus précieux des produits baleiniers. Les essences chimiques l'ont détrôné. Cependant, je crois qu'on n'a pas cessé de l'employer en Chine. De nos jours encore, lorsque la divine odeur se répand sur le pont de quelque puante jonque chasseuse de requins, les petits hommes jaunes se mettent à pépier avec exaltation et leur visage s'éclaire comme celui des hommes du *Charles-Morgan* lorsque leur arrivait cette aubaine. Ainsi l'argent peut avoir une odeur, une odeur exquise — à condition qu'on tente de la découvrir au milieu de la puanteur des tripes.

Il ne faut pas confondre l'ambre gris, ai-je besoin de le dire, avec l'ambre jaune, résine fossile qu'on trouve surtout sur les bords de la Baltique et dont on fait des colliers et des tuyaux de pipe. Il ne faut pas le confondre non plus, cela arrive moins rarement, avec le spermaceti, ou « blanc de baleine ». Le spermaceti, je crois en avoir déjà dit un mot, est cette huile contenue dans le crâne du cachalot, et au moyen de laquelle l'animal fait fonctionner les valves obturatrices de ses évents et autres orifices lorsqu'il plonge. Cette huile se solidifie à l'air. Elle fut longtemps utilisée dans la fabrication des bougies diaphanes, de pommades et de cold-cream. On emploie aujourd'hui à sa place des produits à base d'huile de naphte.

Nous avons donc assisté à la chasse et à la mort du cachalot — à son massacre — et, pour les hommes, tout s'est bien passé. J'ai choisi et développé à dessein cet épisode classique, heureusement parvenu à son terme, parce qu'il m'a semblé en lui-même assez impressionnant. Pour une initiation, la seule vue de près du Léviathan m'a paru une épreuve suffisante. Et je pense que tout le monde a compris que cette chasse était par nature un sport des plus dangereux, et que toutes les parties ne se terminaient pas toujours aussi bien. Les récits des baleiniers nous offrent de nombreux exemples de chasses dramatiques. Au Jour de la Résurrection, lorsqu'on verra surgir de tous les points de l'étendue marine les victimes des cachalots, les cheveux collés, leur chemise en loques sur leur corps radieux, lorsqu'on les verra se former en cortège montant vers le Seigneur — en tête de la grande procession, j'imagine — les anges eux-mêmes seront surpris de les trouver si nombreux. Oui, tous les descripteurs, tous les dessinateurs nous ont montré des baleinières chavirées, jetées en l'air, écrasées à grands coups de l'énorme queue, broyées entre les terribles mâchoires, brisées à coups de tête, et même de vrais navires, des voiliers aussi solides que le *Charles-Morgan*, défoncés sous les coups de ce bélier qu'est la tête du cachalot. Je crois l'avoir déjà dit aussi, ce ne sont pas là des fables, Melville n'a pas menti en inventant la destruction finale de l'*Acushnet* par la charge fameuse de Moby Dick. Il a a certainement élaboré son chapitre à partir d'une aventure réelle, celle du baleinier américain *Essex*, survenue en 1820.

Le 13 novembre de cette année-là, l'*Essex*, capitaine Pollard, de Nantucket, « se trouvant dans la mer du Sud par 47° de latitude », ses vigies aperçurent les souffles de plusieurs cachalots naviguant en groupe. Les baleinières furent affalées, la chasse commença. Tout à coup, on vit la plus grande des baleines se détacher du groupe et, délibérément, foncer sur le navire « qu'elle prenait sans doute et non sans raison pour le chef de cette armée d'ennemis ». Du premier coup de crâne, l'animal fracassa une partie de la fausse quille. Les matelots le virent qui ouvrait sa gueule, qui essayait de saisir entre ses mâchoires quelque partie des œuvres vives. Ne pouvant y parvenir, le

cachalot vira de bord, s'éloigna d'environ quatre cents mètres et, se retournant, chargea de nouveau. Sous le choc du bélier, l'*Essex* fut secoué, ébranlé, littéralement poussé sur la mer. L'eau entra par les fenêtres de l'arrière, le navire se remplit d'eau. Il s'inclina, chavira, coula, entraînant le capitaine et tous les hommes qui se trouvaient à bord.

Les chasseurs s'éloignèrent sur leurs baleinières. Deux canots furent finalement rencontrés par des baleiniers américains, le second quatre-vingt-dix jours après le naufrage. Il ne contenait plus que trois hommes. Les trois autres avaient été mangés par leurs camarades après tirage au sort.

Melville a fait périr l'*Acushnet* sous les coups de Moby Dick, la Baleine Blanche, entre les dents de qui le capitaine Achab avait laissé une jambe et qu'obstinément il recherchait autour du monde. Cette Baleine Blanche (en réalité un cachalot, ne pas confondre avec le dauphin blanc, parfois appelé de nos jours baleine blanche) était alors tenue pour un animal fabuleux. Des chasseurs disaient l'avoir aperçue, mais les savants ne les croyaient pas mieux que lorsqu'ils parlaient du Bateau Fantôme, du Hollandais Volant. Melville n'avait fait que reprendre la fable à son compte. Or, écoutez bien ceci.

Le 21 août 1951, le baleinier *Anglo-Norse*, capitaine Pelliet, armé par des Français, opérant dans le Pacifique, reçut d'un de ses vapeurs de chasse un message radio annonçant que le harponneur venait de tuer un cachalot blanc. Le capitaine pensa d'abord qu'il s'agissait d'un cachalot grisâtre, ou gris, plus clair que les spécimens ordinaires. Mais lorsque, en fin de journée, l'animal fut amené le long de l'*Anglo-Norse*, tout le monde dut convenir qu'il était blanc. Sa peau était *blanche comme neige* « avec seulement un léger gris bleuté sur la partie arrière du dos ». Il mesurait seize mètres cinquante et devait peser un peu plus de cinquante-cinq tonnes. Le capitaine fit prendre des photos de ce cachalot blanc.

Une fois de plus, l'art avait précédé la science dans la voie de la connaissance, avait préfiguré la réalité. La légende de la Baleine Blanche n'était pas élaborée à partir de rien. Lorsqu'on vous parlera d'un objet extraordinaire surgi du fond des mers, ou

d'un événement fantastique survenu en mer, ne vous hâtez jamais de dire « C'est extravagant, c'est impossible ! » La mer couvre les trois quarts du globe. « Si nous en enlevons les hauts fonds et les bancs dispersés, zones qu'une vague clarté parcourt, il n'en reste pas moins, a écrit Rachel Carson, que la moitié de la Terre à peu près est recouverte par une couche d'eau épaisse de plusieurs kilomètres et obscure depuis sa création. »

— Les îlots visibles hier soir à tribord, ce sont les Kingsmill, dit le capitaine.

Le capitaine Sampson parlait très distinctement, comme d'habitude, mais doucement, pour ne pas éveiller les harponneurs couchés à quelques mètres sur le pont ; pour ne pas être entendu d'eux s'ils ne dormaient pas. Lui-même avait reposé toute la nuit dehors, sur ce fauteuil. Autour de lui, les officiers, les uns assis, les autres allongés et appuyés sur un coude, demeuraient muets. Le second capitaine savait depuis la veille qu'il s'agissait des Kingsmill. Pour les autres qui l'apprenaient, ce nom n'était pas sans signification.

Le capitaine leva les yeux vers le gréement, que maintenant on distinguait tout entier dans la lueur de l'aube. Les voiles pendaient comme des loques, pas un souffle. Pas un souffle depuis trois jours. Tous les hommes dormaient sur le pont. Dans la journée, ils passaient leur temps à poursuivre les petits rectangles d'ombre que la course du soleil déplaçait. Le *Charles-Morgan*, vertical, inerte, dérivait très lentement sur la mer de feu, par deux degrés de latitude nord. Chaque coucher de soleil était salué comme une victoire.

— Ces îlots sont peuplés d'indigènes féroces, reprit Sampson à mi-voix. Les rares rescapés des navires naufragés par ici ont raconté des histoires terrifiantes. Je vous dis cela à vous pour que, si nous continuons à dériver vers la terre, mes ordres ne vous surprennent pas. Mais inutile de rien répéter aux hommes pour l'instant. D'ailleurs, nous pouvons encore espérer que le vent se lèvera assez tôt.

Il y eut encore un instant de silence, puis on entendit la voix du second :

— Probable que si ces types des Kingsmill sont féroces, c'est parce qu'on ne leur a pas fait que des bonnes manières. Vous ne croyez pas, Sir ?

— Vous avez raison, Collins. Il y a malheureusement peu de navigateurs, même parmi les officiers, qui n'aient rien à se reprocher à l'égard des indigènes. Un temps a existé où les blancs étaient reçus comme des rois dans toutes les îles des Gilbert, sans exception. Mais maintenant le mal est fait.

— Sir, il y en a pourtant qui doivent toujours avoir été de sacrés bandits, dit le troisième lieutenant, benjamin de l'auditoire. Je me rappelle qu'une fois, j'étais harponneur à bord du *Triton*...

Il se mit à raconter une histoire de matelots traîtreusement assaillis par des indigènes alors qu'ils se trouvaient en baleinières devant la plage de Tongataba en train d'échanger de la pacotille et des dents de cachalot contre des noix de coco, des coquillages et des fruits. Mais l'histoire était compliquée, on pouvait se demander si ces hommes du *Triton* n'avaient pas en réalité tenté de tromper les indigènes ; de filer en vitesse aussitôt la marchandise embarquée, avant d'avoir livré ce qu'ils devaient ; et le rôle du narrateur lui-même en cette circonstance ne paraissait pas parfaitement clair.

— Une chose est certaine, interrompit le second, c'est qu'il ne faut pas essayer de les filouter. Regardez ceux à qui nous avons eu à faire la semaine dernière, ils ont été parfaitement corrects. Mais celui qui essaye de les filouter risque gros. Et ce n'est pas lui qui écope, ce sont ceux qui viennent après.

— Parfaitement, dit le premier lieutenant. Ces types-là n'oublient jamais rien. Ils ont une mémoire formidable. Une fois, à Strong's Island, j'ai été reçu dans la case du fils du roi, un nommé Kankers. Il avait été instruit par un missionnaire, il parlait l'anglais comme vous et moi. Il savait par cœur la vie de Washington, de Bonaparte et de Wellington, avec tous les détails. Il m'a tendu une Bible en me disant de choisir un chapitre, n'importe lequel. Je lui lisais à la file cinq ou six phrases, et ensuite il me les répétait mot pour mot, sans se tromper. Et je suis retourné le voir trois jours plus tard, et aussitôt qu'il m'a vu,

il m'a répété les mêmes phrases, toujours sans se tromper...

— Parbleu, il avait eu le temps de les apprendre par cœur ! dit le jeune troisième lieutenant. N'importe qui en ferait autant !

— Et la vie de Bonaparte ? Je vous dis que ce type était un acrobate de la mémoire.

— Ils ne sont pas tous comme ça.

— Non, mais alors c'est parce qu'ils ne savent pas lire. Mais je vous dis qu'ils ont tous une mémoire formidable.

— Le soleil va se lever, dit le capitaine.

La lueur de l'aube était déjà devenue clarté. A l'est, le ciel était tout rose. Les formes étendues sur le pont se mettaient à remuer.

— Si la brise ne se lève pas maintenant, c'est encore fichu pour aujourd'hui, dit le troisième lieutenant. Et peut-être bien que nous serons fichus aussi.

— Parlez plus bas, Marston, dit le capitaine en quittant son fauteuil. Ou mieux, taisez-vous.

Sampson alla s'appuyer à la lisse de tribord, le visage tourné vers la terre. Mais de ce côté, l'horizon était encore indistinct. Les harponneurs se dressèrent l'un après l'autre. On entendit du bruit venant de la cuisine, juste à l'arrière du poste.

A l'est, la lueur rose s'atténua, le ciel devint nacré, de plus en plus clair. Une flèche lumineuse jaillit de l'horizon. Et aussitôt le soleil émergea, verticalement, à une vitesse appréciable à l'œil nu. On voyait monter sur le fond de nacre cette boule rouge énorme, deux fois grande comme le soleil ordinaire. Le second était allé se placer auprès du capitaine.

— La terre est là, dit Sampson.

— Oui, Sir. Pas besoin de lunette pour la voir, n'est-ce pas, Sir ? Nous en voilà diablement près. Et la brise ne s'est pas levée.

Les hommes commençaient à regarder eux aussi du côté de la terre. Ils se la montraient les uns aux autres en tendant le bras.

— Je descends prendre quelque chose, dit Sampson. Vous en ferez autant dès que je serai remonté. Veillez à ce que les hommes déjeunent dès maintenant, sans perdre de temps. Les deux bordées ensemble.

— Oui, Sir.

Peu après la terre devint très nettement visible. L'île la plus proche, assez plate, entièrement couverte de végétation, ne devait pas être distante de plus de deux milles. On distinguait le rouleau de la mer déferlant sur la plage. En deçà de cette ligne, il y avait sur la mer une autre ligne d'écume, plus courte, discontinue : les récifs. Il était indiscutable que le *Charles-Morgan* dérivait lentement vers ces récifs.

Sampson était descendu déjeuner et il était remonté, et tous les officiers étaient remontés à leur tour. Le capitaine observait l'îlot à travers sa longue-vue. Il voyait distinctement, en deçà de l'îlot, la blanche ligne brisée des récifs. Entre ceux-ci et la terre s'étendait un bras de mer assez large. De temps en temps Sampson abaissait sa lunette, puis il la reportait à son œil. Les hommes sur le pont le regardaient faire. Après un moment, il aperçut plusieurs points noirs sur le bras de mer entre l'îlot et les récifs.

— Ça y est, ils viennent, dit-il au second. Je vais parler à l'équipage. Faites-le rassembler.

— Oui, Sir. Mais qu'est-ce que vous penseriez de l'idée de mettre les baleinières à l'eau avec le plus de monde possible et de faire remorquer le navire vers le large ? Les hommes souqueraient ferme, une fois que vous leur auriez dit de quoi il s'agit.

— Non. Les pirogues seront plus rapides et, si les sauvages sont hostiles, ils attaqueront les baleinières bien plus facilement que le navire. Faites ce que je vous ai dit.

— Oui, Sir.

Sampson continua à regarder dans sa lunette tandis que les coups de sifflet du maître d'équipage retentissaient sur le pont.

— Sir, l'équipage est rassemblé.

Les hommes s'étaient à peu près alignés face à l'arrière, sur cinq ou six rangs. Ils devaient déjà avoir commencé à comprendre que rien de bon ne s'annonçait, car ils demeuraient très remarquablement silencieux et attentifs. Sur les visages les plus proches, Sampson lisait l'inquiétude.

— Ecoutez-moi bien, dit-il d'une voix forte et distincte. Les indigènes viennent vers nous dans leurs pirogues. Mais je ne

pense pas que ce soient de braves types comme ceux que nous avons vus jusqu'ici. Ceux-ci ont mauvaise réputation. Nous n'échangerons rien avec eux, et aucun d'eux ne doit monter à bord. Je désire même que vous ne laissiez pas une seule pirogue toucher le bord. Les officiers vont vous distribuer des couteaux à découper et des bêches. Si les sauvages font mine de s'avancer jusqu'au navire, vous leur ferez comprendre qu'il ne faut pas le faire, en les menaçant de ces armes. S'ils insistent, vous les frapperez. Mais commencez d'abord par les menacer. Les officiers vont vous poster tout autour du navire, obéissez-leur bien exactement. Si tous vous obéissez, nous n'avons rien à craindre. Les indigènes se le tiendront pour dit et ils s'en iront. Vous m'avez bien compris ?

Une rumeur affirmative répondit. Les hommes avaient bien compris, ils étaient d'accord. Ils paraissaient même maintenant très rassurés.

Les ordres du capitaine furent exécutés dans l'ordre et avec rapidité. Le *Charles-Morgan* se transforma en quelques minutes en une citadelle flottante bien disciplinée. Sampson commanda aussi de faire monter, avec des munitions, les quelques fusils accrochés au râtelier du carré ; mais ces armes ne furent pas distribuées à l'équipage. Elles restèrent sur le pont à l'arrière, à la disposition des officiers.

Les pirogues avaient franchi la ligne des récifs à travers les brèches. On pouvait en compter une quinzaine, de tailles différentes. Et, derrière celles-ci, Sampson en découvrait d'autres, nombreuses, sur le bras de mer.

Les sauvages pagayaient rapidement sur leurs esquifs. On voyait les pelles plonger de chaque bord avec une parfaite régularité. Bientôt les mouvements des torses et des bras furent visibles à l'œil nu, puis les visages bruns aux dents très blanches. Ces indigènes étaient exactement semblables à ceux que les marins du *Charles-Morgan* connaissaient déjà. Mais on n'apercevait pas à bord de leurs embarcations les paniers de noix de coco et de fruits qu'ils apportaient d'habitude. Ils ne s'étaient même pas donné la peine de tenter un subterfuge. Une grande pirogue, mue par dix pagayeurs, s'était détachée du groupe de

tête. A une vingtaine de mètres du navire, son armement ralentit considérablement la cadence. La longue coque brune continua de s'avancer, lentement, bien droite sur la houle. Les sauvages se taisaient. Lorsque la pirogue ne fut plus qu'à dix mètres, les marins du *Charles-Morgan* se mirent à crier en montrant et en agitant leurs couteaux et leurs bêches. Les pagayeurs battirent en arrière, arrêtant net leur embarcation.

Les sauvages paraissaient surpris. Ils continuaient à regarder le navire sans rien dire, tandis que les marins criaient et gesticulaient. Les pirogues qui arrivaient derrière la première stoppèrent à côté d'elle. Les hommes du *Charles-Morgan* cessèrent de crier. On entendit alors les sauvages se parler d'une pirogue à l'autre. Trois embarcations contournèrent le navire, tentant de s'approcher à bâbord. Devant les menaces des hommes postés de ce côté, elles stoppèrent comme avait fast la première. Il y avait trois pirogues à bâbord et cinq à triibord, toutes en ligne de front à une dizaine de mètres du *Charles-Morgan*. De part et d'autre on s'observait en silence, cependant que d'autres pirogues et d'autres encore arrivaient.

Les pirogues arrivantes se rangeaient toutes de la même manière, allongeant chacune des deux lignes de front parallèles au navire. Puis d'autres se rangèrent derrière celles-ci, et il y eut bientôt en tout une trentaine de pirogues, et d'autres arrivaient encore. Les sauvages ne faisaient toujours que regarder le *Charles-Morgan*, en échangeant de temps en temps quelques paroles d'une pirogue à l'autre. Leurs peaux brunes luisaient au soleil.

A bord du *Charles-Morgan*, les hommes ne bougeaient pas de leurs postes. Combien de temps allait durer cette attente ? Les sauvages attaqueraient-ils, ou non ?

Les marins postés à tribord virent arriver une pirogue nettement plus longue et plus large que les autres, et qui allait plus lentement.

— Nom d'un chien, voilà qu'ils amènent des femmes ! dit l'un d'eux.

C'était vrai. Entre les pagayeurs placés tout le long de l'embarcation, on reconnaissait des femmes, cheveux longs, les

seins nus. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Ces insulaires n'étaient ils pas animés d'intentions pacifiques, contrairement aux assertions du capitaine ? Ne voulaient-ils pas proposer des chants et des danses — et le reste — une fête comme celles que certains marins avaient déjà connues ? Quelques hommes sentaient déjà leur sang s'échauffer à ces souvenirs, et à la vue de ces femmes. Mais les officiers firent circuler un ordre du capitaine :

— Si vous tenez à votre vie, la pirogue contenant les femmes doit être repoussée comme les autres. Il s'agit d'une ruse.

Non, il ne devait pas s'agir d'une ruse, car le harem flottant ne s'avança même pas jusqu'au premier rang, les femmes ne vinrent pas s'offrir avec des mouvements lascifs ; leur pirogue demeura sagement derrière les autres. Cependant, l'arrivée de cette embarcation fut le signal d'un premier changement dans la situation.

Les femmes se mirent à interpeller leurs compatriotes masculins, en termes parfaitement incompréhensibles pour les marins du *Charles-Morgan*, mais sur un ton que, par contre, on pouvait définir : acerbe, à la fois acerbe, insistant et moqueur, très féminin. Les sauvages réagirent. Ils s'agitèrent dans leurs pirogues, ils commencèrent à pousser des cris furieux en direction du navire. Ils montrèrent, eux aussi, des armes jusque-là cachées : de longues lances noires et des glaives assez peu engageants faits d'une lame de bois noir bordée de deux rangées de dents de requin, blanches et pointues.

Les sauvages brandissaient ces armes et plusieurs d'entre eux, désignant d'une main les marins, faisaient de l'autre le geste de se passer le glaive-scie sur la gorge. La situation était maintenant parfaitement claire.

Les marins crurent tous à ce moment que les sauvages allaient attaquer. La plupart pensaient que l'assaut serait dur à repousser, mais qu'on pouvait espérer le repousser. A l'arme blanche (et même autrement) le combattant placé plus haut que l'autre éprouve normalement un sentiment de supériorité. Ces assaillants arrivant au niveau de l'eau seraient vulnérables. On pourrait en massacrer bon nombre dès le premier contact, et la

vue du carnage pourrait faire réfléchir les autres, les faire renoncer à poursuivre l'assaut.

Mais les sauvages n'attaquaient pas, ils continuaient simplement à gesticuler, à crier. Leur mimique et leurs cris sans aucun doute injurieux s'adressaient plus particulièrement au capitaine Sampson, qui se tenait légèrement à l'écart à l'arrière, un mousqueton à la main. Les sauvages montraient Sampson en faisant le geste de lui couper le cou, puis ils montraient la terre. Ils indiquaient sans équivoque qu'ils comptaient mettre leurs projets à exécution dès que le *Charles-Morgan* serait échoué ou démoli sur ces récifs vers lesquels il dérivait.

Heureusement les marins étaient assez occupés à surveiller les pirogues pour ne pas examiner trop attentivement le rivage. Sampson, lui, constatait que la ligne blanche des brisants ne cessait de se rapprocher, de plus en plus vite, semblait-il. Le *Charles-Morgan* dérivait à 45° vers la partie gauche — la plus moutonneuse — de cette ligne. A quel moment le contact se produirait-il ? Certainement dans moins de deux heures — à moins que la brise ne se levât.

La brise ne s'était pas levée avec le soleil. Sampson sentait cependant sur son front, sur son visage de marin, tanné, endurci aux rafales, mais aussi habitué à percevoir, à deviner s'il le fallait, le plus léger souffle, Sampson sentait maintenant, justement, un souffle à peine perceptible. Pas une voile ne bougeait, mais, chaque fois que le capitaine tournait son visage vers l'arrière, il lui semblait sentir un très léger mouvement de l'air. Etait-ce une illusion ?

Les sauvages ne paraissaient nullement décidés à attaquer le navire. Ils continuaient à brandir leurs armes et à crier — maintenant avec des intervalles assez longs de tranquillité — mais ils ne faisaient pas mine de s'avancer davantage. En fait, ils attendaient, patiemment. Le capitaine Sampson ne trouvait pas cette patience rassurante. Les indigènes connaissaient aussi, et probablement mieux que les navigateurs, les moindres indices annonciateurs d'un changement de temps. Ce souffle que Sampson croyait deviner, s'il eût existé réellement, les indigènes ne l'eussent pas ignoré. Or, ils agissaient comme s'ils étaient absolu-

ment certains que le navire ne pouvait pas leur échapper. « Mais, pensa le capitaine, peut-être ne sentent-ils encore rien parce que leurs pirogues sont plus basses sur l'eau ? Ah ! je donnerais cher pour savoir si je me trompe ou non ! »

Le jeune Nelson Haley se tenait à tribord, du côté de la terre. Devant lui, à dix mètres, parfaitement éclairées, quatre rangées de pirogues montaient et descendaient lentement sur la houle. Nelson pouvait distinguer au quatrième rang la pirogue des femmes. Il ne regardait pas les femmes, mais les guerriers. Des sauvages semblables à ceux-ci, il en avait déjà vu, mais jamais en armes.

Le soleil lui brûlait le dos, et même la nuque à travers le chapeau. La chaleur était déjà torride, la mer étincelait. Nelson éprouvait par instants une sorte de fascination. Il voyait les pirogues rapetisser, devenir irréelles. Puis, cette demi-torpeur disparaissant, le spectacle redevenait tout proche, terriblement réel. Les sauvages criaient de temps en temps, puis se tenaient tranquilles ; on n'entendait plus que le bavardage des femmes, et même parfois celles-ci se taisaient, c'était alors le silence.

Au cours d'un de ces instants de silence, Nelson entendit distinctement un bruit nouveau, ou auquel il n'avait pas jusque-là prêté attention : celui de la houle se brisant sur les récifs. Nelson reconnut ce bruit sans erreur possible et, portant son regard au-delà des pirogues, il vit les brisants — certainement à moins d'un demi-mille.

Le jeune homme sentit son cœur se glacer, cela n'était pas une métaphore. Sous ce soleil dévorant, un froid s'insinua en lui ; il sentit ses mains devenir froides, des picotements les parcouraient. L'écume se gonflait puis s'aplatissait sur les récifs, sans jamais disparaître et, au-delà, au-delà du bras de mer large de quelques centaines de mètres, il y avait une autre ligne d'écume, celle-ci de longueur continue, ourlant le sable gris de la plage. On voyait distinctement la plage, Nelson y distingua même des indigènes. Derrière la rangée des cocotiers, on devinait des cases de branchages. Nelson respira profondément et il remua son couteau à manche entre ses mains pour faire cesser les picotements.

Soudain, dans le silence et l'immobilité, un indigène se leva à l'avant d'une des pirogues du premier rang. Nelson l'avait déjà remarqué, ce devait être un chef, car il portait une coiffure de plumes colorées, et des peintures rouges sur la poitrine. Cet homme se leva et il se mit à gesticuler et à crier en direction du capitaine, plus furieusement que n'avaient fait tous les autres. Sa véhémence était vraiment surprenante, il devait proférer les pires injures et menaces qu'il connaissait. Les autres sauvages ne bougeaient pas — pas encore — mais il était clair que ces hurlements fanatiques ne pourraient pas se prolonger longtemps sans résultat.

Un coup de feu retentit, la vocifération s'arrêta net. Le sauvage tomba dans l'eau.

C'était le capitaine qui avait tiré. Nelson le vit à l'arrière, son fusil fumant encore épaulé. «Commencez par les menacer», avait dit le capitaine. Mais il n'avait pas dû pouvoir en supporter davantage.

Il y eut un silence de mort. Les sauvages demeuraient pétrifiés. On voyait encore des cercles sur l'eau à l'avant de la pirogue. Une autre embarcation bougea, à vingt mètres à droite ; Nelson reconnut le chef qui, ruisselant, s'y hissait. Seulement blessé, l'homme avait nagé sous l'eau.

La pirogue d'où le chef était tombé se mit en mouvement, mais elle ne s'approcha pas du navire. Passant entre les autres, elle alla se placer derrière le dernier rang. Ses pagayeurs baissaient la tête : ils paraissaient honteux. Ce coup de feu avait peut-être intimidé définitivement les sauvages, peut-être allaient-ils enfin lever le siège ?

Nelson n'eut pas le temps de s'attarder à cette pensée. Poussant des clameurs qui ne firent qu'un seul cri, les sauvages se jetèrent en avant.

Nelson entendit craquer la pirogue lorsqu'elle toucha le bord. il vit juste sous lui les épaules musclées et luisantes des sauvages, leurs visages noirs, leurs dents éclatantes et leurs yeux à cornée très blanche. Il sentit que son couteau acéré pénétrait dans de la chair, il vit la pointe sortir de l'autre côté du cou du premier adversaire. L'homme tomba dans l'eau en même temps que Nelson arrachait son fer.

Un autre indigène posa sa main sur la coque, Nelson le perça en pleine poitrine. Il enfonça son fer et, instinctivement, le tourna d'un mouvement conique, comme avait fait le premier lieutenant massacrant le cachalot ; l'homme tomba. Une lance noire glissa juste à côté de l'épaule de Nelson ; le jeune homme perça le bras qui tenait cette lance. Nelson haletait, presque suffoqué. Il devinait à droite et à gauche les copains qui se battaient aussi férocement que lui, il voyait les sauvages percés de coups tomber dans la mer.

Lorsqu'il entendit les coups de feu venant de l'arrière, venant d'un peu partout à bord, il se sentit envahi d'une joie féroce. Il se pencha davantage pour atteindre un autre sauvage qui s'avançait en faisant osciller sa pirogue, celui-ci tenait un glaive à dents de requin. Le regard du sauvage croisa celui de Nelson. Le jeune homme vit que l'homme hésitait, il lui cria « Avance, fumier ! », et l'autre s'avança, tenant son arme au-dessus de sa tête. Nelson lui enfonça son couteau sous le bras ; le glaive tomba à la mer, l'homme s'écroula au fond de l'embarcation. Les derniers pagayeurs battirent en arrière. Nelson vit à droite et à gauche d'autres embarcations qui reculaient aussi.

L'assaut n'avait duré que quelques minutes et il avait été repoussé. Il n'y avait à bord du *Charles-Morgan* que quelques blessés, peu gravement atteints. Toutes les pirogues s'étaient éloignées, au moins d'une trentaine de mètres. Des sauvages plus ou moins blessés nageaient vers elles.

Le capitaine se tenait à l'arrière, son mousqueton à la main, le visage ruisselant de sueur. Le premier lieutenant vint lui dire quelques mots. On vit le capitaine regarder son arme, puis lever le bras comme s'il allait la jeter sur le pont. Mais il n'acheva pas, il mit le mousqueton sous son aisselle. Le second s'avança à son tour.

— Plus de munitions, lui dit Sampson à mi-voix. En avez-vous ?

— Non, Sir. Sir, on voit le fond de l'eau.

Les pirogues s'étaient éloignées d'au moins trente mètres, mais au-delà de celles qui se tenaient à tribord, entre le navire

et la côte, la ligne des brisants s'élevait au-dessus de la mer. Le bruit de l'écume était de plus en plus fort. Le *Charles-Morgan* dérivait obliquement vers la plus haute, la plus longue masse d'écume. Dans un quart d'heure, dans vingt minutes au plus tard, il l'aurait atteinte. Le second demanda :

— Sir, y a-t-il quelque chose à faire dire aux hommes ?

— Qu'ils continuent à défendre le navire. Qu'ils le défendent jusqu'au bout. Il n'y a rien d'autre à faire.

Sampson regardait les brisants et il regardait la mer autour de lui. Il tira un mouchoir de sa poche et il s'essuya le visage. Il regarda les voiles, elles ne bougeaient pas. Elles ne bougeaient pas encore. Mais Sampson percevait un souffle sur son visage, un souffle venant du nord-ouest. Cette fois indiscutablement.

Il fit trois pas en avant, s'arrêta, se tourna encore vers l'arrière. Puis il marcha rapidement jusqu'au milieu du pont, rejoignant le second.

— Collins, le vent se lève. Je le sens.

— C'est possible, Sir, mais c'est trop tard. Regardez. Non, là, tout près.

Une grande masse sombre apparaissait dans l'eau verte, à tribord, à quelques mètres de la surface. Le *Charles-Morgan* dérivait vers elle.

La masse sombre se rapprocha. Tous les hommes placés de ce côté-là la virent passer sous le navire. On entendit la coque racler le corail.

Les hommes écoutaient ce bruit sinistre en se regardant les uns les autres sans rien dire. Le navire frémit, s'immobilisa. Les indigènes dans leurs pirogues se mirent à vociférer. Les pirogues se rapprochèrent.

— Le vent se lève, nous pourrons encore nous en tirer ! cria le capitaine. S'ils attaquent, défendez-vous.

Le vent se levait, c'était vrai ; les voiles commençaient à bouger. Mais le *Charles-Morgan* était là collé sur ce rocher. Un matelot jeta son chapeau sur le pont en jurant.

— Nous sommes damnés !

— Taisez-vous, lui dit le capitaine. Ne quittez pas votre poste !

Les sauvages s'étaient rapprochés ; mais ils ne semblaient pas vouloir attaquer. Pourquoi eussent-ils attaqué maintenant ? Leur proie était prise au piège.

Le *Charles-Morgan* se remit à frémir, il oscilla. On entendit de nouveau la coque racler le corail. Soudain, plus rien ; le navire flottait. Dérision. Là tout près à tribord, il y avait encore sous la mer une masse sombre, et sans doute après celle-ci une autre, ainsi jusqu'aux récifs émergés. Echapper à tant de pièges n'était pas possible. En admettant que le *Charles-Morgan* passât au-dessus des rochers sous-marins, il devait se briser sur cette ligne de récifs à peu près parallèle à la ligne du rivage et apparemment de même longueur. Juste au-delà de l'extrémité de la ligne des brisants, on apercevait la pointe sud de l'île, un petit promontoire planté de cocotiers.

La seconde masse sous-marine se rapprocha, comme la première elle disparut sous le navire — peut-être un peu moins vite. Les voiles n'étaient plus tout à fait flasques ; la brise, si faible fût-elle, devait commencer à contrarier l'effet du courant. Les brisants grossissaient à vue d'œil.

Quelques pirogues étaient passées de l'autre côté de l'écume en contournant l'extrémité des récifs. Les autres cernaient le navire en arc de cercle, du côté du large.

La ligne d'écume ne fut plus qu'à cinquante mètres, qu'à quarante. Les hommes postés de ce côté, bouche ouverte, le visage contracté, apercevaient au-delà des brisants, au-delà du bras de mer, la plage bordée de cocotiers. Sur cette plage, il y avait une petite foule d'indigènes, hommes, femmes et enfants, tournés vers la mer. Et les marins virent distinctement que ces indigènes dansaient. Ils sautaient et ils gambadaient. Les hommes avaient l'impression qu'eux-mêmes étaient déjà morts et que les sauvages dansaient sur leurs cadavres.

La ligne d'écume fut encore plus proche. Les hommes virent juste derrière elle des pirogues que le mouvement relatif semblait entraîner vers l'arrière. Ils sentaient l'odeur de l'écume, ils virent les récifs sombres venir au-devant du navire.

Le *Charles-Morgan* toucha, juste à l'extrémité de la ligne des récifs. Le choc fut beaucoup moins violent que les hommes

n'avaient imaginé. Les marins sentirent nettement que le navire touchait, mais ils entendirent à peine le bruit de la coque heurtant le corail. Le bruit de la houle déferlante fut couvert aussitôt par la clameur triomphale des sauvages.

Le navire s'inclina légèrement, se redressa.

— Aux bras de l'avant ! Pare à manœuvrer !

Les hommes reconnurent la voix du capitaine. Se retournant, ils le virent qui courait vers l'arrière et se mettait à manœuvrer lui-même à toute vitesse la roue du gouvernail. Encore hébétés, quelques-uns suivirent les officiers qui couraient vers l'avant. Les autres virent les pirogues de tribord stoppées sur la mer comme si une main invisible les eût arrêtées, puis de nouveau filer vers l'arrière. Et ils virent que l'extrémité de la ligne d'écume s'éloignait, elle aussi vers l'arrière.

Le *Charles-Morgan* avait touché à tribord sur l'arrière du travers, mais il ne s'était pas brisé. La brise naissante avait contrarié l'effet du courant, et celui-ci devait être bordé le long du récif — cela se produit souvent — d'un contre-courant qui avait, lui aussi, amorti le choc.

— Brassez tribord !

Le navire flottait, il était libre ! Si les hommes en avaient douté, il leur aurait suffi d'entendre la nouvelle clameur des sauvages, cette fois une clameur de rage, pour se convaincre que le miracle était bien arrivé.

Deux bustes de sauvages surgirent au-dessus de la lisse, à bâbord. Une demi-seconde, ces bustes basculèrent, transpercés. Les marins, penchés, blessaient et tuaient d'autres indigènes qui tentaient encore de monter à bord — les derniers assaillants. Aux cris des sauvages répondirent de nouveau ceux des marins du *Charles-Morgan*, mais c'étaient les marins qui maintenant triomphaient.

Le vieux navire venait doucement sur sa gauche à faible vitesse. Les pirogues n'avaient pas de peine à le suivre, elles continuaient de l'escorter ; mais les sauvages ne tentaient plus de s'approcher. Ils avaient cessé de crier et ils pagayaient de plus en plus lentement.

La brise se levait franchement. Le *Charles-Morgan* laissait sur sa hanche droite l'extrémité de l'île, le petit promontoire planté de cocotiers et, juste au-dessous, la plage, avec les indigènes maintenant immobiles. A l'arrière, les pirogues devenaient de minuscules objets noirs sur la mer étincelante.

Le *Charles-Morgan* avait franchi l'équateur dans l'Atlantique, touché Tristan-da-Cunha (une embarcation au rivage, trois cochons, des poulets, des canards, un peu de lait), doublé Bonne-Espérance très loin au large, était passé en vue de l'île Saint-Paul, stérile, désolée (rien à tirer de ce rocher), avait contourné l'Australie et la Tasmanie par le sud, était remonté dans le Pacifique vers l'équateur, et c'était là, sous l'équateur du Pacifique, qu'il avait miraculeusement échappé aux sauvages, échappé au naufrage.

Et maintenant, depuis des semaines, depuis des mois, cette grande étendue de mer tropicale, du nord de la Nouvelle-Zélande à l'équateur, des Carolines à l'archipel de Cook, était la province des marins du *Charles-Morgan*, était leur patrie. La route du navire tracée sur la carte, dans la chambre du capitaine, formait une ligne brisée qui se coupait et se recoupait plusieurs fois, d'une île à l'autre.

Le capitaine considérait souvent cette carte, et souvent d'un air soucieux. Il soufflait dessus pour balayer les cendres de pipe, puis prenait sa casquette, montait sur le pont. Le *Charles-Morgan* faisait route sous sa voilure exactement orientée, toutes les voiles bien gonflées, toutes les manœuvres bien en ordre, rien à dire de ce côté. Le navire se comportait tout à fait honnêtement, et sa vieille coque avait même vaillamment résisté au choc contre le récif des Kingsmill à peine quelques suintements dans la cale, quelques jointures un peu ouvertes que le charpentier avait aisément colmatées. Non, en vérité, rien à reprocher à ce bon vieux navire — sauf de ne pas rencontrer assez de baleines.

Après être demeuré un moment debout à l'arrière, regardant la voilure, regardant la mer, le capitaine Sampson commençait à se diriger lentement vers l'avant, d'un pas volontairement

retenu, comme s'il n'avait fait que se promener bien naturellement à son bord, l'esprit tout à fait tranquille, jetant ici et là le coup d'œil du maître. Généralement, Collins, le second, survenait alors et accompagnait le capitaine. Parfois celui-ci ne faisait qu'aller ainsi jusqu'à l'avant et revenir, mais parfois aussi — et de plus en plus souvent à mesure que s'écoulaient les semaines et les mois — il ne pouvait se défendre de s'arrêter au pied du grand mât, de lever la tête vers le petit tonneau noir, d'où dépassait une autre tête et le haut d'un buste, minuscules.

— Collins, voyez donc un peu s'il ne s'endort pas.

Le second hélait la vigie :

— Alors ? Tu ne vois rien ?

— Non. Rien.

L'homme là-haut rêvassait-il au lieu de veiller sérieusement les baleines ? Pensait-il à sa bonne amie, ou aux femmes des îles ? L'eût-il fait, cela ne l'aurait même pas empêché de voir les baleines, et le capitaine Sampson, au fond, le savait. Juché là-haut, vous pouvez très bien (j'en ai fait l'expérience non à bord d'un voilier, mais à bord d'un navire de guerre) ne pas cesser d'être attentif, d'observer scrupuleusement cet espace de mer qui vous est confié, et suivre en même temps le déroulement de vos images intérieures. Il se produit en vous une sorte de dédoublement tout à fait naturel, point déprimant, propice à la méditation. Le moindre objet apparaît-il sur la grande assiette bleue (ou verte, ou grise, ou plombée), le plus fragile contour, la plus mince fumée émergent-ils de la courbe de l'horizon, les images intérieures immédiatement s'effacent, et vous n'êtes plus qu'un regard braqué, vous éprouvez le sentiment que vos yeux s'agrandissent à la dimension de votre corps entier...

Trois ans de campagne et seulement treize baleines, neuf cent cinquante barils d'huile, alors que d'autres, croisés sur les mêmes lieux de chasse et depuis bien moins longtemps à la mer, annonçaient mille huit cents ou deux mille barils. Même si leurs capitaines mentaient un peu, la différence était affligeante. Les marins du *Charles-Morgan* n'auraient pas besoin de louer des voitures pour transporter leurs bank-notes, au retour à New Bedford !

Le capitaine Sampson et ses hommes savaient que cette perspective pouvait encore changer il suffisait de quelques mois, de seulement quelques semaines de chance ; les baleines étaient là dans la mer, d'autres les voyaient en grand nombre. Les chasseurs du *Charles-Morgan* n'étaient pas moins courageux, pas moins habiles que d'autres, ils l'avaient prouvé. Notre ami Nelson Haley avait maintenant cinq baleines à son tableau, quelques-unes harponnées dans les conditions les plus difficiles. Une fois, Nelson, à l'instant de piquer, avait vu le Léviathan se retourner et foncer, gueule ouverte, sur son embarcation. Ce cachalot n'avait pas croqué la baleinière, il l'avait seulement heurtée du front, mais cela avait suffi pour la disloquer. Nelson avait été jeté sur le dos même du monstre, il avait senti le contact répugnant. Suffoqué, il avait nagé dans l'eau barattée par la grande queue. Une autre baleinière l'avait repêché indemne, lui et les copains. Et, le même jour, Nelson s'était vengé en harponnant un autre cachalot, ou peut-être le même, après tout.

Non, on ne pouvait pas dire que les chasseurs du *Charles-Morgan* se montrassent inférieurs à leurs collègues, ni à leurs adversaires marins. Mais ces baleines, encore fallait-il les voir ! Encore fallait-il apercevoir assez souvent le souffle oblique, le panache guetté, tellement désiré que souvent les hommes en rêvaient dans le caveau noir de leur poste, s'agitant et éveillant les camarades par des mugissements étouffés qui voulaient être : « Elle souffle ! », le cri lancé à pleins poumons. Ah ! le capitaine pouvait envoyer au nid-de-pie n'importe lequel des matelots, le plus rêveur ne risquait pas de s'y endormir ! Tous étaient bien trop acharnés à découvrir le souffle oblique, et il est à peu près certain qu'ils ne rêvaient pas là-haut à des images féminines, cela était bon pour les baleiniers repus. La seule image intérieure contemplée par les guetteurs du *Charles-Morgan* devait être celle d'une liasse de dollars beaucoup trop mince, et tous devaient scruter la mer aussi avidement que font les goélands maigres, à la fin de l'hiver.

Après des heures et des jours de silence, un homme de vigie criait du haut du mât qu'il voyait la terre. Les hommes sur le pont regardaient vers l'avant, mais il fallait encore passablement de

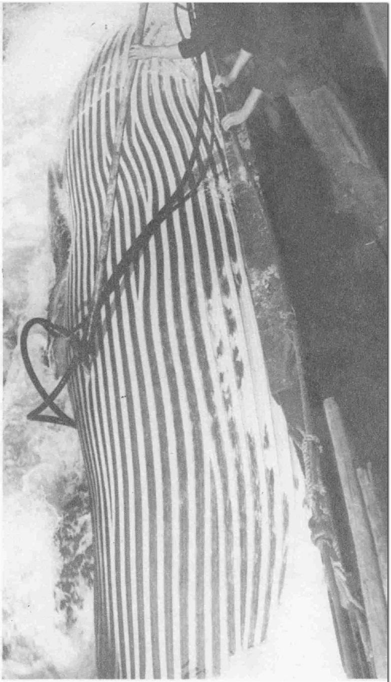
temps pour qu'apparût à leur horizon la miniscule tache sombre, un peu plus tard verte, ourlée de la ligne d'écume blanche. Three Kings, Sunday Islands, îles de l'Amitié, Tarawa, Kwajalein, Eniwetok, certains de ces noms sont devenus célèbres. Pour les marins du *Charles-Morgan*, c'était toujours la même tache verte, assez exaltante à découvrir après des jours de mer, souvent décevante vue de près, du moins pour ces hommes que la beauté furieusement exotique des atolls ne touchait pas beaucoup. Lorsque le capitaine recommandait la méfiance, ce qui arrivait assez souvent, les baleinières ne touchaient même pas terre ; les échanges avaient lieu devant la plage, les indigènes s'avançant dans l'eau jusqu'aux épaules.

Parfois aussi, heureusement, une terre plus grande, une île véritable peuplée d'indigènes pacifiques, offrait ses plaisirs. Tous les récits des navigateurs de l'époque contiennent des images d'escales délicieuses, quasi paradisiaques, avec excursions dans les forêts pleines d'oiseaux (mais aussi de serpents), festins offerts par les notables, danses, bains dans les rivières cristallines en compagnie de jolies sauvagesses, idylles plus tendres encore.

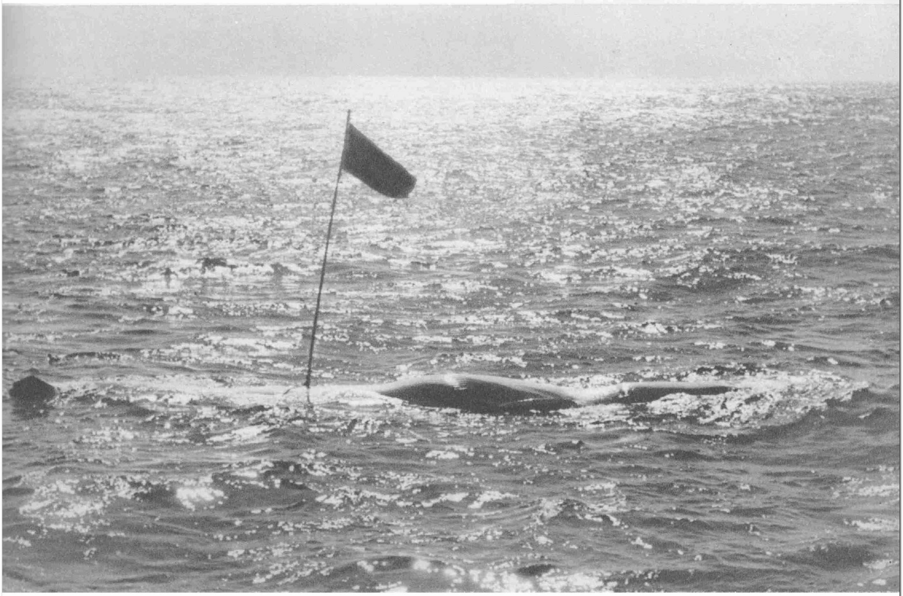
Les hommes de mer éloignés depuis des mois et des années des femmes de leur pays ne pouvaient voir sans convoitise les Océaniennes peu vêtues, qui parfois les provoquaient avec impudeur. Certains roitelets poussaient à la mer, dès l'arrivée des navires, des pirogues pleines d'hétaïres brunes qui escaladaient hardiment le pavois et, en quelques minutes, transformaient le pont en un théâtre d'orgie. Ailleurs, les femmes, au contraire, criaient en anglais « *Devils, devils !* » (démons), en voyant débarquer les marins, et s'enfuyaient : un missionnaire était passé par là ; ailleurs encore, les relations prenaient un caractère de douce et païenne innocence.

Certains capitaines pensaient prévenir les malentendus et les drames en interdisant toute fraternisation, mais d'autres craignaient d'aventurer leur autorité sur ce terrain difficile, et tous avaient à défendre l'intégrité numérique de leurs équipages contre un fléau presque aussi redoutable que les attaques armées des sauvages : la désertion. Pas un rapport de capitaine baleinier où ne soient mentionnés les noms de plusieurs hommes déserteurs

La baleine, amenée le long du bord est gonflée à l'aide d'une lance pneumatique pour l'empêcher de couler.



La baleine et son fanion de repère.





VIII

Le chasseur revient, ses prises en remorque.

à telle ou telle escale, parfois sur une île minuscule uniquement peuplée d'indigènes sujets à caution, où le déserteur risquait tout, y compris la décollation. On lit aussi dans ces rapports : « Embarqué à Mallicolo les matelots Smith et Duncan, déserteurs de tel navire », ou bien encore ces hommes n'avaient pas voulu dire d'où ils venaient et le capitaine les avait pris sans insister, trop content de trouver de quoi remplacer ses manquants. Certains déserteurs ne reparaissaient que sous la forme de quelques ossements pendus au cou d'un guerrier. D'autres devenaient rois et rendaient la justice, pas plus mal que nos juges.

Le *Charles-Morgan* mouillait dans une baie, ou entre une ligne de récifs et la terre, envoyait ses baleinières chercher des vivres et de l'eau douce. S'il fallait se procurer du bois pour le fourneau à graisse, on demeurait là deux ou trois jours, mais le plus souvent l'escale était très courte. Le navire reprenait la mer, la mer redevenait la seule patrie, le navire le seul domicile.

L'inconfort de ce domicile surprendrait et peut-être suffoquerait des terriens de notre époque admis à le visiter. Je ne parle que pour mémoire du poste d'équipage, cabane obscure où les dormeurs étaient aussi étroitement superposés que les morts d'un caveau de famille. Même les logements de l'état-major, à l'arrière, nous paraîtraient petits et dépourvus de commodités. Il faut regarder de près des plans et des gravures pour apprécier exactement cette réalité, car les narrateurs de l'époque, habitués à vivre dans ces locaux, les décrivent comme tout à fait confortables.

Même des femmes ont habité ces chambrettes de bois des capitaines de voiliers, et de voiliers baleiniers, embarquaient avec eux leur épouse, préférant les difficultés et les risques de cette solution à ceux d'une séparation de plusieurs années. Certaines de ces femmes emmenaient leurs enfants et, au cours de la croisière, en mettaient au monde un ou plusieurs, avec ou sans l'assistance du médecin, s'il y en avait un à bord. Quelques-unes ont tenu leur journal, ont écrit des mémoires. J'ai lu de ces textes, sans beaucoup apprendre. Même en s'installant à bord, ces femmes ne trouvaient pas extraordinaires ces lieux où elles allaient vivre, les ayant souvent vus. Elles décrivent moins bien

que leurs maris les événements de mer, connaissant moins bien le langage merveilleusement précis et concret des hommes de mer; et presque toutes finissaient par simplement noter le nombre de baleines prises tel jour, tant de barils d'huile, comme de bonnes ménagères.

Il est curieux de constater comment les marins de l'époque vantaient la propreté de leur navire, accusant volontiers les autres — surtout ceux battant pavillon étranger — d'être dégoûtants. J'incline à penser que la plupart des baleiniers étaient tantôt sales (pendant le dépeçage, certainement), tantôt propres, nettoyés à fond si le capitaine l'exigeait. Pour nettoyer leur navire, les marins baleiniers disposaient des cendres provenant du fourneau et contenant de la potasse. Pour se laver eux-mêmes, ils avaient du savon ; mais, après des semaines de mer, l'eau douce était rigoureusement mesurée un seau par semaine pour chaque homme, sauf après le dépeçage où l'on allouait une ration supplémentaire.

J'ai cru bon de donner ces quelques détails sur les conditions de vie à bord des baleiniers ; je pense que je sortirais de mon sujet en m'étendant davantage. Les amateurs ont à leur disposition une immense littérature, qui contient des chefs-d'œuvre.

Le *Charles-Morgan* apercevait assez fréquemment d'autres baleiniers sur son terrain de chasse. S'il s'agissait d'un navire de New Bedford ou de Nantucket, les deux capitaines inclinaient leur route de manière à passer l'un près de l'autre, se parlaient au porte-voix :

— Tant de mois de campagne, tant de barils. Et vous ?

L'autre répondait, parfois mentant effrontément sur le résultat de sa chasse. Il arrivait que les capitaines se rendissent visite d'un bord à l'autre, selon un cérémonial immuable. Le capitaine invité prenait place dans la plus belle de ses baleinières, entre l'homme de barre et le rameur de l'arrière — c'est-à-dire en surnombre ; et là il devait se tenir debout, sans s'appuyer au rameur, s'efforçant de demeurer dans cette position majestueuse et instable malgré le mouvement de l'embarcation et les vagues, sous les regards des deux équipages attentifs. Le visiteur était reçu à bord avec honneur, un bon déjeuner s'ensuivait, au cours

duquel on échangeait des nouvelles plus copieuses et on racontait des histoires. Voici l'une de ces histoires :

Parmi les « bleus » embarqués à Nantucket par le baleinier *Christopher-Mitchell* se trouvait un jeune homme, de complexion normale, mais l'air distingué, que ses camarades commencèrent par railler à cause du soin qu'il prenait de sa personne : toujours aussi propre que possible, les vêtements brossés. Les premiers jours, le Gentleman — les autres matelots l'appelaient ainsi — souffrit du mal de mer ; mais, une fois amariné, il se montra adroit et courageux au travail, gagnant l'estime de tous. Il manifesta particulièrement son courage au cours d'une tempête de neige, au large du cap Horn. Huit mois passèrent.

Un jour, alors que le *Christopher-Mitchell* croisait devant les côtes du Pérou, par une chaleur torride, le Gentleman tomba malade. Les matelots vinrent dire qu'il était étendu sans connaissance sur sa couchette. Le médecin alla le visiter dans le poste, et revint trois minutes plus tard, tout agité.

— Le Gentleman est une femme ! dit-il au capitaine.

— Non !

— Si. Je l'ai découvert pour l'examiner, et j'ai vu ses formes. Notre matelot est une femme. Fort bien faite, d'ailleurs.

— Diable ! dit le capitaine. Que décider ?

— Ses camarades ont vu aussi de quoi il retournait. Je me demande même comment le Gentleman a pu les tromper si longtemps sur son sexe. Je crois que le mieux serait de faire transporter notre malade dans une chambre à l'arrière.

Quand la jeune personne ouvrit les yeux, elle vit le capitaine et le médecin penchés sur elle.

— Qu'allez-vous faire de moi ? demanda-t-elle.

— Dès que nous relâcherons, je vous remets entre les mains du consul américain de Lima, qui vous fera rapatrier.

La jeune fille demeura encore deux semaines à bord, et elle raconta sa vie. Issue d'une honorable famille de l'Hudson, elle avait été séduite par un garnement qui lui avait promis le mariage, l'avait emmenée à New York. Là, l'homme avait disparu. L'abandonnée l'avait recherché, vainement, mais non sans

recueillir quelques renseignements on avait vu le fugitif pousser la porte d'une officine d'engagements pour baleiniers. La jeune fille avait même su le nom du navire à bord duquel son séducteur s'était engagé : *Christopher-Mitchell.*

— Bon. Si tu crois que je ne te retrouverai pas, tu te trompes !

Elle avait rasé ses cheveux, s'était vêtue en homme, avec un bandage pour dissimuler sa poitrine. Et elle avait, elle aussi, signé son engagement à bord du *Christopher-Mitchell.* Pour mieux surprendre le fugitif, elle était arrivée à bord au dernier moment. Catastrophe, son renseignement était faux ! Le séducteur voguait déjà à bord d'un autre navire. La poursuivante avait éclairci tout cela trop tard, alors que le pilote avait déjà quitté le *Christopher-Mitchell.*

— Mais je n'ai pas renoncé à retrouver cet homme, assurait-elle au capitaine.

— Et que ferez-vous si vous le retrouvez ?

— Je le tuerai comme un serpent venimeux.

Le capitaine s'efforçait de l'orienter vers une solution plus pacifique. Enfin, il l'amena au consulat américain de Lima, où elle reçut des vêtements féminins. La femme du consul lui noua une écharpe sur ses cheveux courts.

— Que vous avez de jolis yeux noirs ! Comment avez-vous pu vivre au milieu de ces hommes grossiers ?

Les hommes grossiers vinrent tous serrer la main à leur ex-camarade de poste.

— Vous avez été de bons copains, leur disait la jeune femme. J'espère que vous n'oublierez pas le Gentleman.

Pour sûr, qu'ils ne l'oublieraient pas ! Ils trouvaient l'aventure merveilleuse ! La nouvelle s'était déjà répandue dans la ville, une foule se rassemblait sous la fenêtre du consulat pour acclamer l'héroïne.

— Mademoiselle a gagné cent cinquante dollars comme matelot à mon bord, dit le capitaine. Les voici.

Les marins organisèrent une souscription parmi les admirateurs et recueillirent encore cinq cents dollars. La jeune fille repartit pour les Etats-Unis. L'histoire, à laquelle plusieurs

journaux américains firent allusion en 1852, ne dit pas si la femme-matelot retrouva jamais son séducteur.

— Elle souffle ! Là, là, elle souffle !

Quel était ce cri stupéfiant ? Nelson Haley, qui marchait courbé sur le pont oblique, détournant son visage des rafales — il venait de faire un tour à la cuisine, de demander si le cuisinier gardait quelque espoir de faire bouillir la marmite pour le repas du soir, au milieu de cette violente tempête — Nelson s'arrêta en se cramponnant à une drisse au pied du grand mât, se demandant s'il rêvait. Et tous ceux qui se trouvaient sur le pont avant demeurèrent aussi médusés, aussi stupides en entendant ce cri, ce cri pourtant mille fois entendu et qui les poursuivait jusque dans leur sommeil. « Elle souffle ! Là, elle souffle ! » Les hommes instinctivement levaient la tête, bien que sachant qu'aucun guetteur ne se tenait dans le nid-de-pie, ils regardaient vers le haut du mât, se demandant si quelque vigie fantôme n'était pas venue s'y poser, mais non : la voix, voix bien humaine, qui se frayait un passage dans le mugissement élémentaire, cette fois ne descendait pas des hauteurs, et c'était cela qui rendait l'appel si étrange, en quelque sorte surnaturel, angoissant, comme si le son de la trompette du Jugement eût soudain jailli de la surface de la mer. La voix venait du pont, elle venait de l'avant et, lorsque Nelson comme les autres se fut tourné de ce côté, il aperçut l'homme de bossoir, une main sur la lisse, l'autre bras tendu vers la mer, toujours criant, qui pliait ses genoux et se relevait comme s'il eût été prêt à sauter par-dessus bord.

La tempête s'était levée dans la nuit et, depuis le matin, le *Charles-Morgan* était à la cape sous ses basses voiles, tout le reste de sa toile rentré, ses hauts mâts nus comme des arêtes de poisson ; et, incliné, appuyé sur la mer, il dérivait obliquement, s'abritant tant bien que mal des grandes vagues derrière le remous créé par sa dérive. Pas de vigie. Le capitaine avait fait rappeler le dernier guetteur qui pendant deux heures avait décrit là-haut des ellipses fantastiques, suffoqué dans le vent ; d'ailleurs, pourquoi une vigie ? existait-il encore des baleines ?

Deux mois, deux mois entiers sans apercevoir le moindre souffle ! On avait quitté les lieux de chasse d'Océanie et, juste avant de les quitter, le capitaine avait accepté de prendre du fret d'un autre navire, mille barils embarqués à destination de New Bedford, mille barils pleins qu'un concurrent scandaleusement heureux avait échangés contre autant de fûts vides du *Charles-Morgan*. La mort dans l'âme, le capitaine Sampson s'était décidé à réduire son baleinier à ce rôle de transporteur, de déménageur, afin de compenser un peu le manque à gagner. On avait quitté les lieux de chasse, pris la route du cap Horn, descendant en biais le Pacifique sud. Le capitaine Sampson n'avait pas commandé « Que le navire soit briqué et paré pour le voyage de retour ! » Il ne l'avait pas dit pour ne pas décourager son monde, pour ne pas fermer la porte à la dernière chance, mais les marins pensaient tous « On rentre », et ne croyaient plus à la dernière chance. Et cette tempête s'était levée, et maintenant, au milieu de cette tempête, voilà que se faisait entendre — non des hauteurs, au ras du pont, ô étrangeté ! — le cri si longtemps, trop longtemps attendu : « Elle souffle, elle souffle ! ». Quel soufflet que ce souffle, quelle dérision du sort ! Ne valait-il pas mieux croire que cet homme qui s'agitait sur l'avant n'était qu'un mystificateur-blasphémateur, ou qu'il était devenu fou ?

Non, l'homme n'était pas fou. Nelson marchant courbé vers l'avant, se tenant ici et là, d'une prise à l'autre, aperçut soudain le souffle, juste derrière la crête d'une grande vague verte ; il vit le panache oblique mêlé aux embruns, curieusement rebroussé par la violence du vent, mais reconnaissable, oh ! trop reconnaissable... Et, lorsque la vague s'abaissa, Nelson vit émerger, ruisselant, le dôme brun-noir du crâne, un peu plus loin la grande queue. Et un peu au-delà il aperçut un second souffle, et un troisième.

La plus grande partie de l'équipage était maintenant rassemblée à tribord avant, autour du capitaine. Et là devant ces hommes, tout près, à moins de cent mètres, par instant à moins de soixante mètres, il y avait trois baleines, un grand cachalot mâle et deux femelles. Et ces énormes bêtes jouaient dans la mer. Elles montaient au

sommet des grandes lames et glissaient dans les creux, et remontaient, défonçant la crête suivante de leur crâne, sur lequel éclatait l'écume ; et l'eau verte déferlait et glissait sur leur dos, l'arrière du corps se courbant pour un nouvel élan. Elles parcouraient ainsi une centaine de mètres, puis d'un coup de queue viraient, avec une force et une aisance stupéfiantes, comme si les vagues n'eussent pas existé ; et dans un autre sens s'élançaient, glissant, remontant, faisant jaillir l'écume. Les marins les voyaient du côté sous le vent, du côté vers lequel s'inclinait le navire, c'est-à-dire que, lorsque les baleines arrivaient au sommet des lames, ils les voyaient à leur hauteur et même plus haut qu'eux, le corps entier apparaissant de profil ; et parfois aussi ils voyaient les énormes têtes de face, remontant d'un creux et grossissant, à croire que les baleines allaient se jeter vers eux, jusque sur le pont ; mais le mâle et ses deux femelles évoluaient d'un nouveau coup de queue. Les cachalots voyaient-ils le navire, voyaient-ils les hommes qui les regardaient ? Pensaient-ils que ces créatures minuscules, sur leur navire secoué, ne pouvaient présentement rien contre eux ? Les grandes bêtes continuaient à jouer dans la mer, s'approchant, s'éloignant. Les hommes demeuraient comme fascinés par ce spectacle incomparable.

— Des milliers de dollars, voilà ce que je vois !

Quelques têtes se tournèrent vers le premier lieutenant, c'était lui qui avait crié. Il répéta :

— Des milliers de dollars ! Ah ! misère...

Et il jura ! Les hommes collés les uns aux autres dans leurs cirés raides firent entendre un murmure, un grognement, comme si le blasphème eût réveillé dans leur masse un instinct momentanément endormi, une faim collective. Et le grognement se prolongea, on entendit d'autres jurons. Une autre voix s'éleva, celle du second :

— Des milliers de dollars, Sir, c'est vrai ! Ces baleines se foutent de nous !

— Et que voulez-vous faire, Collins ?

— Les piquer, Sir ! Elles sont trop près ! Les piquer !

La masse humaine grogna de nouveau, mais il y avait des

nuances dans ce grognement, comme différentes voix : à l'avidité se mêlait la crainte. Les hommes sentaient sur leur dos la puissance du vent ; devant eux les collines vertes s'entrebrisaient.

— Le vent mollit, Sir, je sens qu'il mollit depuis un moment ! Et là-haut, voyez, le ciel s'éclaire ! Regardez à bâbord, Sir. Nous pourrions affaler les baleinières sous le vent et piquer ces baleines. On les tiendrait le long du bord jusqu'à ce que le vent se calme...

A trois mètres du capitaine, cramponné au collet de deux hommes qu'il serrait à pleines mains, le second tendait vers le capitaine Sampson un visage exalté que nul à bord ne lui avait jamais vu. Sampson ne regardait pas ce visage, il regardait le ciel, du côté du vent. Sur un fond gris assez sombre, les nuées noires et grises couraient à différentes hauteurs, se dépassant, se pénétrant, se déchirant. Vers le sud-est, c'était exact, le plafond paraissait un peu moins sombre, au-dessous la cavalerie des nuées était moins nombreuse. Les hommes s'étaient tournés aussi ; ils regardaient le ciel et ils regardaient le capitaine. Sampson ne disait rien.

— Voilà qu'elles s'éloignent, Sir ! Elles commencent à s'éloigner ! Saletés !

Le premier lieutenant, collé au bordage, tendait le poing vers les baleines, les injuriait. Le capitaine ne se retournait pas, se taisait toujours.

— Elles s'éloignent, Sir ! Pas bien vite, ah ! nous aurions encore le temps !

Sampson enfin se retourna — depuis combien de temps observait-il le ciel ?— il regarda le visage des hommes autour de lui. Il promena un regard grave sur cette masse humaine. Il ouvrit la bouche, la ferma. Des cris s'élevèrent :

— Oui, oui, Sir ! Allons-y !

— Iront seulement les volontaires. Ceux qui ne veulent pas y aller resteront. Il n'y aura aucun déshonneur à rester.

Il y eut un court silence, puis les hommes approuvèrent. Bravo, le capitaine avait raison ! Et un mouvement se dessina dans la masse, le mouvement de ceux qui jouaient des épaules

pour s'approcher du capitaine, pour dire qu'ils étaient volontaires. Et alors ceux que les autres bousculaient se tournèrent aussi en élevant la voix, en levant le bras :

— Oui, Sir ! Oui, Sir, nous irons !

Tous se portaient volontaires. Sampson écarta vigoureusement les hommes qui le pressaient :

— On ne piquera qu'une seule baleine, la plus proche, petite ou grosse. Des embarcations qui arriveront ensuite sur elle aideront la première. Je donne l'ordre absolu qu'une seule baleine soit harponnée...

— Oui, Sir ! Oui, Sir !

Déjà les hommes se dirigeaient vers les embarcations...

Quand Nelson se vit dans la baleinière, quand il vit la muraille du *Charles-Morgan* décoller en s'élevant incroyablement haut au-dessus de la tête des rameurs placés devant lui, il fut effrayé n'était-ce pas folie de prétendre poursuivre la baleine sur une mer pareille ? Ce navire qu'on quittait, reviendrait-on jamais à son bord ? Oui, voilà ce que pensa notre harponneur, jeune mais pourtant bien aguerri, et il est probable que les autres rameurs, comme tous les volontaires, pensèrent de même à cet instant. Quant au premier lieutenant assis à l'arrière, il levait le menton si haut — vers la crête de la première montagne liquide — que Nelson ne pouvait même pas rencontrer son regard.

Après avoir plongé, la baleinière fut comme aspirée vers le haut. Les rameurs avaient à peine eu le temps de donner deux ou trois coups d'aviron, qu'ils se virent sur une crête, le pont du *Charles-Morgan* au-dessous d'eux, déjà loin d'eux. Et le vent leur coupa le souffle.

Le vent était plaqué sur chacun d'eux comme une voile froide irrésistible, et la baleinière volait sur la mer. Le lieutenant tenait la godille sous son bras droit en s'appuyant dessus de tout son poids, tordant son cou pour regarder vers l'avant. Les rameurs maniaient leurs avirons sans rencontrer de résistance, l'eau filait de leurs pelles comme du verre vaporisé.

Nelson évitait de regarder à droite et à gauche. A l'arrière, la masse de la mer s'élevait par instants jusqu'à couvrir presque

toute l'étendue du ciel, et le jeune homme voyait alors le lieutenant assis devant un mur quasi vertical, vert, taché de hideuses plaques d'écume qui glissaient vers le bas. Au sommet de ce mur, tout contre le ciel, se formait un hérissement d'écume déchirée, voltigeante, puis le sommet se courbait, Nelson voyait les tonnes d'eau prêtes à tomber littéralement sur l'embarcation, la surplombant, semblait-il. Mais, en même temps, la baleinière s'éloignait du mur vert et la crête recourbée retombait sur elle-même, devenait une vague déferlante à la poursuite de la baleinière. Celle-ci escaladait déjà une autre pente. De chaque sommet, Nelson apercevait le *Charles-Morgan*, son pont incliné, le haut de ses mâts dépouillé, chaque fois un peu plus petit et apparemment immobile, collé sur la mer moutonneuse.

Nelson évitait de penser à la baleine. D'habitude, il était obligé d'y penser pendant la course à cause des cris d'encouragement du chef d'embarcation, à cause de ses propres cris, de cette exaltation voulue et entretenue pour précipiter l'équipe vers le Léviathan. Aujourd'hui, tout était différent ; la baleinière était une flèche silencieuse lancée dans le vent ; à l'arrière le pilote muet était crispé sur sa godille ; et les rameurs ramant presque à vide, entraînés par leurs avirons affolants, se contentaient à chaque seconde de survivre, d'espérer que leur esquif continuerait à glisser ainsi à toute vitesse sur la mer, épousant de ses formes merveilleusement calculées l'eau fantastiquement mouvante.

Où était-il ce navire qu'ils pensaient n'avoir quitté que depuis quelques minutes ? Etait-ce lui, cet objet minuscule ? La vitesse dans l'espace était vitesse dans le temps, les deux notions se confondaient.

Nelson se défendait de penser à la baleine, mais lorsque le regard du lieutenant rencontra le sien — une seconde, moins d'une seconde, avant de se reporter plus loin — le jeune homme comprit que son heure allait arriver, et, cette fois, un corset d'angoisse l'étreignit. Avoir survécu jusque-là sur cette mer inhumaine, c'était déjà miracle, ah ! pourquoi vouloir davantage ? Pourquoi les baleines n'avaient-elles pas fui, inaccessibles ? Le lieutenant se recroquevilla sur son banc en s'arc-

boutant sur la godille. Nelson sentit au changement de direction du vent que la baleinière venait légèrement sur la gauche. Le regard du lieutenant, une nouvelle fois, se posa sur lui. « Eh bien ! tant pis, je risquerai tout ! » pensa le jeune homme, et il soutint le regard qui à cet instant le pesait. Le lieutenant ouvrit la bouche ; Nelson contracta ses cuisses.

— Lève-rames !

Les avirons s'arrêtèrent, la baleinière continuant à filer. Quelques secondes s'écoulèrent. Nelson sentait vibrer le manche de son aviron entre ses mains.

— En arrière ! En arrière !

Le lieutenant regarda une troisième fois le jeune homme. Une fraction de seconde, Nelson éprouva le sentiment qu'il y avait quelque chose d'anormal, que son chef hésitait. Puis cet homme secoua la tête, jeta un bras en avant :

— Oui, Haley, debout ! Donne-lui-en !

Nelson lâcha son aviron, se leva, se tourna au vent, le harpon au poing. La masse ruisselante du cachalot s'élevait devant lui sur le ciel en même temps que la baleinière.

Nelson lança et il vit le fer planté, juste au milieu du flanc. Sa main n'avait pas tremblé.

La ligne fila devant l'embarcation. Nelson jeta par-dessus bord le second harpon amarré à la ligne, et maintenant inutile. La masse du cachalot dériva un peu vers la droite, dans le creux d'une vague, découvrant à Nelson un grand espace de mer. Et Nelson vit sur cet espace les deux autres baleinières, ainsi qu'un des cachalots femelles, auquel ces embarcations étaient tenues par leurs lignes. Il comprit alors qu'il venait de harponner le cachalot mâle, la plus grande des trois bêtes. Deux baleines étaient harponnées, contrairement aux ordres du capitaine ! Et c'était lui, Nelson, qui avait désobéi !

— Mouillez la ligne ! Mouillez la ligne ! hurlait le lieutenant.

Dans quelle folie cet homme les avait-il entraînés ? Pourquoi ? Ah ! ce n'était pas le moment de se poser des questions ! La ligne, bien qu'elle se déroulât à toute vitesse, était tendue, rigide comme une barre ; et voilà que le grand cachalot revenait sur la gauche, filant vers ses femelles. La ligne se déplaçait vers

la gauche, entraînant contre le vent et contre la mer la baleinière, dont les membrures craquaient. Agenouillé à l'avant pour ne pas tomber, Nelson vit se rapprocher les deux autres embarcations. Le grand cachalot nageait plus vite que ses femelles. A l'arrière de la deuxième baleinière filant devant lui, Collins, le second, tourné vers Nelson, hurlait dans le vent des mots incompréhensibles. Les trois canots étaient entraînés par leurs proies, celui de Nelson continuant à gagner sur les autres. Le jeune homme enfin comprit ce que hurlait Collins :

— Je te tuerai ! Je te tuerai !

Ces paroles s'adressaient au premier lieutenant, non à Nelson, mais cela le jeune homme ne le comprenait pas, et il eût voulu répondre, se justifier, dire qu'il n'avait fait qu'obéir, lui, sans voir la baleine vers lequel le lieutenant les avait dirigés. Or, il était sous le vent de l'autre embarcation, et le vent le suffoquait, la seule indignation le suffoquait...

La ligne venait encore sur la gauche, de plus de plus vite. Nelson comprit avec effroi que le cachalot allait couper le sillage des femelles ; la ligne qui le tenait allait croiser les autres. L'embarcation numéro trois était entraînée vers les deux autres lignes rigidement tendues juste au-dessus de la mer ; les têtes, les corps allaient voltiger. Collins avait aussi compris tout cela.

— Coupe la ligne ! cria-t-il.

Nelson entendit derrière lui le lieutenant qui répétait

— Coupe la ligne ! Coupe !

Nelson, le cœur battant, voyait le couteau luire devant ses genoux, sur le fond de l'embarcation, et il ne parvenait pas à le saisir ! La première des deux lignes menaçantes se rapprochait à une vitesse terrifiante. Enfin Nelson eut le couteau en main et, d'un coup sur le plat-bord, il trancha. Un fouet mortel passa à cinq centimètres de son visage. L'autre ligne cessa net de se rapprocher, s'éloigna. La baleinière se mit à dériver.

— En avant ! Souquez ferme ! Souquez !

L'embarcation retrouva une position d'équilibre, debout au vent. Les autres baleinières, toujours remorquées par la femelle, filaient vers la gauche.

Nelson reprit son aviron et se mit à tirer dessus de toutes

ses forces, les dents serrées. L'eau ne filait plus le long des pelles, certes non ! L'eau de la mer était un plomb, chaque coup d'aviron semblait soulever une tonne ; les manches ployaient. Le jeune homme comprenait que c'était lui qui maintenant devait être adossé, par instants, aux vertigineuses pentes vertes tachées d'écume. Lorsque la baleinière arrivait au sommet d'une pente, il sentait le vent presser son dos. Les pensées défilaient dans son esprit :

— Où nous mène-t-il ainsi ? Que pouvons-nous faire pour les autres maintenant que nous n'avons plus de harpon ? Si le lieutenant veut passer à l'avant pour aider à tuer la baleine, jamais Collins ne le laissera faire ! Voilà pourtant ce que ce fou va sans doute tenter, pour se racheter. Il nous fait remonter dans le vent, puis nous viendrons sur tribord, nous nous laisserons pousser vers les autres. Arriverons-nous seulement à temps ?

Sans interrompre sa nage, Nelson se tourna le plus possible pour regarder la mer par-dessus son épaule, du sommet d'une crête. Le spectacle qu'il découvrit le stupéfia. Il comprit qu'il n'avait absolument pas eu conscience jusqu'alors de la force du vent. Les baleinières remorquées par le cachalot femelle ne se trouvaient pas à tribord, mais presque exactement sur l'avant. Leur direction formait avec celle du *Charles-Morgan* un angle incroyablement aigu, quelques degrés. Cela signifiait que la baleinière de Nelson, malgré l'effort des rameurs, n'avait cessé de s'éloigner sous le vent. Les deux autres canots étaient remorqués par leur proie, mais celle-ci les maintenait — relativement — au vent. Elles s'éloignaient du *Charles-Morgan* beaucoup moins vite que la baleinière numéro trois, dont les rameurs ne pouvaient rien, ou presque rien, contre la force des éléments. La désobéissance du lieutenant et le désordre consécutif avaient séparé cette baleinière des autres, la mettaient hors de portée du navire ; et tout laissait penser que son équipage allait être entraîné jusqu'aux limites de la punition.

« Misérable, ta folie nous a perdus ! » Nelson eut envie de crier ces mots, d'adresser au lieutenant les pires injures. Ce qui le retint, ce fut la vue des dos des autres rameurs qui devant lui se penchaient et se relevaient, maintenant leur cadence.

Ces hommes-là n'avaient sans doute pas encore pris conscience de la situation. Ils ne l'avaient pas encore lue sur le visage du lieutenant, pourtant placé là juste devant eux. Ce visage était comme mort, un visage de pierre, ruisselant. Le vent faisait voler dessus des embruns, parfois des plaques d'eau qui le souffletaient.

La mer changeait de couleur, devenait plus sombre, et le ciel aussi s'assombrissait. Nelson n'osait même plus penser au *Charles-Morgan*. Il pensait à New Bedford, à sa mère, à la maison où son beau-père l'avait accueilli ; à la cour de son école et même à cette triste salle de classe qui lui apparaissait maintenant comme un asile lumineux. Folie d'avoir quitté tout cela ! Folie, oui, Nelson le pensa, de n'avoir pas déserté comme tant d'autres, même au prix de grands risques ; de n'avoir pas quitté la mer pour toujours, même en renonçant à jamais revoir New Bedford et les siens !

Nelson souquait sur son aviron en gémissant sur lui-même et en se maudissant. Autour de la baleinière se gonflaient et se déformaient les énormes vagues opaques, monstrueusement indifférentes, pour lesquelles les hommes n'existaient même pas, au milieu desquelles la baleinière ne serait bientôt plus qu'un objet vaincu, inerte, puis une épave coulant aux profondeurs. Ne valait-il pas mieux cesser de s'épuiser ainsi, tout lâcher, en finir d'un coup ? Cependant Nelson continuait à souquer en même temps que les autres, comme une machine, et ce serait sans doute ainsi que la fin les surprendrait : une lame plus énorme que les autres aurait raison de leurs misérables forces, et roulerait le canot...

— Le navire allume ses feux ! cria le lieutenant. Je vois le feu blanc de tête de mât !

Que l'espoir est tenace au cœur de l'homme ! Cette phrase n'était en vérité qu'une constatation banale, elle n'annonçait à cet équipage aucun secours ; le *Charles-Morgan* allumait ses feux à l'heure réglementaire — non, peut-être un peu avant l'heure — pour se faire voir des baleinières les plus proches, de celles qui avaient harponné le cachalot femelle ; le *Charles-Morgan* allait les rejoindre, les aider à amarrer leur prise le long du bord.

Cependant, Nelson et les autres se dirent que ce feu était peut-être monté aussi pour eux, misérables, et cette pensée les réconforta. Tant qu'ils verraient le feu, tout ne serait pas perdu.

Sur la mer de plus en plus sombre, les hommes continuaient à souquer. De temps en temps, un rameur demandait :

— Le navire est toujours là ?

— Oui.

Aucun d'eux n'osait demander : « Est-il plus proche ? », tous sachant combien il est difficile d'apprécier la distance d'un feu sur la mer. Mais ils scrutaient dans le crépuscule le visage du lieutenant tourné vers cette lumière, comme si celle-ci eût pu s'y refléter. Nelson le scrutait comme les autres, et il sentait disparaître son animosité contre le chef d'embarcation, coupable, mais qui partageait leur sort, qui pour eux voyait la lumière, gardait leur espoir. Lorsque l'obscurité fut complète, lorsque le visage du lieutenant devint invisible, les hommes de nouveau entendirent sa voix :

— Le navire est toujours là. Moins loin.

— Moins loin ? demanda Nelson.

— Oui. Maintenant j'en suis sûr. Beaucoup moins loin. Je vois le feu vert à tribord.

Ainsi cet homme avait pris sur lui, avait contenu son propre espoir, de peur, s'il se trompait, de désespérer son équipage. Non, ce n'était pas absolument un mauvais homme ! Un instant d'ambition téméraire, le désir de ramener à lui seul la plus grosse baleine, voilà quelle avait été sa faute, et n'était-elle pas excusable, après tout, pour un baleinier ? Et maintenant le chef ramenait son embarcation vers le navire, la ramenait au navire, il avait dirigé bien exactement son équipage, n'était-ce pas là quelque chose qui méritait qu'on oubliât le reste ? Ce que Nelson et ses copains oubliaient aussi, oui, déjà oubliaient presque, c'était qu'ils avaient, eux, interminablement — pendant quatre heures, ils devaient l'apprendre par la suite — souqué comme des galériens sur la mer effrayante, avec une obstination dont sans soute aucun animal n'aurait été capable.

— Le navire s'approche, les gars ! Je le vois ! Je vois les feux et je vois le navire !

Le lieutenant avait raison de dire : « Le navire s'approche ». Pendant des heures, la baleinière n'avait nullement progressé sur la mer ; elle avait même, debout au vent, continué à être poussée sous le vent. Le *Charles-Morgan*, lui, avait dérivé vers elle. L'effort obstiné des hommes avait ralenti la régression, et le navire enfin rejoignait son esquif — miséricordieusement. L'effort, maintenant, ne coûtait plus à ces hommes, ils voulaient souquer jusqu'à la fin, jusqu'à sentir l'avant de la baleinière heurter la muraille du navire.

— Pas de baleine le long du bord, dit le lieutenant. Mais les embarcations sont aux potences.

Ainsi, les autres avaient perdu leur baleine. Eux aussi, qui criaient si fort ! Mais ils avaient été recueillis, allons, tout allait bien. Et, pour que le lieutenant pût voir qu'il n'y avait pas de baleine le long du bord, le navire devait être maintenant rudement près ! Etait-ce possible ? La vie et la joie gonflaient la poitrine des rameurs.

— Doucement, les gars !

Les hommes sentirent que le vent cessait de presser leur dos.

— Lève-rames ! Sciez bâbord ! Avant tribord ! Stop !

La muraille du navire était là, à toucher, montante et descendante, heurtée par la mer. Attention à ne pas se briser contre elle ! Bah ! qu'était-ce maintenant que cela, qu'était la plus difficile manœuvre ? Les hommes de la baleinière devinaient le pont incliné vers eux, ils voyaient des fanaux apparaître le long du bord. Une voix de matelot cria :

— Qu'est-ce que vous avez foutu, bande d'idiots ? Les autres sont rentrés depuis deux heures !

— Silence ! Attention, Sullivan, on va vous passer les palans !

Cette fois, c'était la voix du capitaine impérative, certes, sévère, et qui laissait prévoir une réprimande numéro un, sans doute une punition pour le lieutenant. Mais, les rescapés avaient eu le temps de l'entendre, les autres chasseurs étaient rentrés depuis deux heures. Ainsi, c'était bien pour la baleinière numéro trois que le *Charles-Morgan* avait allumé ses feux un peu avant la nuit. C'était pour elle, pour la pécheresse, qu'il avait

montré sa lumière. Nelson et ses copains en train de crocher dans les palans, de se hisser difficilement à bord, se sentaient des enfants prodigues à qui tout était déjà pardonné.

Le *Charles-Morgan* avait quitté New Bedford le 8 juin 1849. Il y revint le 25 mai 1853, atterrissant à la sonde par temps bouché, et manquant de s'échouer sur Long Island. Ce malheur évité, le pilote arriva à bord et, tout en guidant le navire vers le port, il donna les premières nouvelles du monde américain à New Bedford et ailleurs, on ne parlait que des veinards qui faisaient fortune en Californie. La Ruée vers l'Or avait commencé.

Je crois que voici le moment de nous séparer de notre ami harponneur. Il va descendre à terre, se faire raser, s'offrir un bain chaud, s'acheter des vêtements neufs. Nous avons tous fait cela. Comme Nelson, nous avons retrouvé notre famille, été embrassés, questionnés. Comme lui, nous avons dit : « Cette fois, c'est bien fini », et nous avons aussi repris la mer — ou le vieux sillon de notre vie. Quelque jour, notre Nelson deviendra capitaine. Pas de chance, ce sera en 1860, exactement à l'époque où un nouveau combustible d'éclairage, le pétrole, détrône l'huile de baleine. Pour Nelson comme pour tant d'autres baleiniers, fini de naviguer. Il sera négociant, à Honolulu, puis aux Etats-Unis. A l'usage de ceux qui désirent tout savoir, ajoutons que ce vainqueur des grands cachalots ne mourra cependant pas comme un retraité. On trouve mention de son décès, à la fin de l'hiver de 1900, dans le registre de l'hôpital de Sheep Camp, en Alaska, où Nelson Cole Haley était venu ravitailler des prospecteurs.

Chapitre IV

LES BALEINIERS DE L'ANTARCTIQUE

Le texte qui suit est une reconstitution exacte de la chasse à la baleine sous sa forme la plus moderne. Des faits rapportés ci-dessous, certains se sont déroulés semblablement à bord de tous les baleiniers ; d'autres, plus particuliers, à bord de tel ou tel navire. Pour la clarté du récit, je les ai rassemblés à bord du même navire-usine et du même vapeur de chasse. De même, j'ai attribué à quelques personnages typiques des actions accomplies par plusieurs. L'explorateur Paul-Emile Victor a raconté ainsi, dans *La grande Faim*, la famine chez les Esquimaux pendant les hivers de 1882 et 1883, et ce procédé m'a paru historiquement valable.

Le directeur sortit le premier, jetant son cigare dans le jardin.

— Allons, je suis sûr que vous n'avez pas dit votre dernier mot.

— Si, Johanssen, c'est mon dernier mot. Maintenant, je suis fermier, un point c'est tout.

Le directeur se tourna vers la jeune femme qui franchissait la porte :

— Madame Börnik, dites-lui qu'il a tort. Je suis sûr que vous, vous sauriez le décider.

Harriet Börnik sourit gracieusement, sans répondre. Pendant toute la discussion, elle n'avait pas dit un mot, se contentant de remplir les verres. Elle ne savait pas si elle était capable de peser le moins du monde sur la décision de son mari. Il était probable que, d'ailleurs, elle n'avait nullement envie de le voir repartir du côté du pôle sud, une fois de plus, après seulement trois années de mariage — veuf avec trois enfants, Einar l'avait épousée en secondes noces — mais elle ne se le demandait même pas. En tout, c'était Einar qui décidait. Mais Einar prenait souvent des décisions que Harriet trouvait très agréables.

— Regardez-le, Madame Börnik. Voilà un homme qui parle de se retirer. Il a trente-huit ans. Comme moi. Est-ce que je pense à ma retraite ? Nous sommes tous les deux en pleine force.

Börnik et le directeur avaient le même âge, c'était exact. Ils avaient même été écoliers ensemble. Et en les voyant là tous les deux face à face dans le jardin, le directeur en pardessus, Einar les mains dans les poches de son confortable costume de tweed, Harriet pouvait constater qu'ils se ressemblaient fort. Tous deux de même complexion, grands, des membres longs et en même temps des épaules larges, des cous robustes. Cependant, leurs vies les avaient marqués différemment. Les cheveux gris fer d'Einar étaient drus, ceux du directeur, plus foncés, se clairsemaient déjà. Einar portait au coin de chaque œil une quantité extraordinaire de plis fins et profondément creusés dans sa peau tannée ; cette peau était bien appliquée sur l'ossature puissante du visage. Le masque de Johanssen était un peu moins ferme, et il n'avait pas du tout la même couleur. Johanssen avait été photographe, journaliste, puis employé dans une compagnie baleinière avant de devenir directeur. Les Norvégiens changent volontiers de métier. Einar, lui, avait pris la mer à quatorze ans. Il avait harponné sa première baleine à dix-huit ans.

— Allons, vous avez empoché cent mille couronnes (1) l'année dernière, dit Johanssen presque brutalement. Est-ce que ce n'est pas bon à prendre ?

(1) La couronne norvégienne vaut environ 50 francs.

— L'année dernière n'est pas cette année. Les cours de l'huile ont baissé.

— Vous feriez encore une jolie campagne. Les cours sont maintenant stabilisés. Il n'y a pas de risque pour vous.

— Et le risque de crever là-bas ?

Börnik tira les mains de ses poches, les secoua devant la poitrine du directeur

— Et ça, qu'est-ce que vous en dites de ça ? Je n'ai pas envie de devenir infirme !

Les mains de Börnik valaient la peine d'être examinées. Chacune d'elles devait porter trente cicatrices ; des ongles manquaient. Le dos brun des deux mains était marqué de grandes taches plus claires. Et surtout, les doigts étaient terriblement tordus, tous déformés.

Johanssen haussa les épaules :

— Tout le monde peut avoir des rhumatismes.

— Des rhumatismes comme ça ?

Börnik avait crié, son visage devenant rouge sous le hâle.

— Voyons, Einar, dit timidement sa femme.

Le directeur se fit de nouveau diplomate :

— Cela ne vous empêche pas d'être le meilleur harponneur de Sandefjord. Vous pourriez vous soigner, même à bord, j'en parlerais au médecin. Il y a vingt ans que vous menez cette vie, sans jamais prendre la moindre précaution. Une saison de plus n'aggraverait rien. Une saison seulement.

— Johanssen, vous êtes un démon. Vous ne pensez qu'à vos intérêts.

Le directeur sourit, en frappant l'épaule de Börnik :

— Je suis un démon tentateur, mais je pense à vos intérêts autant qu'aux miens, Einar. Cette ferme est magnifique, j'en conviens. Vous y vivrez heureux très longtemps avec votre femme et vos enfants. Mais vous avez fait de gros frais cette année, je le sais. Une saison de chasse vous serait très utile.

— Rien ne me sera utile si je crève là-bas ou si je deviens infirme.

— Rien de tout cela n'arrivera. Vous auriez le meilleur

vapeur de la compagnie, le *Pol-Quatre*. Vous l'avez vu au chantier ?

— Je n'ai rien vu du tout. Les bateaux ont cessé de m'intéresser.

Börnik s'était mis à marcher dans l'allée, entraînant assez impoliment son visiteur vers la porte. Harriet suivait à trois pas, un peu gênée. Le directeur continuait à parler :

— Trois mille chevaux, dix-huit nœuds. Un bateau qui nous a coûté cent quatre-vingt mille livres sterling, avec radar et tout ce qui s'ensuit. Une passerelle confortable comme un salon...

— Oui, avec des glaces latérales qui s'ouvriront au premier coup de vent. Le système de fermeture est ridicule !

Le directeur s'arrêta, regardant Einar dans les yeux :

— Vous avez vu le bateau. Vous l'avez vu !

Börnik secoua la tête :

— Comme ça en passant. Mais tout ça ne m'intéresse plus.

— Nous ferons changer ce système de fermeture, il est encore temps. Nous ferons exécuter toutes les modifications que vous voudrez. Vous n'avez qu'à parler.

— Non, c'est non.

— Quelle prime aviez-vous par prise la saison dernière ? Sept pour mille ?

— Vous vous le rappelez parfaitement. J'avais un pour cent.

— C'est vrai, le taux le plus fort. Eh bien ! disons douze pour mille.

— Inutile, Johanssen. Vingt pour mille, je ne marcherais pas.

— Un cigare ?

Les deux hommes étaient arrivés aux deux tiers de l'allée, on voyait la Pontiac du directeur au-delà du joli portail blanc ouvert. Börnik comprit qu'il devait accepter le cigare. Johanssen le lui alluma :

— Téléphonez-moi. Vous avez encore le temps de réfléchir.

— C'est tout réfléchi.

— Sacré Einar, va !

Le directeur serra en riant la main de la jeune femme. Börnik l'accompagna jusqu'à sa voiture.

— Belle auto, Johanssen. Ma parole, c'est une neuve.

— Oui. J'ai vu votre fils au volant de la vôtre ce matin. Il conduit comme un chef.

— Il trouve que c'est une vieille auto. Les gosses sont fous.

— Mais non, Einar, il a raison, vous devriez la changer. Vous voyez bien que vous avez besoin d'argent !

Börnik haussa les épaules. Le directeur claqua la portière. Les deux anciens camarades se saluèrent cordialement de la main.

La muraille gris-bleu du navire-usine s'élevait le long du quai à la hauteur de quatre étages. Plusieurs camions chargés de grandes caisses à claires-voies étaient en train de manœuvrer pour passer entre d'autres caisses grandes comme des maisons posées sur le quai, que des hommes ouvraient à l'aide de leviers en fer. Les caisses à claires-voies laissaient voir des tours, des scies circulaires et des rubans de scie enroulés, des pompes, des presses, des malaxeurs, et les ouvriers tiraient des autres caisses des groupes diesel, des moteurs électriques, à croire que c'était une foire-exposition industrielle qui s'installait là sur ce quai de Sandefjord en ce début de novembre 1952. Mais non, toutes ces machines étaient destinées au navire. Les grues du port et celles du navire les hissaient jusqu'au pont, les descendaient dans les cales, parmi un vacarme continuel. Depuis plusieurs jours, les camions n'avaient cessé d'arriver et de repartir.

La Pontiac de Johanssen dépassa prudemment un tracteur trapu qui remorquait en grondant deux plates-formes surmontées de blocs de six mètres de haut formés de centaines de boîtes de carton cerclées de métal et numérotées, et alla se ranger à l'extrémité du quai. Le directeur descendit, marcha vers un jeune homme en combinaison bleue d'ouvrier, mais qui tenait un bloc et un crayon.

— Dites-moi, Gjölberg, je n'ai vu nulle part les pommes de terre.

— Elles ont été embarquées la nuit dernière, monsieur Johanssen. Quatre-vingt mille kilos. La margarine et le beurre sont à bord aussi. La viande fraîche demain matin, trente mille kilos.

— Bon.

Johanssen, passant juste au-dessous d'une hélice de vapeur qui se balançait dans les airs, se dirigea vers la passerelle reliant le navire au quai. L'employé qui gardait l'entrée le salua d'un signe de tête, sans ôter sa casquette.

— Bonjour, Hatlehol. Le capitaine est à bord ?

— Oui, monsieur Johanssen.

Franchissant l'ouverture de sabord, le directeur se trouva de plain-pied dans une longue pièce peinte en gris clair, bien éclairée, aux parois entièrement couvertes de rayons métalliques sur lesquels étaient rangées des piles et des piles de linge et de vêtements neufs, une véritable réserve de grand magasin. C'était là en effet la réserve de la cantine. Thorleif Johanssen eût pu énumérer de mémoire tout ce qu'il y avait sur ces rayons : 1.600 paires de pantalons, 1.400 chemises, 600 vestes, 1.650 paires de chaussettes, 2.100 sous-vêtements de laine ; plus loin, là-bas, 1.000 paires de bottes et de souliers. Johanssen savait que les boîtes de carton rangées le long de la paroi du fond contenaient 1.200 tubes de pâte dentifrice, 7.000 lames de rasoir, 30.000 plaques de chocolat, 25.000 bonbons au caramel...

— Et dire que tout cela sera vendu avant Noël ! pensa le directeur. Mais pourquoi nous encombrer davantage ?

Oui, pourquoi, puisque, sur tous ces objets, la compagnie ne réaliserait pas un sou de bénéfice ? Telle était la règle des baleiniers, afin de ne pas concurrencer le commerce local. D'ailleurs, pendant toute la campagne, l'argent ne circulerait pas longtemps à bord. Un mois d'avance après l'appareillage, un mois juste avant le retour, voilà tout ce que les hommes recevraient. Quant au reste, on leur remettrait des bulletins de paye, qui seraient honorés au retour. Agir autrement, c'eût été aller au-devant des complications, des disputes, encourager la désertion aux escales. Les joueurs de cartes n'avaient qu'à jouer des cigarettes (les derniers mois, ils jouaient des allumettes !). Tous étaient bien contents de recevoir un joli paquet en débarquant. Le directeur Johanssen se rappelait — non sans une certaine fierté, mêlée de regret — le total des salaires aligné par la grande

machine à calculer à la fin de la précédente campagne du navire-usine plus de deux cent cinquante mille livres sterling.

Six étages sous la flottaison, trois au-dessus. Johanssen jeta un coup d'œil en passant dans le bureau, où crépitaient cinq ou six machines à écrire, passa sans s'arrêter devant les salles à manger de l'équipage et devant les cuisines, gravit les échelles cuivrées, astiquées, qui conduisaient au plan supérieur. Il aperçut le maître d'hôtel du capitaine, en pantalon noir et veste blanche, qui disparut aussitôt. Le capitaine vint à la rencontre du directeur.

— Bonjour, monsieur Johanssen. J'ai téléphoné à la compagnie, mais vous n'étiez pas là.

— Non, je me traînais aux pieds de Börnik. Une vraie tête de cochon !

— Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur Johanssen. Tous ces harponneurs se prennent pour Greta Garbo.

Le directeur se laissa tomber dans un fauteuil. Le maître d'hôtel posait déjà deux verres sur une table basse.

— Börnik a tué cinq mille baleines en vingt ans, c'est quelque chose. Je donnerais je ne sais quoi pour l'avoir.

— Le malheur, c'est qu'il le sait.

Johanssen secoua la tête :

— Je ne suis pas sûr qu'il veuille me faire marcher. Peut-être a-t-il réellement envie de tout plaquer. Il est à son aise, l'animal, et ma foi, à sa place...

Le directeur soupira, puis il promena ses regards autour de lui avec satisfaction. Ce fumoir était incroyablement luxueux, aussi riche qu'un fumoir de palace. Fauteuils profonds, tapis épais, des tableaux aux murs. Une porte s'ouvrait sur le « cocktail-cabinet », dont on apercevait le bar étincelant. Dans un angle, le pick-up, avec la discothèque pleine de disques microsillons. Johanssen considérait tout cela avec satisfaction, parce qu'il se disait que c'était autant que le fisc n'aurait pas. Les impôts devenaient si lourds que les compagnies étaient pour ainsi dire obligées de gonfler les frais généraux. Cependant, il fallait commencer par gagner beaucoup d'argent.

— Voici, Sulebust. Je crois savoir — j'ai eu le renseignement

ce matin — que la Commission fixera au 2 janvier l'ouverture de la chasse pour les baleines bleues et rorquals. Vous arriverez là-bas en avance. Vous commencerez donc par chasser le cachalot. Merci. Skaal !

— Skaal !

Le capitaine reposa son verre.

— Nous chasserons le cachalot si la compagnie en a décidé ainsi, monsieur Johanssen. Mais nous risquons d'encombrer deux ou trois citernes pour pas grand-chose...

— Allons, allons, Sulebust ! Je sais que ce qui vous embête, c'est de nettoyer vos bouilleurs. Toujours la même histoire !

— Mais, monsieur Johanssen, ce n'est pas moi qui nettoierai les bouilleurs. Que les hommes soient occupés à cela ou à autre chose, que voulez-vous que ça me fasse ? Je me rappelle simplement que l'huile de cachalot a baissé du simple au tiers, l'année dernière, et les fabricants de savon à bon marché en veulent de moins en moins. Vous savez tout cela mieux que moi.

Le directeur secoua la main, puis il étendit cette main au-dessus de son verre, que le maître d'hôtel s'apprêtait à remplir de nouveau.

— Un moment, capitaine. Laissez-moi vous expliquer. Je dois vous parler sérieusement.

Le maître d'hôtel se retira discrètement. Johanssen attendit qu'il eût refermé la porte.

— Ecoutez-moi, Sulebust, reprit-il en s'avançant sur son fauteuil. L'huile de cachalot a baissé et baissera encore, je le sais. Mais n'oubliez pas que l'huile de baleine peut baisser, elle aussi. L'an dernier, cent soixante-dix livres sterling la tonne...

— C'était un cours exceptionnel. La baisse était fatale.

— D'accord. La preuve est qu'on prévoit pour cette saison un cours autour de quatre-vingts livres. Or, moi je vous dis que, si ce cours est maintenu, nous aurons de la chance. Il faut vous mettre dans la tête que les ingénieurs des fabriques d'huile végétale ne se croisent pas les bras dans leurs laboratoires. Qu'un de ces gaillards découvre ou perfectionne considérablement un procédé d'extraction, crac, nos cours dégringolent. Même chose si les chimistes d'Unilever et consorts réussissent à fabriquer

un détersif efficace contenant moins de matière grasse que les produits actuels...

— Vous avez d'autres débouchés pour votre huile, monsieur Johanssen. Je ne suis pas inquiet.

— Naturellement, nous avons en premier lieu les industries de guerre. Les militaires et les fabricants d'armes sont des dévorateurs de lubrifiants et de glycérine. Mais, Sulebust, il peut y avoir du nouveau aussi de ce côté-là. Supposez que, pour une raison ou pour une autre, la tension Est-Ouest diminue. Supposez que la guerre de Corée cesse brusquement...

Le capitaine ne répondit pas. Johanssen tira de sa poche son étui à cigares, en offrit un au capitaine, qui refusa. Le directeur alluma le sien.

— Bien d'autres industries que la nôtre, et dans tous les pays, seraient touchées en pareil cas. Naturellement, je souhaite la fin de la guerre de Corée et de toutes les guerres. Dieu merci, la Norvège est un pays pacifique, qui sait mieux que beaucoup d'autres prospérer dans la paix, et je suis convaincu que nous trouverions finalement d'autres débouchés. Mais nous pouvons avoir un moment dur à passer. Il n'est pas du tout exclu que l'industrie baleinière connaisse pendant un temps des jours aussi sombres que ceux de 1928-1929...

— J'avais seize ans, je me rappelle ce qui s'est passé : tous les baleiniers désarmés, une population ruinée. L'huile valait vingt-sept livres. Les cours se sont effondrés jusqu'à huit livres en 1932. Mais permettez-moi de vous dire, monsieur Johanssen, que je vous trouve excessivement pessimiste d'envisager le retour de pareilles catastrophes.

— Je ne l'envisage pas, Sulebust, du moins pas pour demain. Je dis simplement — écoutez-moi bien — que le cours prévu pour cette saison peut ne pas être maintenu et qu'en conséquence, nous ne devons pas nous conduire en grands seigneurs. Nous devons faire flèche de tout bois. Voilà pourquoi je vous demande de ne pas mépriser l'huile de cachalot. Ce sera toujours autant de pris.

— Bien, monsieur Johanssen. Votre ordre sera exécuté. D'ailleurs, il l'aurait été de toute manière.

Le directeur se renfonça dans son fauteuil.

— Merci, capitaine. Pourquoi m'aviez-vous téléphoné ?

— Au sujet du médecin. Il demande un appareil de radiothermie.

— Mais il en a déjà un !

— Il en veut un autre, américain, qu'il a vu hier à Oslo. Il dit que celui-ci est beaucoup mieux.

— Combien ?

— Huit mille couronnes. Quatre cents livres sterling.

Le capitaine avait autant que son directeur l'habitude de traduire instantanément n'importe quelle somme en livres sterling, valeur internationale.

— C'est rudement cher, dit Johanssen. Dites-lui de passer ce soir à la compagnie. Je verrai si on peut lui donner satisfaction ou non. Attendez, j'ai noté autre chose sur mon carnet. Ah ! voici. J'ai marqué : « Soigner les I. » Les I, ce sont les deux inspecteurs de la Commission de contrôle.

— Ils seront dorlotés, monsieur Johanssen. Comme toujours. Mais n'imaginez pas que rien puisse les faire transiger d'un centimètre sur la taille minima des prises, ni sur quoi que ce soit. Je crois qu'au fond d'eux-mêmes, ils nous tiennent pour des bourreaux, vous et moi, et tous les baleiniers. Une fois, j'ai vu l'un d'eux en train de lire un livre sur le bouddhisme...

— Sur quoi ?

— Sur le bouddhisme. Tous les inspecteurs, et tous les personnages de la Commission baleinière internationale ne seront vraiment contents que lorsque les baleiniers n'auront plus le droit de tuer une seule baleine.

Johanssen éclata d'un rire puissant, comme devant l'énoncé d'une absurdité phénoménale :

— Ah ! Ah ! Et alors, il n'y aura plus besoin d'inspecteur pour mesurer les baleines, n'est-ce pas, Sulebust ! Ah ! Ah ! Ah !

Le directeur se leva :

— Bon, je m'en vais. Pas de difficulté du côté de nos artistes ?

— Aucune, monsieur Johanssen. Le journaliste s'est déjà promené partout, je crois qu'il connaît maintenant le bord mieux que moi. Le cinéaste voudrait vous filmer avant l'appareillage.

— Me filmer, moi ? En train de faire quoi ? Derrière mon bureau, parlant au téléphone ? Ridicule. Dites-lui que l'activité d'un directeur n'est pas spectaculaire. Sacré nom d'un chien !...

Johanssen s'arrêta net.

— Faites monter le cinéaste, Sulebust. Faites-le monter.

Le capitaine décrocha un téléphone. Deux minutes plus tard, le maître d'hôtel introduisit un superbe gaillard en blouson. Johanssen s'adressa à lui en anglais sans hésitation :

— Bonjour, monsieur Crossley. Le capitaine me dit que vous voudriez me filmer, nous en reparlerons. En attendant, j'ai un personnage beaucoup plus intéressant à vous proposer. Vous allez rendre visite à Einar Börnik. Il habite une ferme, ici, tout près de Sandefjord. C'est le meilleur harponneur de la flotte norvégienne. Vous emmènerez le journaliste avec vous, et vous filmerez et interviewerez Börnik.

— Ici, à Sandefjord ? Vous ne croyez pas qu'il vaudrait mieux le prendre à bord de son vapeur ?

— Prenez-le d'abord ici, dans sa ferme. Cela montrera aux gens la vie des harponneurs à terre. Cet homme-là a cinq mille baleines à son tableau. Il aura cinquante histoires à raconter si votre confrère sait s'y prendre.

— Pourrons-nous dire que c'est vous qui nous envoyez ?

— Oui. Mais surtout, adressez-vous à Börnik comme à un champion. Dites-lui que ses exploits sont connus jusqu'en Australie.

— Naturellement. Quand pouvons-nous le voir ?

— Maintenant, tout de suite, allez-y. Le capitaine va vous donner quelqu'un pour vous conduire. Excusez-moi de ne pas vous transporter moi-même, mais je dois repasser à mon bureau. Entendu comme ça, n'est-ce pas, capitaine ? Au revoir. Au revoir, monsieur Crossley.

Johanssen ne se rendit pas directement à la compagnie, ayant plusieurs rendez-vous en ville. Sandefjord, à deux heures de chemin de fer d'Oslo, ne compte qu'environ six mille habitants, mais c'est le port baleinier le plus important du monde. Quand Johanssen arriva à son bureau, à la fin de la journée, son associé lui dit que le cinéaste australien avait téléphoné :

— Börnik n'a pas voulu le recevoir. Ou plutôt, il l'a reçu, ainsi que le journaliste, mais il n'a pas voulu se laisser filmer, ni interviewer.

— Sacrée tête de cochon !

— Je trouve que vous avez tort de vous hypnotiser sur Börnik, dit l'associé. Qu'il aille se faire pendre ! Nous avons déjà quinze bons harponneurs, et Trones ne demande qu'à signer. Nous pouvons très bien nous passer de Börnik.

— Je dirais comme vous si j'étais absolument certain que Börnik ne signera pas ailleurs, mais je n'en suis pas certain. Et nous ne pouvons pas risquer de laisser un pareil atout aux mains de nos concurrents. Il faut que nous l'ayons à tout prix.

— Dites plutôt que c'est une question d'amour-propre, Johanssen. Voilà de l'amour-propre mal placé.

Le directeur jeta son chapeau sur un fauteuil.

— Sacré nom, vous avez pourtant l'habitude des chiffres, Nesje. Combien doit rapporter chaque vapeur pour que nous nous y retrouvions ?

— Deux cent mille livres. En gros, cent baleines bleues.

— Bon. Les autres compagnies sont dans le même cas. D'après les documents officiels de la Commission, les seize navires-usines participant à la campagne cette année emploieront en tout cent quatre-vingt-dix vapeurs. Le calcul est facile : cent quatre-vingt-dix vapeurs multipliés par cent, cela fait dix-neuf mille baleines bleues. Or, quel est le chiffre total de prises autorisé pour la saison ? Seize mille B.W.U. (1), trois mille de moins que ce qu'il faudrait pour que tout le monde vive. Cela signifie, mon cher Nesje, que nous allons assister cette année à une concurrence infernale, à une course désespérée. Il s'agit pour nous de prendre le maximum de baleines dans le minimum de

(1) Les expéditions antarctiques chassent la baleine bleue *(blue whale, Balænoptera musculus)*, le rorqual *(fin whale, Balænoptera physalus)* et le cachalot. La chasse des baleines bleues et des rorquals est limitée. Pour le calcul de cette limitation, la Commission baleinière internationale a choisi une unité commune à ces deux variétés. La B.W.U., *Blue Whale Unit*, correspond à une baleine bleue ou à deux rorquals.

temps, sinon c'est la faillite. Voilà pourquoi je veux avoir Börnik. Et je l'aurai ! Je retourne chez lui.

— Vous ne pensez pas que vous feriez mieux d'attendre demain matin ?

— Non, maintenant.

Il faisait nuit lorsque Johanssen arriva devant le portail blanc de la ferme. Cette fois, la Pontiac franchit le portail, roula jusqu'à la maison, Johanssen éteignit ses phares en voyant Harriet Börnik qui ouvrait la porte et s'arrêtait, éblouie. Elle reconnut le directeur lorsqu'il s'avança.

— Einar n'est pas là, dit-elle timidement. Bonsoir, monsieur Johanssen.

— Ah ! Où est-il ?

— Il est allé à Skien, dîner chez des amis. Il ne rentrera que très tard.

Johanssen demeura silencieux quelques secondes.

— Bon, dit-il, ça ne fait rien. Puis-je téléphoner ?

— Naturellement, monsieur Johanssen. Mais, vous savez, Einar est buté. Il s'est mis en colère...

— Ce n'est pas à lui que je veux téléphoner.

Johanssen entra derrière la jeune femme.

— Voici, monsieur Johanssen.

— Merci. Non, vous pouvez rester. Je vous demande même de rester.

Le directeur demanda le numéro de sa compagnie.

— Allô ! Passez-moi mademoiselle Tullin... C'est vous, Anna ? Dites qu'on m'envoie un taxi. Oui, chez Einar Börnik. Tout de suite. Merci.

Harriet Börnik le regarda reposer le récepteur.

— Votre voiture est donc en panne, monsieur Johanssen ? Je suis désolée...

— Non, madame Börnik. La voiture n'est pas en panne.

Le directeur tira encore un cigare, qu'il alluma.

— La voiture n'est pas en panne. Mais elle n'est plus à moi.

La jeune femme ouvrait des yeux ronds.

— Elle est à vous, madame Börnik. A vous et à Einar. Je

vous en fais cadeau. Voici la carte. Je m'occuperai moi-même demain matin des formalités.

Harriet s'assit sur une chaise. Johanssen vit que ses mains tremblaient. Elle regardait la carte posée sur la table. Puis elle releva les yeux vers le directeur, en secouant la tête :

— Non, non, monsieur Johanssen, ce n'est pas possible.

Harriet n'ignorait pas que les compagnies offraient souvent — hors contrat — des cadeaux somptueux aux harponneurs. Une montre en or, un service en argent. Même une auto, cela s'était vu. Harriet l'avait entendu dire. Mais cette Pontiac !

— Ce n'est pas possible, monsieur Johanssen. Einar ne voudra pas.

— Il voudra si vous voulez, madame Börnik.

— Il va se mettre en colère, il me grondera...

— Il ne vous grondera pas du tout. Vous lui direz que je suis venu et que j'ai laissé la voiture là. Vous ne pouviez pas m'en empêcher, n'est-ce pas ?

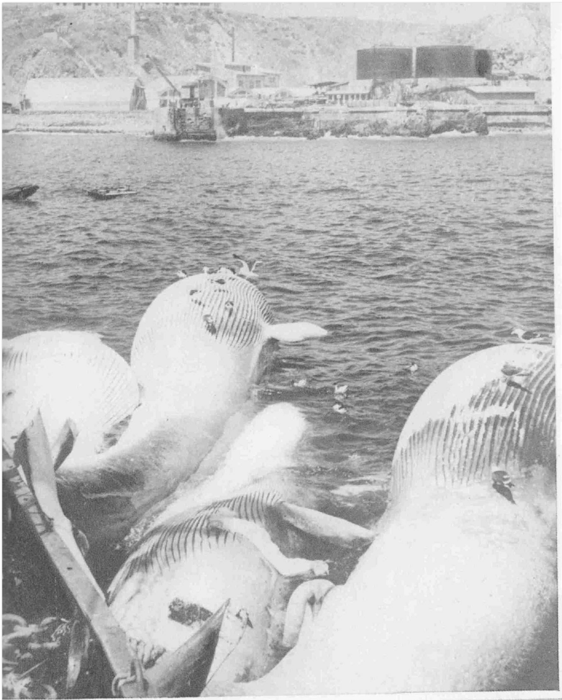
Harriet secouait encore la tête, tandis que Johanssen continuait à parler. Encore une campagne, une seule ! Moins de sept mois de séparation et ce serait fini. Johanssen promettait qu'il ne demanderait pas à Einar de signer une autre fois après celle-ci, non, c'était bien entendu, il le jurait. Einar toucherait quatre-vingts ou cent mille couronnes à la fin de la campagne, une somme joliment utile pour mettre vraiment la ferme en train, et ensuite, le ménage serait tranquille, heureux ; et cette voiture était maintenant à eux. La jeune femme entendait à peine ce flot de paroles, les mots lui parvenaient comme à travers de l'ouate ; ce qu'elle entendait, c'étaient, déjà, les reproches d'Einar ; elle voyait son visage irrité. Soudain, en voyant le directeur s'asseoir devant elle, elle pensa qu'elle l'avait laissé là debout, sans penser à rien lui offrir, quelle impolitesse ! Elle se leva, mais le directeur se leva aussi.

— J'entends le taxi, madame Börnik. Allons, bonne nuit. Dites à Einar que je l'attends demain à midi.

« Nous sommes maintenant sur le point d'appareiller. Notre navire-usine est depuis ce matin mouillé devant le port. Le

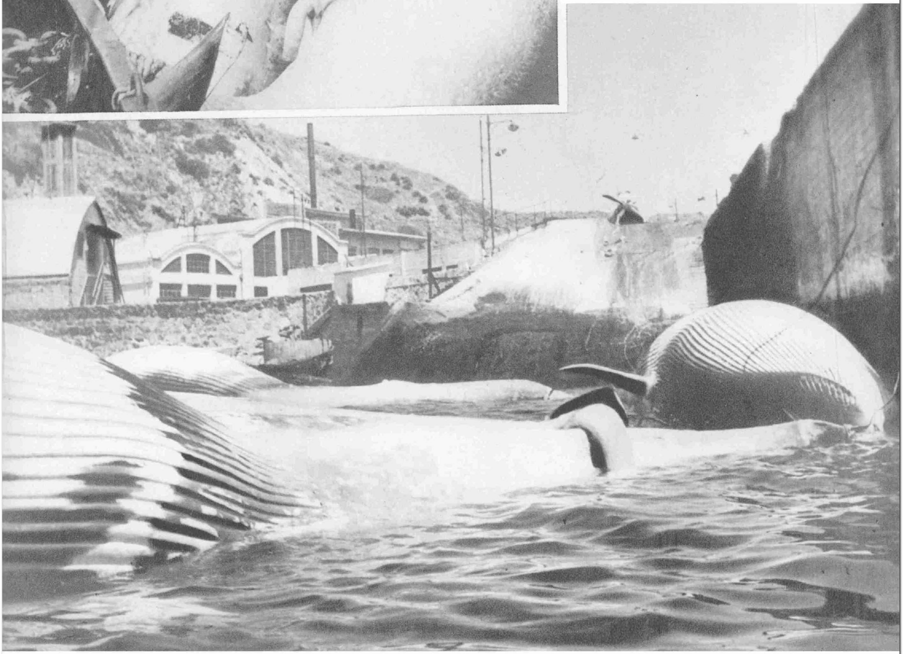
spectacle que je découvre du pont supérieur est magnifique. La douce lumière de l'automne baigne la jolie petite ville de Sandefjord, dont les maisons de bois, très propres, blanches ou bariolées de couleurs vives, sont alignées au bord de l'eau calme. J'aperçois deux autres grands navires amarrés le long du quai, deux navires-usines à peu près semblables au nôtre, et un troisième est mouillé non loin de nous, je crois qu'il doit appareiller une heure ou deux après nous. Le port et la rade sont constamment sillonnés par des vedettes rapides qui font le va-et-vient entre le quai et les navires. L'embarquement de notre équipage est maintenant terminé, mais les vedettes transportent encore à bord de l'autre baleinier de nombreux groupes de marins, accompagnés de leurs familles, qui vont les embrasser une dernière fois à bord avant la séparation. Il y a des marins qui ont dû fêter joyeusement le départ, car j'en aperçois qui semblent éprouver quelque difficulté à gravir l'échelle de coupée, trois marches en avant, deux en arrière. C'était la même chose tout à l'heure chez nous. Quelques heures de mer suffiront à dissiper ces fumées, et nous voguerons bientôt pour la grande aventure.

« C'est en effet une grande aventure qui commence, une épreuve internationale sans pareille à notre époque. Quatorze expéditions baleinières prennent le départ, ou l'ont pris ces jours-ci, pour s'élancer vers l'Antarctique. Sept des navires-usines sont norvégiens. Trois expéditions britanniques appareillent de Leith, en Ecosse, une expédition russe a quitté Vladivostok et l'armada compte encore trois baleiniers japonais et un panaméen. Plusieurs de nos vapeurs de chasse sont autour de nous, prêts, eux aussi, à appareiller. D'autres nous attendent à Walvis Bay, en Afrique du Sud, où nous ferons escale pour les prendre et pour nous ravitailler. N'allez pas croire que ces vapeurs de chasse sont de très petits bateaux. Ceux que j'ai sous les yeux déplacent de quatre à cinq cents tonneaux et mesurent plus de cinquante mètres de long, comme de beaux chalutiers. Ils sont plus puissants, plus rapides et meilleurs manœuvriers que les chalutiers, et on les reconnaît aussitôt au tonneau noir de leur nid-de-pie, fixé au haut du mât, et d'où les vigies veilleront le souffle des baleines, et à la plate-forme du canon-harpon, installée à



En haut : arrivée devant le port.

En bas : le plan incliné de l'usine.





Le dépeçage.

La plateforme avec les bouches des cuves à graisse.



l'avant. C'est sur cette plate-forme que se tiendront les harponneurs lorsqu'ils fonceront sur les baleines à travers les lames et les icebergs. Chaque harponneur est aussi le patron de son vapeur de chasse et tous ces hommes vont dans quelques semaines se livrer à une compétition farouche pour la gloire et pour le profit, ils vont s'efforcer d'adjuger à leur expédition la meilleure part du contingent de prises alloué pour la saison par la Commission baleinière internationale. Presque tous les harponneurs sont norvégiens, même ceux des expéditions d'autres nationalités. Notre expédition aura le maximum de chances dans la course, car notre équipe de harponneurs, qui sont tous remarquables, compte entre autres un des champions de la spécialité, Einar Börnik, qui a déjà eu raison de cinq mille baleines... ».

— Très bon enregistrement, dit l'opérateur en levant le bras du pick-up. Vous avez le temps d'entendre l'autre face.

— Vous en êtes certain ? demanda le radioreporter. Je ne voudrais pas que ces disques manquent la vedette. Ensuite, je ne pourrai plus rien envoyer jusqu'à Curaçao.

— La vedette attend le long du bord. J'ai dit qu'on me téléphone lorsqu'on virera l'ancre, car d'ici nous n'entendrions rien. Mais soyez tranquille.

Aucun bruit ne parvenait en effet jusqu'à la cabine d'enregistrement insonorisée, violemment éclairée. L'opérateur reposa le disque sur le plateau.

« Nous allons maintenant monter sur la passerelle de navigation pour assister à l'appareillage, reprit la voix anglaise du radioreporter. Les sirènes que vous entendez en ce moment sont celles de nos vapeurs de chasse, qui prennent les devants. Nous voici sur la passerelle. Déjà l'officier de quart, le timonier et les hommes de transmissions sont à leurs postes. Le capitaine et le pilote vont monter d'un instant à l'autre. La passerelle est extrêmement vaste et entièrement vitrée. J'ai l'impression de me trouver à bord de mon porte-avions pendant la guerre, mais les appareils de navigation qui m'entourent sont peut-être encore plus modernes. Nous avons ici tous les perfectionnements dernier cri.

« Voici, devant l'homme de barre, le pilote automatique. A

bord de ce navire, l'homme de barre sait qu'il peut à tout instant quitter son poste pour aller boire une tasse de café, ou lire tranquillement un magazine au lieu de tenir la barre en regardant le compas. Il n'a qu'à presser un bouton pour mettre en action le pilote automatique couplé sur le gyro-compas, et ce robot dirigera le navire plus précisément que n'importe quel timonier. En pratique, notre homme de barre ne quittera pas son poste lorsque le pilote automatique fonctionnera. Il surveillera cet instrument comme font les pilotes des avions de ligne.

« Nous pourrons naviguer sans aucune crainte par les nuits les plus noires, ou dans la brume la plus épaisse, même à proximité des côtes ou des banquises. L'officier de quart n'aura alors qu'à éclairer l'écran du radar placé ici à gauche de la passerelle pour voir se dessiner très exactement la découpure du littoral. S'il désire connaître la distance du point le plus rapproché, il pressera sur un bouton et la distance lui sera donnée continuellement, à intervalles réguliers. Notre radar peut détecter tout obstacle, iceberg ou navire, jusqu'à quarante milles marins.

« Pour connaître la distance entre la quille du navire et le fond de la mer, il suffit encore de presser un bouton. Le sondeur à ultra-sons émet ses ondes, reçoit l'écho, et il indique le résultat sous la forme d'une courbe continue tracée sur une bande de papier.

« Pour entrer dans un port de nuit ou par temps bouché, même opération : un bouton à presser. Le radar est alors couplé sur le direction-finder, qui capte les ondes émises par les postes terrestres et indique leur direction et leur distance, permettant de placer le navire sur la carte à quelques mètres près. Nous pourrions passer entre les jetées d'un port et aller accoster sans rien voir.

« En vérité notre navire-usine est l'une des villes flottantes les plus perfectionnées du monde. Je vous rappelle qu'il déplace près de trente mille tonnes et mesure plus de cent soixante mètres de long. Sa construction et son aménagement ont coûté trois millions de livres sterling. Voilà maintenant que le capitaine et le pilote arrivent sur la passerelle. Le pilote donne des ordres en norvégien, un marin répète ses paroles devant un téléphone,

je crois comprendre qu'il s'agit de virer la chaîne de l'ancre. Oui, c'est bien cela, un treuil se met en action et maintenant deux remorqueurs s'approchent. Nos matelots sur l'avant lancent des lignes pour attraper leurs aussières, les remorqueurs vont nous éviter cap au large. C'est maintenant vraiment le grand départ, nous allons faire route sur Curaçao, qui sera notre première escale. Les maisons et le port de Sandefjord vont s'éloigner derrière nous, la terre s'éloigne, nous voilà en route pour la grande aventure antarctique. »

L'opérateur ôta le disque :

— Bon enregistrement.

— J'ai un peu anticipé pour donner une idée de l'appareillage, mais je pense que ça ira, dit le radioreporter.

— C'est parfait. Vous voyez, vous n'êtes pas en retard.

Le reporter plaça le disque avec d'autres dans un emballage préparé.

— Vous envoyez ça par avion ?

— Naturellement. J'enverrai la suite de Curaçao et du Cap. Pour la fin, je ne sais pas encore comment je m'arrangerai. Je confierai sans doute les disques à l'un des pétroliers qui viendront nous ravitailler. Enfin, je verrai.

Le téléphone sonna. L'opérateur décrocha, écouta.

— On va virer l'ancre, dit-il. Mais vous avez le temps.

Le reporter quitta la cabine en hâte, monta jusqu'au premier pont, dégringola l'échelle de coupée. La vedette qui se balançait à quelques mètres vint accoster, l'employé de la compagnie prit le paquet. En remontant, le reporter croisa le directeur, qui se décidait seulement à quitter le bord, les ultimes recommandations faites au capitaine Sulebust.

— Ah ! bon voyage, dit Johanssen en riant. Tâchez de ne pas trop raconter de blagues !

Le directeur fit un geste de la main, sauta dans la vedette. Le reporter se dirigea vers la passerelle afin d'assister tranquillement à l'appareillage.

Dieu s'intéresse à chacun de nos actes, notre plus rapide

battement de paupière ne lui demeure pas ignoré. Il y avait une fois, en Norvège, un jeune écolier de onze ans, très studieux et très pieux, qui était totalement persuadé de cette vérité et qui, en conséquence, priait pour ainsi dire continuellement, confiant au Seigneur toutes ses entreprises: « Mon Dieu, donnez-moi la volonté de bien apprendre ma leçon de grec. Faites que je sache résoudre le problème... » On était en 1820, le petit garçon s'appelait Svend Foyle.

Il n'avait pour ainsi dire pas connu son père, capitaine au long cours, péri en mer en 1811. Des morts s'en vont, ne laissant rien. Le capitaine avait laissé derrière lui une femme et cinq enfants, plus, heureusement, un petit cargo à voiles, le *Minerva*. Sa veuve ne vendit pas le navire. Aidée des conseils de parents armateurs, elle le fit naviguer et en tira de quoi élever ses enfants.

Les fils des péris en mer se font marins plus souvent qu'on ne croit. Svend Foyle devint lieutenant au long cours. Son brevet en poche, il se dit :

— Baragouiner l'anglais comme je le fais, comme le font mes compatriotes marins, c'est ridicule. L'anglais ne s'apprend bien qu'en Angleterre. Faisons ce qu'il faut.

Il paya le séjour sur ses économies. Puis il reprit la mer et, quelques années plus tard, négociant quelque affaire dans un port français, il fut escroqué.

— C'est ma faute, pensa-t-il, je n'avais qu'à savoir le français.

Pour l'apprendre, il passa plusieurs mois à Paris. Devenu capitaine, il commença par commander un caboteur qui appartenait à sa mère et à son frère aîné. Il achetait des marchandises à l'étranger, allait les revendre aux habitants des fjords, prenant chez eux du bois pour l'étranger. Après chaque transaction, il notait dans son journal : « Bénéfice, tant. Que Dieu soit remercié. » Cependant, le Seigneur, peut-être pour l'éprouver, le frappa : Svend Foyle devint tuberculeux. Il accepta l'épreuve, pria, sans négliger de se soigner, et le Seigneur le guérit. A trente ans, Svend Foyle se maria, avec la fille d'un clergyman. Pourquoi ce mariage ne fut-il pas heureux, pourquoi devait-il être le seul échec définitif de la vie pieuse et volontaire de Svend Foyle ?

Mystère. Les deux époux reconnurent qu'ils ne se convenaient pas et, après trois ans de mariage, se séparèrent bons amis.

Les navires les plus dégoûtants de l'époque, ceux à bord desquels les marins norvégiens refusaient d'embarquer, c'étaient les chasseurs de phoques, pour la plupart russes, allemands ou islandais. Svend Foyle alla trouver un de ces armateurs étrangers

— Engagez-moi pour une campagne.

— Je n'ai besoin d'aucun capitaine.

— Alors, engagez-moi comme lieutenant.

Deux ans plus tard, Svend Foyle chassait le phoque dans l'Arctique, comme capitaine, à bord d'un navire lui appartenant. Le jour où il revint avec une cargaison de six mille phoques dont les peaux et l'huile représentaient une petite fortune, ses compatriotes cessèrent de le considérer comme un excentrique. Ils furent si nombreux à suivre son exemple que bientôt les cours s'effondrèrent. Svend Foyle avait prévu cela et déjà il pensait à chasser d'autres animaux : les baleines.

La baleine franche, lente, facile à chasser, avait pratiquement disparu de l'Arctique européen. Ce que les baleiniers naviguant dans ces eaux apercevaient le plus souvent, c'étaient des rorquals. Ils regardaient avec désenchantement ces cétacés puissants et rapides que les baleinières ne pouvaient même pas approcher. Même les intrépides chasseurs de cachalots avaient renoncé à poursuivre les rorquals. Svend Foyle, lui, pensait « Renoncer n'est pas une solution. Il faut employer des moyens différents. Le rorqual doit être poursuivi à bord d'un bateau à vapeur et attaqué avec une arme nouvelle. » Il travaillait au projet d'un canon-harpon.

L'idée était dans l'air. Des expériences se poursuivaient en Allemagne, aux Etats-Unis. Un Norvégien avait fabriqué un fusil-harpon, mais pas assez puissant pour tuer la baleine, ni pour dérouler une ligne. Un autre, employant un canon, n'arrivait pas à mettre son harpon au point. Deux Américains, le capitaine Roy et le pyrotechnicien Lilliendahl avaient inventé un engin qui préfigurait très exactement le bazooka employé au cours de la Deuxième Guerre mondiale un tube, ouvert à ses deux

extrémités, d'où jaillissait une fusée portant le harpon et sa ligne. Mais ils s'obstinaient à l'essayer à bord de petites baleinières. Ils se découragèrent et l'un d'eux finit par mourir misérablement au Mexique.

Svend Foyle avait confié au Seigneur sa nouvelle entreprise et il ne se décourageait pas. Il étudiait les projets des autres et les améliorait de ses propres idées. Il fabriqua un harpon portant derrière sa pointe une charge explosive destinée à tuer l'animal, et projeté par un canon. Le harpon entraînait la ligne sans difficulté. Il l'entraînait si bien que, le jour où Foyle, du pont d'un vapeur, réussit à atteindre un rorqual, le harpon traversa l'animal de part en part et explosa dans la mer !

Heureusement pour lui, Foyle n'avait pas cessé de fréquenter les hommes de Dieu. Il comptait parmi ses amis un clergyman, de qui la marotte, le passe-temps favori, était... l'étude et l'expérimentation des explosifs. Grâce à ses conseils, l'inventeur sut composer et doser exactement la charge de départ et, enfin, il put harponner et tuer son premier rorqual. Il fit immédiatement breveter son système, la veille de Noël 1870. Une ère nouvelle s'ouvrait dans la chasse à la baleine. Le harpon explosif employé de nos jours ne diffère que par quelques perfectionnements de celui décrit dans le brevet. L'inventeur écrivit dans son journal : « Merci, mon Dieu, Vous seul avez tout fait. »

Le précurseur fut suivi et imité comme il l'avait été dans la chasse aux phoques. Il dut défendre son brevet, et il obtint de son gouvernement la protection des lieux de chasse norvégiens contre les étrangers. Mais les Norvégiens suffisaient pour dépeupler ces eaux, Svend Foyle le comprenait, et il voyait toujours plus loin. En 1893, il baptisa un de ses baleiniers l'*Antarctis*, et il le fit appareiller en direction du pôle sud. Lui-même n'était pas à bord, car il avait quatre-vingt-quatre ans. Mais, une fois de plus, l'homme qui avait toujours confié à Dieu toutes ses entreprises montrait à son pays la route à suivre.

— Je ne rentrerai pas à bord, dit Hartvigsen. J'en ai assez.

— Mais si, vous rentrerez à bord, dit le docteur. Qu'est-ce que vous voulez faire ici ?

— Je ne resterai pas ici.

— Et où irez-vous ? Dans le désert ?

La route, qui maintenant longeait le mur de l'usine électrique, semblait ne conduire nulle part. Et c'était bien l'haleine brûlante du désert que le vent soufflait au visage des deux hommes. Une vingtaine de Hottentots en loques, accroupis devant le mur de l'usine, faisaient cuire du poisson sur des réchauds à pétrole, dans de vieilles boîtes de fer-blanc toutes maculées de peinture. L'odeur de cette peinture chauffée se mêlait à celle du poisson et à celle du pétrole. Au-delà de l'usine, des baraques. Pas un arbre. Etrange promenade, en vérité.

N'importe quelle escale inconnue, vue de la mer, vous apparaît comme un objet excitant. Vous apercevez la terre, les jetées blanches, le phare, des maisons, une ville, une ville où vous n'avez jamais mis le pied, et vous ne pouvez pas empêcher votre imagination optimiste de vous précéder, de vous conduire vers ce havre où vous allez, pensez-vous, goûter le pittoresque, l'imprévu, l'aventure. Même du navire-usine mouillé au milieu de la rade, ce port de Walvis Bay, isolé sur la côte occidentale de l'Afrique du Sud, par 23° de latitude, ne paraissait pas détestable. Si la plupart des hommes n'étaient pas descendus à terre, c'était parce qu'ils n'avaient plus le sou : le mois d'avance avait été entièrement dépensé à l'escale de Curaçao. Ils avaient aussi bien fait de ne rien garder pour Walvis Bay. Le docteur, lui, n'était pas pareillement démuni, et il n'avait pu vaincre sa curiosité. Hartvigsen était descendu à terre avec l'intention de déserter.

L'intention ? Le docteur regardait de côté ce velléitaire, cet instable, qu'il avait soupesé dès le premier entretien, le jour où l'homme était venu à l'infirmerie se faire inciser un furoncle. Un déclassé. On trouve de tout à bord d'un navire-usine, et le docteur n'avait pas été tellement surpris lorsque Hartvigsen lui avait raconté son histoire. « J'ai toujours été le mouton noir de ma famille. J'ai tâté de dix métiers... » Hartvigsen avait recouvré une stabilité relative pendant la guerre, qu'il avait faite à bord d'un cargo norvégien enrôlé dans les convois britanniques, ou plutôt, doit-on dire, à bord de plusieurs

cargos, car ce genre de navigation n'allait pas sans casse. « C'était dangereux, mais il n'y avait qu'à se laisser vivre. » Ou mourir. Torpillé trois fois, trois fois rescapé, Hartvigsen n'était pas mort. La guerre finie, la prime de démobilisation dépensée, il avait réussi à travailler quelques mois à Greenock, en Ecosse, puis le gouvernement de Sa Majesté l'avait expulsé, lui payant son passage pour la Norvège. Là, encore quelques métiers, ou plutôt quelques emplois. Ce qui avait séduit Hartvigsen, lorsqu'il avait entendu parler des navires-usines, c'était la pensée qu'il pourrait de nouveau s'en remettre à d'autres du souci de sa destinée, au moins pour un temps. On signait, on embarquait, et vogue la galère. De plus, la galère était confortable, avec la perspective d'une jolie somme à la fin du voyage. Au bureau de la compagnie, Hartvigsen avait produit ses pièces d'identité, ses papiers militaires... et un certificat d'études secondaires.

— Cela ne vous sera pas utile chez nous, avait dit l'employé. Voulez-vous signer comme dépeceur ?

Dépeceur, pourquoi pas ? Hartvigsen avait signé.

— Vous dites que vous en avez assez, et vous n'avez même pas commencé, dit le docteur. Vous n'avez rien fait, qu'aller au cinéma.

C'était dans la salle de cinéma du bord — quatre cents places — que le docteur avait rencontré Hartvigsen pour la seconde fois, et qu'il avait commencé à s'intéresser à lui, à lui vouloir du bien. Hartvigsen ne s'exprimait pas comme les autres ; il avait vu beaucoup de choses, et il ne manquait pas, par instants, d'un certain charme.

— Je n'ai pas fait qu'aller au cinéma, dit-il.

C'était vrai. Pendant la traversée, Hartvigsen avait aussi aidé à manipuler des caisses et des apparaux, à dérouler des centaines de mètres de filin métallique, et il avait ensuite travaillé à découper ce filin en tronçons qui serviraient à hisser les baleines ; il avait appris à aiguiser les couteaux à dépecer. Un travail d'ouvrier d'usine, qui ne m'intéressait pas. Mais quel travail l'intéressait longtemps ?

Au-delà des baraques s'étendait un espace brûlé, toujours sans un arbre. Le vent était chargé de sable.

— Retournons, dit le docteur. La première ville est à cinquante kilomètres d'ici.

Cette ville, la plus proche de Walvis Bay, s'appelle Swakodmund. Les rares automobilistes qui s'y rendent emportent avec eux des pelles, destinées à dégager leur véhicule lorsqu'il sera ensablé, et il arrive que les locomotives du chemin de fer qui double la route soient, elles aussi, arrêtées par les vagues de sable.

— Si je ne file pas ici, je filerai au Cap, dit Hartvigsen. Ce sera ma dernière chance. Je ne veux pas la laisser passer.

— Pourquoi n'avez-vous pas déserté à Curaçao ?

— Deux heures après être descendu à terre, j'étais saoul. Une heure plus tard, j'étais en prison. Je vous l'ai déjà dit.

Le navire-usine s'était réapprovisionné en mazout à Curaçao, sur la côte sud de la colonie hollandaise des Antilles. Les permissionnaires, empilés dans des taxis, s'étaient aussitôt dirigés vers Willemstad, le centre des affaires, du commerce, des plaisirs. Willemstad est un lieu assez étrange, comme un quartier de ville hollandaise transporté sous les tropiques. Les hommes avaient commencé par acheter des bouteilles de curaçao, des souvenirs, du linge féminin, des bas de nylon. Puis ils avaient échoué là où échouent tous les rudes navigateurs du monde, dans les cafés, et là des femmes de couleur les attendaient. Hartvigsen avait consenti à offrir le champagne à l'une d'elles, mais l'idylle n'était pas allée plus loin. Une dispute s'était élevée entre des hommes déjà ivres, une rixe, et les policiers hollandais avaient fait irruption, emmené trois ou quatre baleiniers.

— La prison n'avait rien de hollandais. Elle était infestée de fourmis rouges et de cafards géants. Il y avait en outre avec nous un nègre, un Chinois et un Portugais, plus un Anglais étendu à terre. Le nègre avait déchaussé un marin saoul et ensuite il n'avait pas su s'expliquer lorsque des policemen lui avaient demandé d'où venaient ces chaussures qu'il tenait à la main. Le Portugais avait donné un coup de couteau à un type dans un bar. L'Anglais ronflait là depuis deux jours sans pouvoir sortir de ses fumées. La fenêtre de la prison donnait sur un jardin

planté de palmiers, mais cela ne nous empêchait pas de crever de chaleur.

Les baleiniers s'en étaient tirés avec une amende, et ils avaient été mis en liberté assez tôt pour ne pas manquer l'appareillage. Pendant la traversée vers Walvis Bay, les autorités du navire-usine avaient organisé un baptême de la Ligne de première grandeur, afin de distraire l'équipage. Avec beaucoup d'autres, le docteur avait subi les joyeuses brimades, y compris l'arrosage et le plongeon dans le grand baquet. C'était la première fois qu'il franchissait l'équateur. Hartvigsen avait, lui aussi, été baptisé, bien qu'il eût déjà franchi la Ligne lorsqu'il l'avait franchie, l'équipage de son cargo était aux postes de veille contre les sous-marins, et il n'y avait pas eu de cérémonie, ni de distribution de certificats.

Les deux hommes reprirent le chemin du port. Le long du rivage, ils rencontrèrent d'autres permissionnaires du navire-usine qui paraissaient s'amuser autant que s'ils avaient assisté à leur propre service funèbre. La plupart, appuyés à la balustrade de fer, regardaient les flamants roses et les pélicans qui pataugeaient par centaines au bord de l'eau. Des nuées de cormorans noirs s'élevaient et se posaient sur le sable. L'un des commissaires de la Commission baleinière expliqua au docteur que tous ces oiseaux étaient aussi protégés à Walvis Bay que les vaches sacrées des Hindous ; ils fournissaient au pays sa seule richesse le guano.

— Si vous ne rentrez pas tout de suite à bord, dit-il, vous assisterez au changement de vent. Le vent de sable cesse dans l'après-midi et la brise de mer le remplace. Vous sentirez alors l'odeur du guano. Excusez-moi, je vais prendre quelques photos.

Non loin de là s'élevaient les plus propres des constructions de Walvis Bay : les baraques des gardiens des vapeurs de chasse, qui vivent là toute l'année. L'arrivée des navires-usines est le seul événement, la seule distraction. Les compagnies remplacent de temps en temps ces exilés pour qu'ils ne deviennent pas complètement neurasthéniques. Ceux qui arrivent essaient chaque fois de faire pousser quelques fleurs sur les carrés de terre autour des baraques. Le sable étouffe les plantes et si par hasard

l'une d'elles fait mine de pousser, le vent froid de la mer la ratatine. De plus, il est presque impossible d'arroser, car l'eau douce, amenée à grand frais par un pipe-line de quatre-vingts kilomètres de long, est rationnée.

Il y eut un temps où une grande animation régnait à Walvis Bay, dont le nom signifie baie de la Baleine. Une usine côtière découpait et fondait les prises des chasseurs qui opéraient dans les parages. La vie s'est éloignée avec les baleines et Walvis Bay n'est plus qu'un dépôt de vapeurs, avec quelques installations nécessaires à l'entretien et aux réparations. Le docteur et Hartvigsen achevèrent leur promenade à la coopérative des gardiens, devant deux verres de bière tiède. Le dépeceur velléitaire avait fini par se laisser convaincre que Walvis Bay n'était pas l'endroit idéal pour déserter.

— Je filerai au Cap, répétait-il.

Il se voyait déjà recommencer une nouvelle vie, au milieu de compagnons inconnus, une vie où chaque matin serait celui d'une aventure pleine d'intérêt.

Le long du quai, les vapeurs embarquaient leur matériel sous la direction des harponneurs-capitaines. Les permissionnaires du navire-usine attendaient sombrement la chaloupe qui devait les ramener à bord.

Le grand navire appareilla le lendemain à l'aube avec sa flottille entière. On aurait dit un grand navire de guerre, porte-avions ou cuirassé, escorté de son « écran » de destroyers. A bord les hommes continuaient à travailler aux préparatifs du grand travail. Les ponts ainsi que le sol des coursives et de presque tous les locaux étaient maintenant entièrement recouverts de planches de bois destinées à les protéger contre les bottes que les hommes allaient bientôt chausser. Ces bottes portent des clous qui permettent de ne pas glisser sur la graisse et le sang.

L'expédition mouilla sur la rade du Cap, mais seuls le capitaine et quelques officiers descendirent à terre. L'équipage demeura consigné, et l'escale ne dura qu'une demi-journée. Hartvigsen et ses copains virent s'éloigner les lumières de la grande ville, les derniers feux terrestres qu'ils devaient voir de plusieurs mois.

Les Anglo-Saxons appellent *Roaring Forties* (Rugissants Quarantièmes) l'espace de mer qui s'étend tout autour du globe entre le quarantième et le cinquantième degrés de latitude sud. Là, se rencontrent les courants d'air chaud venant des tropiques et les vents glacés soufflant de l'Antarctique. Cela signifie qu'à bord des navires, tous les objets mal arrimés commencent à valser et que les convives paraissent de moins en moins nombreux à toutes les tables. Le navire-usine fonçait dans la tempête de toute la force de ses 8.500 CV, supportant allégrement les coups de bélier de la mer contre sa coque. Les hommes qui montaient un instant sur le pont, cramponnés aux rambardes, suffoqués, se montraient les uns aux autres les vapeurs de chasse éclaboussés d'écume, cabrés sur l'étendue verte démontée, roulant jusqu'à montrer leurs fausses quilles. Les robustes petits navires tenaient vaillamment leur poste, sans perdre de terrain.

La mer changea de couleur, devint plus grise, tandis que la tempête s'apaisait. Le premier iceberg apparut, montagne brillante, déchiquetée, battue par les vagues. Les hommes regardaient ce messager du pôle, impressionnés par sa masse. Le navire-usine le laissa par tribord à environ un demi-mille et, au passage, malgré cette distance, l'air parut plus froid. Un autre iceberg fut signalé au crépuscule, loin devant. L'expédition ne dévia pas de sa route. Sur toutes les passerelles, les officiers de quart observaient l'écran du radar, cet œil magique pour qui la nuit n'existe pas. Les hommes savaient qu'ils pouvaient aller se coucher tranquilles.

Les nuits devenaient extrêmement courtes. Un matin, il n'y eut plus ni ciel ni mer, seulement une blancheur laiteuse qui enveloppait le navire de tous côtés. Les vapeurs de chasse n'étaient même pas visibles à travers la brume. L'expédition entière continuait à faire route à la vitesse normale.

Lorsque la brume se dissipa — trois jours plus tard — tous les agrès du navire se couvrirent de gelée blanche, bientôt étincelante au soleil. L'astre brillait dans le ciel bleu au-dessus de la mer pâle. L'étendue découverte jusqu'à l'horizon était parsemée d'icebergs blancs tachés de reflets bleu électrique. L'expé-

dition navigua encore plusieurs jours au milieu de cette féerie, des jours immenses, de moins en moins séparés les uns des autres. Les crépuscules devinrent de plus en plus longs. Et, dans l'une de ces clartés indécises interminables, les hommes virent enfin apparaître à l'horizon une ligne blanche ininterrompue. Le navire-usine stoppa, son ancre fit rejaillir l'eau glacée. Le voyage était terminé.

Le lendemain, Hartvigsen se vit à son poste sur le pont de découpage, en main le manche de son outil. Un vapeur accostait, la première prise amarrée contre lui.

Des ordres énergiques furent lancés en norvégien, des sonneries retentirent. Les treuils se mirent en mouvement. Hartvigsen vit arriver au niveau du pont la grande queue d'un cachalot, puis l'arrière du corps. Quatre hommes se tenaient déjà debout sur le dos de l'animal, maniant furieusement leurs couteaux. L'énorme corps ne cessait pas de glisser sur le pont, d'autres dépeceurs se jetaient dessus. Hartvigsen comprit qu'il était saisi dans un engrenage qui ne le lâcherait pas de sitôt.

— Elle souffle ! Là, là ! Elle souffle !

Le cri séculaire de la vigie à bord des baleiniers éveille le harponneur le plus lourdement endormi. Sur sa passerelle, Einar Börnik ne dormait pas, certes non ! Déjà il avait ouvert la porte : il courait sur le passavant reliant la passerelle à la plate-forme, oui, il courait, il volait au-dessus du pont, malgré le violent tangage qui secouait le vapeur. Une douche d'embruns l'accueillit à l'avant. Les yeux de Börnik étaient deux fentes luisantes avides dans son visage ruisselant. Il se retourna, leva la tête vers le nid-de-pie :

— Où ça ? Où ça ?

Un bras s'agitait frénétiquement hors du tonneau.

— Là, là, droit sur l'avant ! Elle souffle ! Elle souffle !

Börnik regarda de nouveau. L'horizon montait et descendait devant lui, les vagues grises jetant leur écume vers le ciel blanc.

— Elle souffle ! Là, là ! Elle souffle !

Du sommet d'un dôme liquide, Börnik aperçut le souffle, entre deux vagues. Malgré la distance, il reconnut sans hésitation

le panache vaporisé qui jaillissait bien vertical, courbé à son sommet par la violence du vent. Un souffle de grande baleine bleue. Börnik poussa sur « Avant toute » le levier du transmetteur d'ordres placé derrière le canon, agitant son bras gauche de haut en bas dans l'axe du navire pour faire comprendre à l'homme de barre qu'il n'avait qu'à gouverner ainsi, droit devant lui.

Dieu merci, les semaines réservées au cachalot étaient révolues. La Commission baleinière internationale avait lancé sur les ondes l'autorisation d'ouvrir la chasse à la baleine bleue, on pouvait maintenant poursuivre ce gibier de premier choix, cette richesse incomparable. Börnik rageait encore en se rappelant toutes ces proies précieuses qu'il avait fallu laisser de côté, laisser s'ébattre joyeusement dans la mer, insolemment, alors que le canon était là, tout chargé, le harpon prêt à jaillir. Allons, n'y pensons plus ! Ah ! étouffer ces regrets n'était pas facile comme un fait exprès, le temps était moins souvent favorable maintenant qu'au début de la campagne.

L'étrave renforcée du vapeur fendait la mer, se jetait à l'assaut des vagues en les heurtant, l'écume volait devant le canon, aspergeant Börnik. Mais Börnik ne s'en apercevait même pas, il n'était qu'un regard rivé sur la mer, estimant à chaque élévation du navire la distance entre le canon et le souffle de la baleine. L'œil d'un terrien n'aurait peut-être même pas distingué ce souffle sur l'étendue grise moutonneuse ; mais Börnik, lui, le voyait parfaitement, et il ne cessait pas d'apprécier la distance. Pas de doute, la baleine ne venait pas à la rencontre du vapeur, elle naviguait dans le même sens. Mais pas très vite. Le vapeur fonçait vers elle à sa vitesse maxima, toute sa membrure vibrant sous l'effort de la machine. Börnik avait l'impression que son navire ne bougeait pas, qu'il était collé sur la mer. C'était son corps à lui qui vibrait.

— Elle va sonder ! Elle va sonder et nous risquerons de la perdre !

La vie du capitaine-harponneur sur les lieux de chasse est une épuisante et perpétuelle tension. « Alors, quoi, pas de baleines ? Quand donc vais-je l'entendre, ce cri de « Elle

souffle ! » ? Enfin je l'entends, bon, je vois le souffle, précipitons-nous ! Mais vais-je le voir longtemps, ce souffle ? Si la baleine sonde, si elle plonge profondément, la reverrai-je, et où, et dans quelles conditions ? Entendra-t-elle le vapeur qui la chasse, se mettra-t-elle à fuir à toute vitesse ? »

La baleine bleue est un champion de vitesse. En fuite, elle peut atteindre vingt nœuds. Le vapeur pouvait filer dix-huit nœuds... à condition de n'avoir pas la mer contre lui, comme aujourd'hui. La baleine bleue, elle, se moque de l'état de la mer. Sa formidable puissance musculaire la propulse aisément au milieu des tempêtes, l'eau glisse le long de ses formes merveilleusement hydrodynamiques mieux que sur n'importe quelle coque de navire.

Börnik jura. Plus de souffle sur la mer. La baleine sondait. Jusqu'à quelle profondeur, jusqu'à quelle distance, allez le lui demander ! La baleine bleue disparaît aux profondeurs pour cinq, dix, quinze minutes. Minutes mortelles pour le harponneur.

Börnik se retourna. Il vit au-dessous de lui les hommes sur le pont, qui le regardaient. L'équipage presque entier était là, y compris le cuisinier. Seuls les mécaniciens, le radio et l'homme de barre étaient restés à leur poste, et les mécaniciens et le radio devaient se manger les sangs de ne pas pouvoir monter comme les autres se faire doucher sur le pont. Certains de ces hommes avaient vu des centaines de baleines poursuivies, harponnées, tirées le long du bord ; mais chaque baleine était pour chacun d'eux un objet aussi excitant que la première ; rien ne les aurait empêchés d'accourir sur le pont pour la voir, pas même une menace de mort, leur semblait-il.

— Eh bien ! Quoi ? leur cria Börnik. Elle a sondé, et après ? Si elle est perdue, elle est perdue !

Börnik renonçait-il ? Jamais de la vie ! Toute baleine aperçue, chassée, lui appartenait, était comme son propre sang, et s'il fallait en perdre une, une partie de lui-même était arrachée. Chaque fois que Börnik voyait ainsi les visages des hommes tournés vers lui, les visages de ces hommes de qui il était l'œil et le bras, de qui il était l'âme pendant la chasse, il lui semblait, au moins pendant une minute, recevoir d'eux une puissance

surhumaine, comme une infaillibilité. Mais, avant la fin, toute parole optimiste pouvait porter malheur. Relevant les yeux, Börnik marcha vers la passerelle.

— Avant, trois quarts.

La baleine ne devait pas filer à toute vitesse dans les profondeurs ; il ne s'agissait pas de trop la dépasser. Börnik revint sur le passavant, quelques pas seulement, pour crier à la vigie :

— Si tu t'endors, je te jette à la mer !

Non, l'homme ne risquait pas de s'endormir dans son tonneau. Le mouvement du navire faisait décrire des ellipses effrayantes à ce mannequin en canadienne collé contre le mât.

— Je ne peux pas souffler pour elle ! cria l'homme.

Börnik haussa les épaules, regagna la passerelle, dont toutes les vitres étaient baissées. Dès qu'un souffle était en vue, Börnik ouvrait tout, il ne voulait aucune barrière, aucun obstacle entre lui et la baleine. Là-bas à l'avant, le canon s'élevait sur le ciel blanc et s'abaissait, chaque fois arrosé. Le vent faisait palpiter contre le harpon l'extrémité pendante de la brillante corde de nylon, cent cinquante mètres de long, qui constituait l'extrémité de la ligne. Chacune de ces cordes coûtait deux cents livres ; aucune ne pouvait servir pour plus de vingt baleines, quelques-unes se rompaient au premier coup. Mais une baleine bleue pouvait valoir deux mille livres.

— La brise ne mollit pas, dit l'homme de barre.

— Je le vois bien, parbleu !

Le vent faisait vibrer comme des cordes de harpe tous les agrès tendus du navire, Börnik jeta un coup d'œil à tribord. Au-dessus de la barrière blanche de la banquise, pas très haute sur l'horizon, le ciel devenait livide. Entre la banquise et le vapeur, quelques grands icebergs. De l'autre côté, à bâbord, on apercevait la silhouette minuscule du bateau-bouée, chargé de collecter les baleines tuées et de les remorquer vers le navire-usine. Rien d'autre sur l'étendue de la mer. Le navire-usine était invisible au-delà de l'horizon, quelque part à bâbord. Börnik savait que le baromètre baissait. Le mauvais temps tournerait-il à la tempête ? Combien de baleines pourrait-on prendre avant la tempête ? En prendrait-on seulement une ? Ah ! rien n'irait donc

jamais bien ? Chaque minute, chaque minute de la vie était une minute perdue.

— Elle souffle ! Là, là, elle souffle !

Börnik se jeta dehors. Avant même d'avoir atteint la plate-forme, il vit le souffle. Il vit le souffle et il vit la baleine qui venait d'émerger, tout près. A trois cents mètres. Le dos luisant noir bleuté, magnifiquement large et pourtant fuselé, filait dans la mer perpendiculairement à la direction des vagues, à l'avant le panache, courbé à son sommet par le vent. Börnik agita le bras droit, mais l'homme de barre voyait certainement, lui aussi, la baleine, car le vapeur déjà venait sur tribord.

Börnik tenait la crosse du canon, sa main droite serrait comme une tenaille cette crosse du lourd petit canon massif, parfaitement équilibré, qui pivotait comme un jouet.

— Attends, ma belle ! Attends !

La baleine trouait majestueusement les vagues, de plus en plus grosse, de plus en plus belle, s'élevant sans effort, glissant.

— Plus près, ma belle ! Plus près ! Laisse-moi seulement monter sur ton dos !

Börnik parlait à mi-voix, tout doucement, ou peut-être ne parlait-il même pas, peut-être les mots n'existaient-ils que dans sa pensée. Les cuisses de Börnik étaient contractées, les clous de ses bottes s'enfonçaient dans les planches de la plate-forme, son visage mouillé d'embruns glacés se crispait ; mais le harponneur ne sentait pas les embruns, il ne sentait rien de son corps, il n'était tout entier qu'une seule pensée exaltée, une pensée où rien n'existait que cette baleine glissant dans la mer ; en vérité, à cet instant Börnik se fondait avec la baleine de plus en plus grosse, c'était lui qui faisait partie d'elle, qui glissait avec elle au milieu des vagues. La baleine n'était plus qu'à soixante mètres, à cinquante...

Le coup partit, la ligne fila. Börnik lâcha le canon, se précipita sur le transmetteur d'ordres : « Avant doucement ! Stop ! Avant doucement ! » Le harpon était bien planté, juste derrière la tête. Il s'agissait de ne pas l'arracher. Börnik regardait tantôt la baleine et tantôt l'homme du treuil.

— Déhale ! Stop ! Mollis un peu.

La ligne se raidissait, se courbait.

— Tu es là, ma belle ! Tu es là ! Doucement ! Doucement !

La baleine était à trois cents mètres de la proue. Elle fuyait, s'efforçant d'entraîner le vapeur, et le vapeur la suivait et la retenait. Börnik ne cessait de donner des ordres à la machine et au treuil pour que la ligne, liée au vapeur par son ingénieux dispositif élastique, retînt la baleine, la lâchât un peu, la retînt encore. Ah ! la baleine bleue, cette championne que les anciens chasseurs, dans leurs petites embarcations, ne pouvaient poursuivre, n'osaient attaquer, la grande baleine avait maintenant trouvé un adversaire à sa taille ! Harponnée, qu'il lui reste peu de chances ! La harpon projeté comme un obus pénètre tout entier dans la baleine, la partie derrière la pointe explose immédiatement ensuite et les barbes du harpon s'écartent. Les éclats projetés à l'intérieur du grand corps de la baleine par la tête explosive devaient la faire horriblement souffrir, commencer à paralyser ses centres vitaux.

Là-bas, à l'extrémité de la ligne, la baleine était encore une grande masse glissante, mais Börnik éprouvait le sentiment que cette masse était déjà moins volontairement rapide, plus lourde sur la mer.

La baleine de temps en temps plongeait un peu, tendant la ligne, et remontait, soufflant. Mais le souffle était maintenant moins puissant, le vent le courbait plus près de sa base. Les hommes serrés à l'avant sur le pont se taisaient chaque fois qu'une lame leur cachait la baleine, et ils se remettaient à crier, aussi excités que les spectateurs d'un match de pancrace, dès pue l'animal reparaissait, ramené par la ligne, de plus en plus proche. Le dos long et large s'élevait plus lentement sur les qentes liquides, parfois s'arrêtait au milieu d'une pente, et revenait en arrière.

— La voilà ! La voilà ! Elle est à nous !

— Taisez-vous ! hurlait Börnik. Je vous tuerai !

La grande queue se tordait encore, la masse luisante encore une fois se hissait, atteignait une crête écumeuse, disparaissait. Les hommes blasphémaient, criaient des injures. Mais la ligne impitoyable se tendait de nouveau, le dos noir réapparaissait

dans un creux. La baleine était à moins de cinquante mètres.

— Stop ! En arrière doucement !

— Elle fleurit ! Elle fleurit !

Les hommes criant se cramponnaient les uns aux autres, la bouche ouverte, fascinés. Le souffle vaporisé était devenu rose, on voyait nettement sa couleur changer sur le fond du ciel blanc. Puis, il devint franchement rouge. La baleine « fleurissait », elle soufflait son sang.

Le sang jaillissait de ses poumons troués, voltigeait dans le vent, allait retomber en pluie à plusieurs mètres de la baleine, tachant la mer d'une grande flaque rouge. Les hommes s'étaient tus. Malgré eux, ils s'étaient tus pour écouter, et ils entendirent. Malgré le bruit de la machine, malgré l'orchestre du vent dans les agrès, ils entendirent le grand râle de la baleine agonisante, un mugissement qui faisait aussi penser au bruit d'un torpilleur lancé à toute vitesse, étrange, géante plainte douloureuse, atroce délice à l'oreille du chasseur.

Un dernier sursaut secoua la ligne, le râle s'arrêta net. Le geyser rouge tomba, du sang noir dégoulina sur le dos de la baleine. Le grand corps roula de côté, le ventre clair plissé apparut. Sur sa plate-forme, Börnik agitait le levier du transmetteur d'ordres.

— Déhale ! Déhale !

Des hommes couraient sur le pont, traînant des chaînes, déroulant des filins d'acier. La baleine touchait l'étrave. Le second, qui était monté sur la plate-forme à côté de Börnik, se pencha complètement à l'extérieur et, d'un coup vigoureux, planta dans le ventre plissé une lance fixée à l'extrémité d'un tuyau.

— Gonflez ! Gonflez !

Les baleines bleues coulent rapidement une fois mortes. C'était une autre raison pour laquelle les chasseurs de l'ancien temps avaient renoncé à les harponner. La lance creuse plantée dans celle-ci allait lui projeter suffisamment d'air comprimé pour la maintenir en surface.

— Vite ! Vite ! criait Börnik.

Le second arracha la lance, il enfonça à la place un bouchon de bois conique. Börnik avait regagné la passerelle.

— En avant trois tours. A gauche toute. Stop.

Il s'agissait de manœuvrer pour que la baleine, toujours tenue par la ligne, vînt se ranger le long du bord, la queue vers l'avant. Le treuil se remit à tourner.

— Stoppez le treuil !

Plusieurs hommes s'employaient à passer une chaîne autour de l'extrémité postérieure de la baleine, près de la queue. Hisser la queue hors de l'eau à l'aide de la chaîne, passer autour une boucle fermée en filin d'acier, voilà ce qu'il fallait faire. Ensuite, on larguerait la chaîne, on détacherait la ligne du harpon (celui-ci serait récupéré à bord du navire-usine), on laisserait aller librement la baleine, que le bateau-bouée viendrait plus tard cueillir par le bracelet de filin. Les moyens perfectionnés dont disposent aujourd'hui les vapeurs de chasse rendent ces manœuvres relativement aisées par beau temps. Mais les vagues secouaient en même temps le navire et la baleine, la masse morte de cent trente tonnes tirait sur les chaînes, tirait sur le treuil à croire qu'elle allait l'arracher du pont. Au-dessus de toute cette agitation, Börnik allait et venait sur le passavant, criant des ordres.

— Vous dormez, ma parole ! Vous dormez tous ! Vous voulez donc que la mer nous décortique cette baleine ?

— Elle souffle ! Elle souffle !

Toutes les têtes se levèrent. Là-haut, le mannequin en canadienne agitait le bras vers l'arrière. Une autre baleine était en vue.

— Elle souffle ! Elle souffle ! Là, là, elle souffle !

Börnik courut vers la passerelle, claqua la porte. Les hommes le virent reparaître sur le toit, gravir plusieurs degrés de l'échelle.

— Alors, vous vous croyez au cinéma ? cria le lieutenant. Secouez-vous !

Un matelot plantait à deux mains dans le dos de la baleine une longue perche à l'extrémité de laquelle palpitait un triangle

d'étoffe jaune portant le numéro du vapeur. Le radio avait déjà parlé au navire-usine et là-bas, dans un compartiment bien clos, un comptable traçait au milieu d'une colonne de son registre, sous le nom du vapeur, un trait horizontal, qu'il barrerait d'un trait vertical lorsque la baleine serait hissée sur le pont de dépeçage.

— Escargots ! cria Börnik, revenu sur le passavant. Vous voulez donc tous crever de faim ? Vous êtes tous sourds ?

— Elle souffle ! Elle souffle !

L'homme de vigie s'était remis à crier, comme si son cri devait à cette distance percer la baleine, ou comme s'il devait jeter le vapeur sur elle instantanément.

— Je le sais ! hurla Börnik. Tu me tues !

Si l'autre n'avait pas crié, il l'aurait accusé de dormir ! La baleine morte fut enfin larguée, elle retomba, une vague l'éloigna, son pavillon vibrant à l'extrémité de la perche. Le bateau-bouée, alerté, lui aussi, par radio, devait être en route vers elle. Börnik s'en assura d'un coup d'œil, regagna la passerelle.

— En avant toute ! A droite, vingt-cinq.

Le navire bondit, vibrant tout entier dans l'évolution brutale. Börnik vit les hommes qui se cramponnaient partout sur le pont. Pas le temps de fignoler. La baleine était loin et le vent commençait à véritablement rugir ; la mer se creusait encore.

Le vapeur se mit à fuir à toute vitesse devant les vagues, dépassé par elles, soulevé comme un ascenseur. A l'avant, deux hommes rechargeaient le canon.

Börnik observa que le vent tournait très rapidement au sud, apportant l'haleine glacée de la banquise. Mauvais signe. Il s'agissait de rattraper cette baleine avant que les vagues eussent, elles aussi, changé de direction.

La baleine disparut, puis reparut, nettement sur la gauche, après avoir sondé seulement pendant cinq minutes.

— A gauche, dix.

La mer prit le vapeur sur la hanche, puis par le travers — la passerelle s'inclina de vingt-cinq degrés — puis par bâbord avant.

— Gouverne comme ça.

Bonne allure, le bateau épaulait la lame. Mais la vitesse avait diminué. Börnik téléphona aux machines.

— Donnez-vous tout ce que vous pouvez ?

L'appareil moteur des vapeurs de chasse est remarquablement puissant, souple et robuste, capable de résister aux brusques variations de régime. Oui, la machine donnait tout ce qu'elle pouvait, et d'ailleurs on ne pouvait briser le vapeur contre les lames.

— Viens un peu à droite. Là. A gauche, maintenant.

Börnik posait sa main sur celle de l'homme de barre. Il ne sentait pas ses doigts déformés par les rhumatismes, gelés sous les gants. La ferme de Sandefjord, le confort de ce home édifié au prix de chasses épuisantes, la Pontiac offerte par Johanssen, il ne regrettait rien de tout cela, il n'y pensait même pas. Il n'était plus qu'un chasseur, une espèce de poisson chasseur de baleines ; il manœuvrait au milieu de la mer démontée avec un instinct aussi sûr que celui des orques mangeurs de baleines, un peu moins rapide qu'eux, voilà tout ce qu'il regrettait.

— Elle souffle ! Elle souffle !

Börnik fut de nouveau sur le passavant, marchant vers la plate-forme. Cette fois, il devait se tenir aux rambardes. Les masses liquides qui s'élevaient à bâbord avant, beaucoup plus hautes que le vapeur, balayaient le pont en retombant. Les hommes sur le pont levaient vers le capitaine-harponneur des visages de spectateurs de cirque regardant un trapéziste. Börnik voyait la baleine déjà toute proche, peut-être à cent mètres, qui montait et descendait devant le vapeur. Un peu moins grande que la précédente, celle-ci nageait tout à fait tranquillement, comme si elle se savait invulnérable au milieu de ce chaos marin.

— Si je la manque !... pensa Börnik.

Comme tous les harponneurs, il avait déjà manqué de nombreuses baleines, craintives, sournoises, filant brusquement, et souvent aussi, après les avoir manquées, il était revenu sur elles et les avait eues. Mais manœuvrer par ce temps ne serait pas facile.

— Allons, ma belle, allons ! Tout près, tout près !

La cible pourtant énorme, pourtant proche, se déplaçait trop vite devant le canon, montait jusqu'au ciel et — plof ! — disparaissait. Börnik sur sa plate-forme était aussi plongé dans la mer qu'une figure de proue. Par instants, les plaques d'eau de mer projetées sur son visage l'aveuglaient complètement. Il rouvrait les yeux ; bon ! la baleine était là.

Les hommes, sur le pont, voyaient distinctement la grande queue remuer dans les vagues. Poum ! Börnik avait tiré. Plus de baleine ! La ligne tendue s'enfonçait comme si un treuil sous-marin l'avait enroulée à toute vitesse. Börnik s'agitait comme un démon sur sa plate-forme.

— Mollissez ! Mollissez !

Il secouait à deux mains le levier du transmetteur d'ordres. Le vapeur s'élevait en vibrant à l'extrémité de la ligne. Lancé en avant, il donnait cependant l'impression d'être remorqué comme une épave. Börnik vint crier au-dessus de la tête des hommes du treuil :

— Si elle casse, je vous tue !

Cette fuite folle était invraisemblable, elle ne pouvait pas durer longtemps ! Börnik attendait anxieusement le premier mollissement de la ligne. La poursuite avait rapproché le vapeur de la banquise, et quelques grands icebergs étaient maintenant bien visibles, droit devant.

— Je me jetterai plutôt dessus ! pensa Börnik.

Il se retourna pour crier aux matelots :

— Vous êtes parés, non ? Nous n'aurons pas une seconde à perdre, c'est moi qui vous le dis !

Ils se mirent en mouvement pour préparer les filins et les chaînes. Chacun d'eux pensait qu'il lui aurait fallu au moins quatre mains pour se déplacer et travailler avec un minimum de sécurité sur ce pont-balançoire. Et eux aussi voyaient les icebergs. Le vent leur collait une croûte de glace dans la barbe et sur les sourcils.

Lorsque Börnik vit la ligne se courber un peu, enfin se courber en s'élevant lentement, il ne put retenir un cri de joie. Il fit signe aux hommes du treuil de ralentir. Avec cette mer, on ne pouvait stopper le vapeur, il fallait tout faire au treuil.

Reprendre de la ligne, en lâcher, en reprendre, comme un pêcheur de truite actionnant son moulinet. La baleine reparut, très lente.

— Tu es à moi, ma garce ! Tu es à moi !

C'était vrai. La baleine avait épuisé ses forces pour ainsi dire d'un coup en se jetant furieusement aux profondeurs comme elle avait fait. Moins d'une minute après son émersion, elle stoppa sur la mer, et souffla son sang. Les hommes virent le panache rosir et rougir. La moribonde était si près qu'une odeur fétide leur parvint, et le vent fit voler la pluie de sang jusqu'à eux.

Le gonflage et l'amarrage de la précédente baleine n'avaient été que jeux d'enfants. Le second, à plat ventre à l'extrémité de la passerelle, submergé, retenu aux jambes par deux hommes, n'arrivait pas à lever sa lance contre les paquets de mer.

— Veux-tu que j'essaie ? lui demanda Börnik.

Toujours allongé, le second fit un mouvement qui voulait être un haussement d'épaules. Enfin, il réussit. Et il réussit à placer le bouchon. Dix minutes furent nécessaires pour amener la baleine le long du bord. Les hommes qui tentaient de ceinturer la queue éprouvaient l'impression de se battre contre un monstre encore vivant qui tantôt voulait leur échapper et tantôt se jetait sur eux pour les écraser. Ils pleuraient sans s'en apercevoir, tant leurs mains leur faisaient mal, et les larmes gelaient sur leurs joues. Chaque fois que l'extrémité du corps s'éloignait, l'un d'eux manquait de tomber à la mer. Ils entendaient derrière eux, au-dessus d'eux, la voix exaspérée de Börnik et les vagues leur jetaient de l'eau glacée dans le cou. Quand enfin la boucle fut passée, plusieurs se laissèrent tomber comme des masses sur le pont.

— Tenez-vous ! leur cria Börnik. Si la mer vous emporte, je ne vous repêcherai pas !

Ils se traînèrent vers la descente. La perche plantée dans la baleine pliait sous le vent comme un roseau. Des flocons de neige filaient horizontalement dans l'air glacé.

La baleine enfin larguée, Börnik regagna la passerelle. Il fit fermer toutes les vitres.

— En avant, trois quarts. Gouverne sur le milieu de l'iceberg.

Moins d'une heure plus tard, le vapeur avait cessé d'être secoué par les vagues furieuses, le vent ne rugissait plus dans les agrès. Ses machines en avant très doucement, il se maintenait là, debout au vent, contre les vagues, bien sagement, à trente mètres de la masse de l'iceberg. De chaque côté de cette masse, les lames énormes se précipitaient, mais, juste sous le vent de l'iceberg, existait une zone de calme relatif où le vapeur pouvait s'abriter. L'ennemi numéro un des navigateurs devient aussi le protecteur des baleiniers de l'Antarctique, chaque fois que le mauvais temps les oblige à interrompre la chasse.

Tout l'équipage dormait déjà, sauf l'homme de quart sur la passerelle, le mécanicien de quart et le radio. Ce serait une erreur de croire, en se reférant aux scènes de vie rude montrées sur le pont, que les hommes dormaient maintenant entassés dans des postes sordides comparables à ceux des anciens baleiniers ou aux caveaux de bois des morutiers de *Pêcheur d'Islande*. Tous les locaux d'habitation du vapeur de Börnik étaient aussi confortables que ceux d'un petit paquebot moderne, avec chauffage central, eau chaude et froide, plusieurs salles de douches, parfaite ventilation. Le cuisinier et son aide préparaient les repas sur des fourneaux électriques dernier modèle. Le maître d'hôtel disposait chaque jour dans les vases fixés aux parois de la spacieuse cabine de Börnik des fleurs fraîches, apportées de Norvège, conservées dans le frigo.

On ne peut pas dormir quarante-huit heures de suite, même après la plus épuisante des parties de chasse. Lorsque les hommes les uns après les autres furent réveillés, douchés, restaurés, et qu'ils allèrent mettre le nez dehors, ils virent que rien n'était changé et qu'il n'y avait rien d'autre à faire qu'à se replonger dans le sein de leur petit navire bien protégé, chauffé, éclairé, en attendant la fin de la tempête.

— Notre collection de disques est ridiculement insuffisante, téléphona Börnik au navire-usine. Vous seriez bien aimables de nous changer un peu de nos vieilleries.

Deux minutes plus tard, la radio du grand navire diffusait la musique demandée dans les postes du vapeur. Les hommes

l'écoutaient ou se contentaient de vaguement l'entendre en jouant aux cartes, en tout cas ce fond sonore leur faisait un peu oublier qu'ils se trouvaient en pleine tempête à 15° du pôle... à l'abri d'un iceberg. Börnik s'était rendu chez le radio pour bavarder en phonie avec les capitaines des autres vapeurs.

— Combien de baleines depuis hier ? Petites ou grosses ? Si grosses que ça, vraiment ? Si tu les gonfles trop, elles éclateront !

Après les nouvelles de la chasse, on commentait les nouvelles reçues du pays par radio, on se lisait les lettres apportées par le pétrolier venu ravitailler l'expédition quelques jours plus tôt. La phonie entre les vapeurs fonctionnait en simplex, c'est-à-dire que les interlocuteurs devaient parler l'un après l'autre et chacun profitait de la moindre interruption pour s'emparer de l'onde et discourir jusqu'à essoufflement.

A midi, comme d'habitude, le navire-usine interrompit tous les bavardages la voix du comptable de service questionna chaque capitaine sur les prises de la matinée.

— Les prises de la matinée, parlons-en !

Est-ce que ce fonctionnaire ne pouvait pas au moins prendre la peine de téléphoner à la passerelle de son monument pour s'enquérir de la vitesse du vent ? Peut-être bien que l'anémomètre avait été emporté, après tout ? La réponse indignée ou caustique de chaque vapeur était entendue et bruyamment approuvée par tous les autres. Là-bas, le comptable poursuivait son enquête réglementaire sans se soucier des quolibets des chasseurs. Les conversations reprirent aussitôt qu'il eut terminé. Tous les vapeurs étaient à peu près pareillement abrités sous le vent d'icebergs ou contre la banquise. Les hommes étaient partagés entre la satisfaction de se trouver là bien au chaud et la pensée que, pendant ce temps, des baleines valant des millions folâtraient impunément au milieu des grandes vagues.

— Baleine mille sept cent quatre-vingt-cinq au slip, annonça le haut-parleur.

Hartvigsen abaissa son levier. Du haut de la passerelle de commande des treuils, il découvrait tout l'arrière du pont du

navire-usine violemment éclairé. Des flocons de neige voltigeaient dans les faisceaux des projecteurs. A droite et à gauche de Hartvigsen, les deux autres conducteurs de treuils courbaient le dos, le cou dans les épaules, leurs mains gantées sous les aisselles. Hartvigsen sentait, lui aussi, contre son dos, malgré les chandails et le ciré, la pression glacée du vent de la nuit, et il se disait qu'il avait rudement de la chance de se trouver là. Sans la protection du docteur, il n'aurait jamais été promu à ce poste. Un jour, il s'était rendu à l'infirmerie.

— Je ne suis pas malade. Mais si on me laisse au découpage de la viande, c'est bien simple, je me jette à la mer.

— D'autres font ce travail, avait dit le docteur.

— Moi, je ne peux pas.

— Je vais voir ce que je peux tenter pour vous. Vous sentiriez-vous capable de manœuvrer un treuil ? Dites-vous bien que vous seriez responsable de la vie de plusieurs hommes. Vous savez ce que signifie une fausse manœuvre sur le pont de dépeçage ?

Pour une fois, pour la première fois peut-être, Hartvigsen avait opté pour la responsabilité. Il était toujours décidé à ne plus remettre les pieds sur un navire-usine après la fin de la campagne, mais il avait enfin cessé de se plaindre. Pour lui ôter toute envie de se plaindre, il lui suffisait de faire demi-tour sur sa passerelle, de regarder au-dessous de lui, vers l'avant, du côté du plan de découpage de la viande. Mais il préférait ne pas le faire et d'ailleurs il n'avait pas le temps, c'était vers l'arrière qu'il devait regarder, sans se laisser distraire une seconde.

Suspendue à un filin, retenue par un autre, la tenaille d'acier, semblable à un crabe géant, se déplaçait en se balançant vers l'arrière, à deux mètres au-dessus du pont. Deux hommes bottés, encordés comme des alpinistes, marchaient derrière elle. Les hommes et la tenaille se dirigeaient vers le tunnel. Un tunnel semblable est ouvert dans la poupe de tous les navires-usines, c'est par là qu'on hisse les baleines sur le pont. Arrivée devant l'ouverture, la tenaille s'abaissa, se posa sur le slip incliné, l'un des hommes largua le filin vertical. Le crabe d'acier se mit à glisser, à ramper vers sa proie.

Le tunnel, haut et large de six mètres, aussi violemment éclairé que le pont, ressemblait à ceux qui permettent aux voitures de passer sous les carrefours ; trois autos auraient pu y rouler de front. Mais le slip incliné qui en constituait le plancher était couvert de graisse et de glace. Les hommes encordés descendaient sur cette patinoire, guidant la tenaille. Les vagues léchaient l'extrémité inférieure du slip, et là émergeait la queue d'une grande baleine.

La tenaille atteignit cette queue. L'un des deux hommes encordés se retourna, leva un bras. Hartvigsen manœuvra son levier. Le câble se tendit, la tenaille se serra sur la racine de la queue. La masse de cent trente tonnes qui occupait les deux tiers de la largeur du slip commença à glisser vers le haut. Un tuyau hissé en même temps que la baleine déversait sur le slip une nappe d'eau salée destinée à diminuer la chaleur intense produite par le frottement.

A peine la baleine eut-elle atteint le niveau du pont que trois hommes armés de couteaux à manche se jetèrent dessus. L'un d'eux se hissa sur le dos, à quatre mètres au-dessus du pont, et il marcha sur ce dos vers la tête, donnant des coups de talon pour bien enfoncer les crampons de ses bottes. La baleine se déplaçait toujours, remorquée par le câble ; l'homme était là-haut dessus comme sur un tapis roulant. Arrivé près de la tête, il enfonça brusquement son couteau et il se mit à reculer sur le dos en incisant la peau et la graisse. Ses deux acolytes pratiquaient une incision semblable de chaque côté du corps.

Hartvigsen stoppa son treuil, la baleine s'immobilisa. Plusieurs ouvriers empoignèrent des crochets d'acier de près d'un mètre de long fixés à des filins d'acier et ils marchèrent avec vers la baleine. Ils enfoncèrent les crochets dans la graisse, près de la tête de l'animal, et s'écartèrent. Les hommes placés à la droite et à la gauche de Hartvigsen poussèrent leurs leviers. Les filins tenant les crochets se tendirent. La couche de graisse divisée par les premiers dépeceurs en trois bandes longitudinales commença à s'arracher, à se décoller en se repliant vers la queue. La géante des mers était pelée comme une banane.

D'autres dépeceurs s'étaient avancés et ils suivaient le décol-

lage des bandes de graisse, taillant de leurs couteaux pour aider la traction des crochets. Le vêtement le plus externe de la baleine est une très mince pellicule élastique, transparente comme la cellophane. Le derme, juste au-dessous, est souple et noir, épais de quelques millimètres. Et au-dessous vient la couche de graisse, épaisse de trente à quarante centimètres. Cette graisse n'est pas molle du tout, mais très ferme, de couleur ivoire.

Les éclairs des couteaux aiguisés brillaient au-dessus de la graisse. Les trois bandes ramenées sur l'arrière de la baleine étaient élongées sur le pont et les dépeceurs les découpaient transversalement en gros blocs d'égale grosseur. Un scintillement de couteau et, hop ! un crochet venait se planter, le bloc était entraîné en vitesse sur le pont graisseux, il glissait vers l'une des bouches ouvertes au ras du pont, plof ! il disparaissait dans un des tuyaux conduisant aux bouilleurs.

Les blocs de graisse glissaient sans cesse et rapidement vers ces bouches toujours ouvertes, ces gueules avides qui avalaient la baleine pour la transformer en huile. Les hommes travaillaient comme des machines, sans lever la tête, ne se parlant que par brèves interjections dans le bruit des treuils. Le vent glacé venant de l'avant— toujours de l'avant, car le navire était évité debout au vent — poussait sur eux une poussière de neige, brillante sous les projecteurs, à laquelle se mêlait la buée de leur respiration. Une autre vapeur s'élevait de la graisse fraîchement tranchée ; aussitôt condensée, elle retombait en grumeaux comme une autre neige, lourde et opaque dans la vraie neige, et qui graissait le pont, graissait les mains, les manches des couteaux. A l'odeur fade de la graisse se mêlait l'odeur écœurante venue du plan de découpage de la viande.

Hartvigsen se déplaça de deux pas à droite, vers un autre levier. Le découpage de la graisse continuait, mais il s'agissait maintenant de tourner la baleine, de la mettre sur le dos, afin d'arracher d'autres bandes. Un ouvrier avait été mortellement blessé quelques semaines plus tôt au cours de cette opération délicate. Un câble transversal trop brusquement tendu, un énorme crochet d'acier avait été arraché, avait jailli sur le pont comme un obus. Hartvigsen n'avait pas assisté à l'accident, mais

il se le représentait aisément. Il devait se défendre d'une crispation chaque fois qu'il manœuvrait son levier à ce moment.

L'énorme masse inerte commença à se tordre le long de son axe, puis lentement se mit à tourner. Hartvigsen et l'ouvrier placé à sa gauche devaient contrôler avec une précision constante les mouvements de leurs treuils opposés tirant de chaque bord. Chacun surveillait intensément les câbles de l'autre et les siens. Lorsque la baleine eut accompli un peu plus d'un demi-tour, elle retomba d'elle-même. Allons, tout s'était bien passé.

L'opération Banane recommença, avec cette différence que les bandes de graisse étaient cette fois moins épaisses. Les ouvriers commencèrent à les découper dès qu'elles eurent été tirées à l'arrière de la queue, et de nouveau les blocs glissèrent vers les bouches. Une autre équipe s'attaquait à l'énorme gueule. Les éclairs des couteaux voletaient le long de la mâchoire supérieure. Quelques minutes, et trois ou quatre mètres de fanons tombaient sur le pont ; le crochet d'une grue les attrapait, ils filaient au-dessus des têtes et, hop ! par-dessus bord...

Nombre de personnes croient encore qu'on chasse la baleine pour ses fanons. Presque toujours, on les jette à la mer. On chasse la baleine pour sa graisse, pour sa viande, pour ses os, pour ses entrailles, pour ses viscères, pour tout son corps, sauf pour les fanons. Et la graisse, la viande, les os, les entrailles, les viscères, tout est pareillement découpé et bouilli pour faire de l'huile. Les os sont bouillis dans des chaudières spéciales et le résidu est jeté à la mer. L'huile de baleine est transformée par les usines terrestres en lubrifiant, en margarine, en savon, en crèmes de beauté, en vernis industriels, en produits servant à la fabrication des étoffes. Du foie, qui pèse une tonne, est extraite — par les laboratoires du bord — une huile plus riche en vitamines que l'huile de foie de morue. Certaines glandes, traitées par les chimistes du navire-usine, fournissent des vitamines, des hormones et d'autres médicaments. Les meilleures parties de la viande sont traitées et mises en conserve à bord.

Les dépeceurs s'occupaient maintenant à arracher la langue de la baleine. Deux d'entre eux, plongés dans la gueule, travaillaient de leurs couteaux, tandis qu'un câble se tendait. La

langue, détachée du fond, glissa sur le pont et s'étala, assez informe, vaguement semblable à un gros poisson, masse de gelée tremblotante. Les couteaux courbes l'attaquaient déjà à partir de ses bords, elle filait par morceaux vers les orifices des bouilleurs.

La baleine dépouillée de sa graisse apparaissait maintenant sous les projecteurs comme un étrange grand corps blanc, à peine taché de sang ici et là, comme un fantôme de baleine assassiné. Le câble fixé à la queue se tendit de nouveau. Hartvigsen vit le cadavre s'approcher, glisser sous la passerelle vers l'avant du navire, vers le plan de découpage de la viande. La voix du haut-parleur se fit entendre :

— Baleine mille sept cent quatre-vingt-six au slip.

Hartvigsen, regardant vers l'arrière, poussa son levier.

Au même instant, le journaliste norvégien embarqué à bord du navire-usine était assis devant sa petite table en train de taper un article à la machine. Il avait passé une partie de la nuit à travailler parce qu'il voulait confier son courrier au pétrolier ravitailleur qui devait appareiller le lendemain. Une partie de cet article nous intéresse, voici sa substance :

« Les baleines que j'ai vu chasser sont toutes mortes après un temps plus ou moins long, moins d'une demi-heure en général, ayant reçu un ou, au maximum, deux harpons. Mais un homme tout à fait digne de foi, M. Robert Marsden, ingénieur britannique, a raconté dans *World Fishing*, publication dont j'ai pu consulter la collection ici, qu'il avait vu une baleine bleue remorquer un vapeur de chasse moderne pendant deux heures après avoir reçu dans le corps trois harpons explosifs.

« L'animal était mort à bout de forces au terme de cette agonie affreuse. Le harponneur et l'équipage du vapeur étaient eux-mêmes déprimés par ce spectacle et le harponneur regrettait en outre le temps perdu. Lorsque cette baleine fut dépecée, les éclats répandus dans le corps endommagèrent plusieurs scies à découper. Aucun morceau de la chair ne put être retenu pour la conserve, à cause des toxines, dues à l'épuisement, qu'elle contenait. Les compagnies ont jusqu'ici accepté ces inconvénients comme inévitables et parce qu'il arrive en somme assez rarement

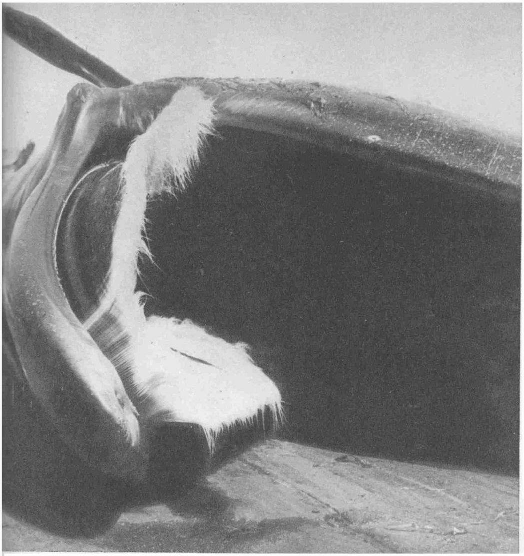
que les baleines soient criblées d'éclats au point d'endommager les appareils. Mais la Fédération des Sociétés protectrices des animaux a trouvé ces cas suffisamment nombreux pour en être émue. Au retour de la campagne 1946-1947, le Dr Lillie, membre éminent de cette fédération, a obtenu que fussent très sérieusement envisagés les moyens de réduire, sinon de supprimer, les souffrances des baleines harponnées.

« Les conférences qui eurent lieu sous la présidence de Sir Vyvyan Board, l'un des directeurs de l'United Whalers Ltd, ont abouti à cette conclusion que le seul moyen efficace consistait à remplacer le harpon explosif par un harpon électrique capable de tuer l'animal d'une décharge.

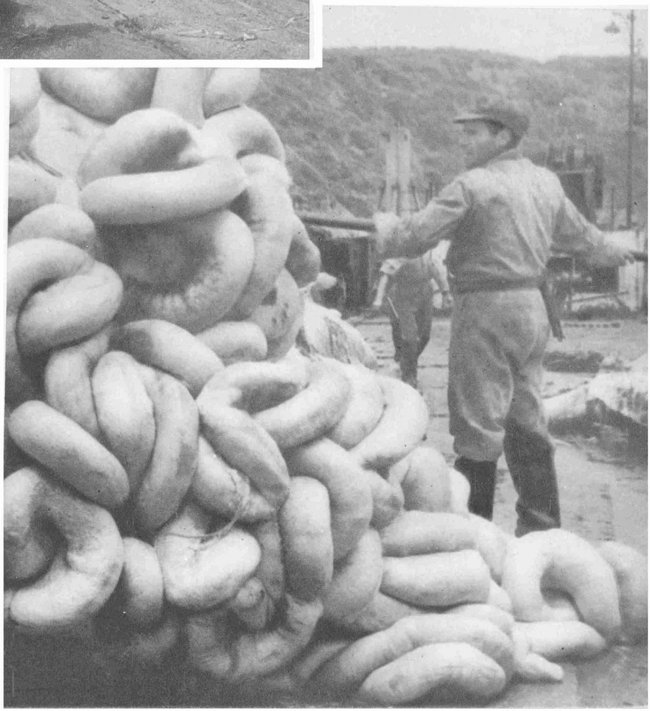
« Plusieurs prototypes de harpon électrique ont été construits. Les harponneurs ont commencé par manifester une grande méfiance à l'égard du nouvel engin, craignant d'être eux-mêmes électrocutés. Un courant d'une centaine d'ampères sous 220 volts peut évidemment tuer un homme plus facilement qu'une baleine. Il a donc fallu s'occuper premièrement de protéger les harponneurs par un isolement de l'installation et de la mise de feu (le harpon, électrique ou non, est toujours projeté par une charge de poudre), capable de résister aux conditions habituelles de la chasse, c'est-à-dire à l'humidité causée par les vagues, la neige, la glace.

« Une autre difficulté résidait dans le choix du conducteur qui porte le courant jusqu'à la pointe du harpon. Ce conducteur doit être tressé avec la ligne. Or, celle-ci s'allonge considérablement sous la traction. Le conducteur doit donc s'étirer en même temps que la ligne, sinon il se rompt. Après de nombreux essais, les ingénieurs de deux fabriques britanniques de câbles ont réussi à tresser dans une ligne de nylon un conducteur parfaitement isolé et capable du même allongement que le nylon.

« Un vapeur de chasse, le *Terje 11*, pourvu de cet équipement, a appareillé du Cap au début de décembre 1949 et s'est rendu dans l'Antarctique. Il faisait un temps aussi mauvais que possible et, lorsque le *Terje 11* arriva à portée de sa première baleine — un cachalot — l'équipage, qui n'avait jamais vu employer le harpon électrique, doutait fort du résultat. Le cacha-



Tête et fanons d'une baleine à nageoire.



Les intestins d'une baleine.



XII

Vers une nouvelle chasse.

lot était sur le point de sonder. Le coup partit. Atteint au milieu du dos, l'animal se tordit en un sursaut convulsif et, presque instantanément, il apparut tout entier en surface, rigide. Il se tourna sur le côté, ouvrant la gueule. Il était mort. L'équipage n'en croyait pas ses yeux.

« Au cours des chasses suivantes, les expérimentateurs constatèrent que divers points de leur matériel restaient à perfectionner si l'on désirait obtenir des résultats toujours satisfaisants. L'installation devait être mieux défendue contre la glace. Il fallait employer un harpon plus gros et plus robuste, car il arrivait que les contractions musculaires de l'animal électrocuté refermassent les branches et alors le harpon s'arrachait. Mais la mort de l'animal survenait instantanément, ou presque instantanément. Pour obtenir une certitude absolue, les expérimentateurs maintenaient le courant pendant trois minutes.

« On a constaté que la chair des baleines électrocutées gardait une qualité bien meilleure que celle des animaux tués au harpon explosif. Elle n'est point empoisonnée par les toxines.

« En dehors de toute considération humanitaire, l'avantage le plus considérable du harpon électrique est de rendre la prise beaucoup plus rapide. On peut tuer le même nombre de baleines — puisqu'il ne faut pas songer actuellement à autoriser un nombre de prises plus élevé — en un temps beaucoup plus court. La durée de la campagne pourrait être réduite, avantage considérable pour les compagnies.

« Pour être tout à fait exact, il convient d'ajouter que d'autres expérimentateurs, opérant au large des côtes norvégiennes, où l'on chasse le rorqual, assurent que toutes les difficultés ne sont pas résolues et que le harpon électrique ne fonctionne pas encore d'une manière aussi constamment satisfaisante — pour le harponneur — que le harpon explosif. C'est possible, et il est même certain que le perfectionnement de ce matériel est délicat et coûteux. Cette saison même, plusieurs vapeurs expérimentent encore le harpon électrique dans l'Antarctique. Si les compagnies, tenant compte du point de vue humanitaire et considérant les avantages que leur vaudrait finalement l'emploi de ce matériel, se montrent assez persévérantes, le harpon électrique doit

devenir l'arme normale du baleinier moderne. Nous devons espérer que le temps n'est pas éloigné où le harpon explosif inventé par Svend Foyle paraîtra aussi périmé que le harpon à main des chasseurs du temps de Melville.

« Je ne suis nullement certain que l'emploi de l'avion dans la chasse à la baleine ouvre des perspectives aussi intéressantes. Autant que j'aie pu savoir, un de nos concurrents, le navire-usine norvégien *Norhval*, qui possède un avion d'exploration, n'a pas obtenu jusqu'ici de résultats meilleurs que les nôtres. L'avion a contre lui d'être trop rapide, de ne pouvoir demeurer au-dessus des baleines qu'il a signalées par radio. Celles-ci sont souvent parties lorsque les chasseurs arrivent. L'hélicoptère serait sans doute plus apte à ce genre de travail.

« Plusieurs vapeurs de chasse ont été pourvus d'un « Asdic », appareil à ultra-sons qui servait à la recherche des sous-marins pendant la guerre. Ils arrivent bien à détecter les baleines à l'aide de leur Asdic, mais on s'est aperçu que les baleines réagissaient elles perçoivent les vibrations de l'Asdic, que l'oreille humaine n'entend pas. Elles se mettent alors à fuir en ligne droite à toute vitesse. Lorsqu'on peut les rejoindre et les harponner, leur chair est aussi empoisonnée par les toxines que celle du gibier forcé à la chasse à courre. Mieux vaut tenter de les surprendre.

« La Commission baleinière internationale a d'ailleurs son mot à dire sur l'emploi de ces différents moyens, et il n'est pas douteux qu'elle édictera prochainement des règlements à leur sujet. Rappelons que cette Commission a été fondée en 1946 par les délégués de dix-neuf nations réunis à Washington en vue d'empêcher l'extermination totale des baleines. C'est elle qui a interdit de tuer les dernières baleines franches existantes, de tuer une femelle en compagnie de son petit ou n'importe quelle baleine ne mesurant pas la taille minima fixée, et qui a limité à seize mille unités-baleines-bleues le nombre des prises par saison dans l'Antarctique. »

Le grand fantôme blanchâtre de la baleine 1785 avait été traîné sur le plan à viande.

Imaginez la place du marché d'une ville de moyenne importance, transformée en abattoir, en lieu d'équarrissage. Imaginez que les bouchers et les équarrisseurs soient devenus fous, qu'ils aient décidé de se mettre au travail en pleine nuit, sous la neige, par un vent glacial — et qu'ils soient là en train d'éventrer et de découper ensemble une centaine de chevaux morts — et vous n'aurez qu'une faible idée du spectacle.

Malgré l'éclat des projecteurs, le plan à viande disparaissait presque complètement dans la vapeur dense et écœurante qui s'élevait des orifices des bouilleurs. Par instants, le vent dissipait cette vapeur, et on découvrait alors tout l'étendue, entièrement couverte de montagnes de chair rougeâtre, sanguinolente, d'os gigantesques dégoulinant de sang, d'amas répugnants d'intestins et de viscères, tout cela fumant dans la vapeur. Des quartiers hauts comme trois bœufs, maintenus verticaux par des câbles, faisaient penser à d'énormes troncs d'arbre sanglants, monstrueux. Les entrailles répandaient une puanteur infecte.

Les hommes, en hautes bottes noires d'égoutiers, travaillaient dans cette puanteur, au sein de la vapeur et de la fumée, sous la neige, dans le bruit continuel, exaspérant, des scies à os qui couvrait le roulement des treuils. Et ce qui pour chacun d'eux comptait plus que la neige, la puanteur, la fumée et le bruit, ce qui comptait plus que le climat infernal du plan à viande, c'était la tension produite par ce travail obsédant. Si je ne tranche pas assez vite dans ce bloc de viande que je peux tout juste remuer, le bloc suivant, balancé par le crochet au-dessus du pont, m'atteindra en pleine poitrine, me renversera ; si je ne découpe pas assez vite cet énorme boyau glissant, que j'étire péniblement de ma main gauche toute graisseuse, une autre masse molle traînée par le câble sera jetée dans mes jambes, me fera basculer au milieu de cette saleté asphyxiante ; cette vertèbre géante que nous poussons à deux vers la scie, si l'un de nous la fait tourner ou glisse contre elle, les dents d'acier le sépareront en deux ; et maintenant la poussière d'os m'aveugle, et il faut pourtant que je continue à pousser bien droit de mon côté. Encore combien d'heures, encore combien de minutes avant la sirène ?...

Les blocs de viande, les morceaux d'os, les paquets d'en-

trailles glissaient entre les jambes des hommes vers les orifices toujours ouverts, toujours avides. Depuis des mois, le moloch engloutissait sans interruption les morceaux de baleine, une équipe remplaçant l'autre, une baleine remplaçant l'autre. La sirène mugissait, les hommes relevés quittaient le travail. Ils descendaient se doucher, allaient manger, allaient dormir. Travailler, se doucher, manger, dormir, la vie tenait dans ces quatre mots, et le dimanche n'existait pas.

La machine avaleuse de baleines, pompeuse de forces humaines, ne s'était arrêtée qu'une seule fois — une seule — le jour de Noël. La pause avait duré quatre heures. Dans les réfectoires ornés de sapins, un repas plus copieux, plus soigné (pas de saucisses de baleine, ce jour-là !), avait été servi. Des chœurs s'étaient fait entendre : ceux des équipages des vapeurs de chasse. Les chasseurs n'étaient pas venus à bord du navire-usine, ils étaient restés sur leurs petits navires, mais eux aussi avaient interrompu le travail ; et, moins broyés par leur vie rude que les ouvriers du navire-usine, ils avaient entonné des chants du vieux pays. La phonie portait leurs voix puissantes et bien accordées au-dessus des vagues glacées de l'Antarctique. Les ouvriers écoutaient, nostalgiques. Les quatre heures écoulées, pas une minute de plus, la sirène avait mugi.

A trois reprises au cours de la saison, le très mauvais temps arrêta complètement les chasseurs pendant vingt ou trente heures. L'usine ne cessa pas de tourner, car de nombreuses baleines récoltées par le bateau-bouée attendaient leur tour le long du bord, mais le rythme du travail se ralentit. On assista alors à un phénomène assez étrange. Les ouvriers, d'abord satisfaits de pouvoir souffler un peu, après quelques heures manifestèrent de la mauvaise humeur et de l'inquiétude.

— Moins de baleines, moins d'argent, disaient-ils sombrement.

Mais, pour qui les connaissait bien — c'était le cas du docteur — il était clair que le souci d'argent n'était pas seul à les tourmenter. En vérité, leur être entier était accordé au rythme épuisant de la grande machine ; ils étaient devenus comme des rouages sensibles de cette machine, et le ralentisse-

ment du rythme les angoissait directement. Eloignés de l'usine, délivrés, ils eussent eu le temps de retrouver leur rythme propre, de se rasséréner ; mais le répit ne dura pas. Lorsque la cadence infernale reprit, leur angoisse disparut. Déliez l'esclave, il lui faut plus d'un instant pour devenir un homme libre.

L'anxiété ne cessait jamais pour le directeur Johanssen confortablement installé à Sandefjord à vingt mille kilomètres de là. Loin des icebergs et des tempêtes, assis dans son bureau, couché dans son lit, roulant dans la Packard qu'il avait achetée pour remplacer la Pontiac offerte à Börnik, il voguait mentalement sur une mer démontée de statistiques, hanté de baleines plus effrayantes que celles que poursuivaient ses chasseurs. Il recevait chaque jour les messages de l'expédition, il souffrait comme les chasseurs et comme les ouvriers lorsque les prises étaient moins nombreuses et, en outre, ses baleines à lui changeaient constamment de volume, devenant grosses ou s'aplatissant selon les nouvelles que le directeur écoutait de l'autre oreille, et qui étaient les nouvelles du vaste monde roulement des industries, vrombissement des avions, cliquetis des armes. Chaque dépêche d'agence, chaque information de la radio menaçaient le cours de l'huile ; quel volume auraient les baleines à la fin de la saison ? Johanssen additionnait les prises et il supputait le nombre de jours qui le séparaient de l'instant où la Commission baleinière internationale, ayant consulté ses calculateurs, lancerait sur les ondes le télégramme fatidique « La saison sera close tel jour à zéro heure. Accusez réception. »

Et d'autres directeurs ou commanditaires de compagnies baleinières vivaient dans la même inquiétude en Norvège, en Grande-Bretagne, en Afrique du Sud, en U.R.S.S., au Japon. Le cas des Russes était un peu différent, mais leur angoisse ne devait pas être moindre : n'ayant pas de comptes à rendre à des actionnaires, ils se savaient responsables devant des fonctionnaires plus redoutables. Quant aux Japonais, la question fut réglée pour eux dès avant la fin de la campagne, le 11 mars 1953, lorsqu'ils apprirent que le plus grand de leurs navires-usines, le *Settsu-Maru*, pris dans les glaces de l'Antarctique et broyé, avait dû être abandonné.

Börnik avait regagné la passerelle.

— Alors ? cria-t-il vers l'avant. C'est fini ?

De la plate-forme, le second fit signe qu'on pouvait manœuvrer. Le bouchon était mis ; la baleine, gonflée, retenue par la ligne, montait et descendait le long de l'étrave.

— En avant, trois tours. A gauche toute. Stop.

Börnik voyait devant lui tout l'avant de son navire, qui ressemblait à un spectre extraordinaire. On aurait dit que le vapeur avait été plongé dans l'eau, puis brusquement congelé. Le pont, le passavant, la plate-forme étaient entièrement couverts de glace. Les agrès enrobés de glace étaient rigides comme des stalactites. Et toute cette glace brillait, étincelait sous les rayons presque horizontaux du soleil, le navire était un étincelant fantôme. Dangereuse transformation. Börnik savait que le poids de cette glace chargeait excessivement le vapeur dans les hauts, et il lui semblait qu'il manœuvrait plus lourdement. Et voilà que, pendant ce temps, la baleine se mettait à venir du côté au vent, la tête vers l'avant.

— Mollissez la ligne ! Qu'est-ce que vous faites ? En arrière demi.

La ligne se détendit, le vapeur battit en arrière pour revenir du bon côté de la baleine.

Bang ! Bang badabang ! Une secousse fit vibrer la coque, des hommes tombèrent sur le pont.

— Qu'est-ce que c'est ? Stop !

Le choc était venu d'arrière, pas d'erreur possible. De la passerelle, Börnik ne voyait rien. Qu'avait-on heurté ? A l'arrière, un matelot montrait quelque chose dans la mer. Börnik se pencha et il vit à tribord, à deux mètres de la coque, la masse presque sphérique, énorme, du grondeur.

Les « grondeurs », en anglais *growlers*, que les marins français appellent aussi « bourguignons », à cause de l'analogie avec des barriques de vin, sont des glaçons arrondis, plus ou moins gros, détachés d'icebergs. Ils roulent lourdement dans la mer, émergeant à peine, quasi invisibles et pour cette raison très dangereux. Celui-ci était énorme. Personne ne l'avait vu. Le vapeur

l'avait heurté en battant vers l'arrière ; à ce moment, tous les regards étaient tournés vers l'avant.

Börnik dégringola de la passerelle, il voulut courir vers la descente de la machine. Pas question de courir, il fallait marcher, et avec précaution. Le chef mécanicien sortait déjà de la descente.

— Sûrement quelque chose de cassé, dit-il. Une butée a pris du jeu. Et l'hélice elle-même doit en avoir pris un coup. L'arbre paraît déséquilibré. Qu'est-ce qui est arrivé ?

— Un grondeur. Tenez, regardez-le, cette saleté !

Börnik arracha sa casquette, la jeta sur le pont.

— Deux jours avant la fermeture !

— Si c'était arrivé le lendemain de l'ouverture, ce n'aurait pas été mieux, dit le mécanicien. Je vais voir ce qu'on peut faire.

Il redescendit. La baleine, ramenée par la ligne, était maintenant du bon côté. Les hommes passaient péniblement la chaîne pour soulever la queue. Le radio vint trouver Börnik sur le pont.

— J'ai annoncé la prise. Y a-t-il autre chose à dire ?

— Non, rien. Si. Dites-leur que nous avons vu un gros grondeur, dangereux. Dites-leur seulement que nous l'avons vu. Pour la position, ils n'ont qu'à nous relever au radar. Dites-leur que le grondeur est encore tout près de nous.

Inutile d'alerter davantage le navire-usine pour le moment. Pas d'iceberg à l'entour et la banquise était encore assez éloignée. Le secours, s'il en fallait, viendrait assez vite. Le secours, ce serait un autre vapeur qui viendrait prendre le camarade en avarie pour le remorquer jusqu'au navire-usine. Pour cela, il faudrait le distraire de la chasse pendant plusieurs heures, et Börnik n'aimait pas cette idée : faire perdre une ou plusieurs baleines à un collègue ; et surtout, se montrer en état d'infériorité. Mieux valait tenter de se tirer de là par les moyens du bord.

La baleine, cerclée à la queue de sa boucle de filin, sa perche à pavillon plantée au milieu du corps, fut larguée. Elle se mit à dériver sous le vent du vapeur. Le grondeur s'éloignait aussi sous le vent, plus lentement. Le navire s'était mis en travers à la lame, et il roulait lourdement. Börnik hésitait à descendre dans

la machine. Non qu'il y fût tout à fait un ignorant, loin de là. Mais les mécaniciens n'aiment pas, lorsque quelque chose cloche, qu'un officier du pont descende pour les questionner, pour les observer. Ils se démènent autant qu'ils peuvent, et pensent qu'on doit leur faire confiance. Börnik n'avait aucune raison de ne pas faire confiance à ses mécaniciens.

Le second se trouvait auprès de lui, attendant les ordres. Le capitaine-harponneur donna un coup de botte dans la glace qui couvrait une manche à air :

— Qu'on en profite pour faire un peu tomber toute cette saloperie !

Quelques minutes plus tard, l'équipage armé de haches, de marteaux, de pics, de barres de fer, s'employait à délivrer le vapeur de sa carapace. Qu'importait le vacarme, puisqu'on ne pouvait pas chasser ! Les morceaux de glace tombaient sur le pont, les hommes les poussaient à la mer ; d'autres piquaient la glace du pont, comme des cantonniers, et la jetaient. Cette croûte extrêmement dure avait été formée les jours précédents par la neige et par les embruns.

La mer était maintenant beaucoup plus calme, et il ne neigeait plus, il faisait même beau pour la saison. Le soleil rouge descendait vers l'horizon dans le ciel pâle, au-dessus de la mer gris-bleu. Börnik entendait de temps en temps, au milieu du vacarme des outils, le bruit de la machine : un tour, deux tours, cinq ou six tours, stop ! Plus rien. La réparation devait être difficile. On apercevait à bâbord la fumée du bateau-bouée qui s'approchait. La nuit allait venir. Börnik prenait sur lui pour ne pas descendre dans la machine. Il était sur le point de s'y décider lorsque le chef mécanicien monta sur la passerelle.

— La butée est à peu près réparée, mais l'arbre demeure déséquilibré. L'hélice a sûrement quelque chose.

— Enfin, pouvez-vous tourner, ou non ?

— Oui, mais tout doucement. Pas plus de huit nœuds.

— A la rigueur, ce serait suffisant pour chasser.

Le mécanicien haussa légèrement les épaules.

— On peut surprendre une baleine en filant trois nœuds, mais il ne s'agit pas qu'elle démarre. Vous savez cela mieux que

moi. J'ajoute que tout changement brusque d'allure nous sera interdit. La butée ne résisterait pas.

Börnik demeura silencieux un bon quart de minute, allant et venant sur la passerelle.

— Bon, dit-il enfin. Nous allons toujours nous mettre à l'abri pour la nuit. Vous dites huit nœuds ?

— Oui. Pas davantage. Et manœuvrer en douceur.

Le mécanicien redescendit, Börnik remit lentement son vapeur en marche en direction de la banquise.

En bordure de la banquise, la surface de la mer, très calme, semblait fumer. Le refroidissement crépusculaire condensait la mer en cristaux qui sans cesse s'accroissaient, s'agglutinaient en grumeaux, formant une bouillie glacée. L'étendue se couvrait d'une couche de couleur gris acier ressemblant à de la graisse fondue en train de se figer. L'eau calme se couvrait de plus en plus d'une mince couche de glace, que l'étrave du vapeur fendait sans effort.

— Doucement. Téléphonez à la machine qu'on va stopper.

Une fois de plus, le petit navire se trouva à l'abri, cette fois tout contre la haute muraille de la banquise, dans une petite baie entourée de glace de trois côtés. Tout était parfaitement calme. La machine stoppée, mais maintenue sous pression, les défenses sorties le long du bord, l'équipage au repos — moins l'homme de quart sur la passerelle, le mécanicien de quart et un radio — Börnik descendit se doucher, puis se rendit à la salle à manger. Le second, le lieutenant et le chef mécanicien l'y attendaient. Le repas fut morne. Le capitaine-harponneur ne disait rien ; les autres s'efforçaient de ne parler ni des baleines ni de l'avarie, mais il était clair qu'ils ne pensaient, eux aussi, qu'à cela. Avant la fin du repas, le radio fit avertir Börnik que le capitaine du navire-usine désirait lui parler en phonie.

— Bonsoir, capitaine. Etes-vous en avarie ?

Börnik hésita. « Ce sacré bateau-bouée a dû m'apercevoir en train de me traîner comme un crabe », pensa-t-il. Taire plus longtemps toute la vérité serait devenu incorrect.

— Oui, capitaine. Nous avons heurté un grondeur. L'hélice

doit avoir quelque chose. Une butée avait pris du jeu, mais elle a été réparée.

— Vous pouvez naviguer et manœuvrer ?

— Oui.

— Combien pouvez-vous filer ?

Börnik hésita de nouveau.

— Douze nœuds. Nous pouvons continuer à chasser.

Pendant quelques secondes, on n'entendit plus que le faible grésillement sortant de l'appareil. Puis, de nouveau, la voix.

— Bon. Si vous vous trouvez en difficulté, alertez-nous.

— Oui, capitaine. Mais je pense que ça ira.

— L'expédition appareillera quarante-huit heures après la fermeture. Vous ne pourrez pas suivre par vos propres moyens. Le navire-usine vous remorquera jusqu'à Walvis Bay. Bonsoir.

Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose. Quelque chose qui ne sera pas nécessairement agréable pour vous. Börnik avait avoué sa mésaventure, mais, pour ne pas se voir dégagé de la chasse, il avait menti sur la vitesse de son vapeur, et maintenant il se trouvait aussi mal à l'aise, lui semblait-il, qu'une baleine entortillée dans la ligne. Reprendre la chasse, ne pas la reprendre ? A huit nœuds, il existait en vérité une chance sur cent de prendre une baleine, avec le risque de démonter la butée en manœuvrant, ou de provoquer une avarie plus grave. Et cependant, les baleines se montraient en grand nombre en cette fin de saison, on les voyait aller par couples, ou en groupes. Elles devaient commencer à se réunir, à se choisir en vue de la prochaine migration vers le nord. Ne pas tenter de prendre sa part, de prendre encore une part de cette richesse offerte, quel renoncement ! Mais aussi, quelle humiliation pour le champion harponneur si les autres le voyaient sillonner deux jours entiers l'espace giboyeux sans rien prendre ! Börnik se tournait et se retournait dans son lit, se débattait dans ce piège qu'il s'était fabriqué lui-même. Avant le matin, le capitaine du navire-usine l'appela de nouveau en phonie. Il n'y a pas d'heure pour la vie des relations sur les terrains de chasse de l'Antarctique.

— Rien de nouveau depuis hier soir, capitaine ?

GRANDES LIGNES DE CLASSIFICATION DE L'ORDRE DES CÉTACÉS

ORDRE DES CÉTACÉS

- Famille des *MYSTACOCETI* ou MYSTICÈTES : Baleines à fanons
 - *Balænidæ* (ventre lisse)
 - *Balæna Mysticetus*. Greenland Right Whale. Baleine Franche ou Vraie Baleine, ou Baleine du Groenland.
 - *Balæna Biscayensis*. Nordkaper. Baleine des Basques ou Baleine des Sardes.
 - *Balæna Australis ou Glacialis*. Black Right Whale. Baleine « Dos de Fanon ».
 - *Neobalæna Marginata*. Pigmy Right Whale. Baleine pygmée.
 - *Balænopteridæ* (ventre plissé)
 - *Balænoptera*
 - *Balænoptera Musculus*. Blue Whale. Baleine Bleue ou Rorqual de Sibbald.
 - *Balænoptera Physalus*. Fin Whale ou Sulphur Bottom ou Razorback. Rorqual.
 - *Balænoptera Borealis*. Sei Whale. Petit Rorqual.
 - *Balænoptera Brydei*. Bryde's Whale.
 - *Balænoptera Acutorostrata*. Lesser Rorqual ou Little Piked Whale.
 - *Megaptera*..
 - *Megaptera Longimana*. Humpback. Mégaptère ou Jubarte.
- Famille des *ODONTOCETI* ou ODONTICÈTES : Baleines à dents
 - *Physeter Catodon* ou *Physeter Macrocephalus*. Sperm Whale. Cachalot.
 - *Hyperoodon Rostratum*. Bootlenose ou Dogling. Baleine à bec.
 - *Orcinus Orca* ou *Orca Gladiator*. Killer Whale ou Grampus. Orque, ou Epaulard, ou Phocène.
 - *Monodon Monoceros*. Narwhal. Narval.
 - Dauphins et Marsouins (plusieurs variétés).
 - Phoque à tête ronde.

La tableau ci-dessus n'est pas une nomenclature exhaustive destinée aux naturalistes. Mais ses grandes divisions sont valables. Il pourra être utile aux amis des baleines qui rencontreront, au cours de leurs lectures, des appellations différentes de celles employées dans cet ouvrage. Pour chacune des principales variétés, on a indiqué, en premier lieu, la dénomination savante la plus commune, puis l'anglaise (la littérature baleinière anglo-saxonne est la plus abondante), puis la française.

Eh ! non... il n'y avait rien de nouveau. Du moins, Börnik ne pouvait pas dire que les douze nœuds s'étaient transformés en huit au cours de la nuit !

— Bon ! Je vais vous demander un service. Un service dont la compagnie vous saura gré, et dont je vous saurai gré personnellement.

— Oui, j'écoute.

— Voici. Il s'agit de recevoir à votre bord le cinéaste et de le promener pendant deux jours le long de la banquise. Il veut tourner des films.

— Des films sur quoi ? Il est déjà venu à bord filmer la chasse.

— Il veut maintenant filmer des pingouins et des phoques et tout ce qu'on voit sur la glace. Vous n'aurez qu'à croiser à petite vitesse dans le pack le long de la banquise. Je sais que cela représente pour vous du temps perdu, mais vous n'avez pas eu à vous plaindre de la saison, vous ne devez pas en être à quelques baleines près. En outre, je vous le répète, la compagnie vous sera reconnaissante de lui rendre ce service.

— D'autres ont pris à peu près autant de baleines que moi, dit Börnik. Pourquoi moi ?

— Le cinéaste a été très satisfait de son premier séjour à votre bord. En outre, je ne veux pas confier ce précieux passager à n'importe qui, mon cher capitaine. C'est donc entendu ?

Börnik pensa très rapidement : « Ce sacré Sulebust se doute de quelque chose. Il doit avoir compris que je ne suis plus assez rapide pour poursuivre les baleines. » Une autre pensée traversa son esprit, comme en arrière-plan, une pensée qu'il se refusa à considérer bien en face ; ce fut pourtant celle-ci qui le décida : « Cette proposition me tire une fameuse épine du pied. Elle me permet une retraite honorable. »

— C'est entendu, capitaine.

— Merci. Le bateau-bouée vous amènera le cinéaste vers neuf heures.

Les dernières fumées des autres vapeurs avaient disparu à l'horizon, à tribord arrière. Le soleil brillait dans l'air glacé. A quelques centaines de mètres à droite s'étendait la mer libre,

joliment agitée de petites vagues. Celles-ci venaient soulever et entrechoquer les plaques de jeune glace et le vapeur s'avançait lentement entre ces plaques, le long de la banquise. La haute muraille blanche n'était pas un mur uniforme, mais une succession de falaises déchiquetées, de pentes douces ou abruptes, de fantastiques châteaux élancés vers le ciel par la formidable compression glaciaire, avec des surplombs extraordinaires, de puissantes tourelles écroulées. Non, pas un mètre de la banquise ne ressemblait à l'autre et, à mesure que le navire se déplaçait, la lumière jouait le long de cette façade, jetant sur la glace bleutée d'immenses reflets, des transparences turquoise, émeraude, irisées passant au rose. L'œil le plus sauvage devait être à chaque seconde fasciné par cette féerie sans cesse changeante.

Ce monde minéral éblouissant n'était pas mort, la vie s'y manifestait d'une manière foisonnante. Les poissons sauteurs trouaient l'eau plate devant l'étrave du vapeur ; par instants, on voyait distinctement sur l'eau des amas de poissons, de véritables tumescences poissonneuses argentées qui gonflaient la surface, puis se défaisaient en bouillonnements ; et parfois on voyait aussi, étrangeté, des théories, des fleuves de poissons morts, rigides, dérivant entre les plaques de glace, comme si la mer profonde les eût chassés de son sein.

Tournoyant et criant au-dessus de ces proies mortes ou vivantes, s'élevaient et s'amassaient des nuées d'oiseaux blancs, blancs aux ailes noires, ou demi-noires, ou demi-brunes. Des « becs en fourreau » filaient comme des flèches au ras de l'eau, ouvrant de la pointe inférieure de leur bec un sillage vertigineux. Des acrobates de l'air piquaient verticalement, se redressaient net à la hauteur du pont, les ailes vibrantes ; les matelots voyaient l'œil rond à un mètre de leur visage, et, hop ! l'oiseau s'élevait, comme aspiré, piquait de nouveau, plongeait, nageait sous l'eau. Plus de vingt variétés d'oiseaux de mer bruissaient, voltigeaient et criaient sans cesse autour du navire, et pas un des hommes du navire n'aurait été capable d'en nommer plus de deux ou trois. Eux qui connaissaient si bien les baleines, qui d'un coup d'œil transformaient une baleine en barils d'huile,

ils étaient au milieu de ce monde des oiseaux plus ignorants que des aveugles, qui au moins eussent vite distingué les cris.

Pas davantage ils ne savaient nommer les phoques, phoques de Weddel, léopards de mer et autres pinnipèdes, qui peuplaient les pentes de leurs bruyantes colonies. Devant ces « rookeries », au milieu de l'eau calme des petites baies, des phoques dormaient sur les glaçons, si profondément que même des coups de sirène ne les éveillaient pas. Le cinéaste installé sur la plate-forme à la place du harponneur faisait signe à la passerelle qu'il désirait passer tout près d'un glaçon, s'approcher encore, et les hommes jetaient des pommes de terre sur les phoques dormeurs. Après plusieurs minutes, l'un d'eux consentait à tressaillir, levait la tête, considérait d'un air de parfaite indifférence et même de réprobation l'objet, pourtant insolite, qui le touchait presque ; puis, il reposait sa tête entre ses nageoires, fermait les yeux. Quelques habitants de la colonie, apparemment un peu plus curieux, voyant arriver le navire, glissaient à la mer, venaient évoluer tout près du bord, leur tête moustachue dressée entière hors de l'eau. Le regard de leur bel œil brun bleuté bordé de longs cils croisait quelques secondes les regards des hommes ; puis ils secouaient la tête en soufflant, se détournaient, en quelques coulées rapides regagnaient leur rivage de glace.

Les premières heures, les matelots avaient commencé par regarder en silence le merveilleux paysage, point du tout admiratifs, plutôt sombres, encore pleins de leur désappointement de ne plus pouvoir chasser de baleines, puis ils s'étaient peu à peu laissé prendre par l'intérêt du zoo polaire, et enfin ils s'y amusaient presque comme des enfants. De toutes ces créatures, celles qui les égayaient le plus étaient naturellement les pingouins. Même si vous ne savez pas distinguer entre les variétés de pingouins, même si vous ignorez tout de leur comportement social, régi par un instinct si parfait que chaque acte individuel ou collectif apparaît comme une manifestation d'intelligence, même si vous ignorez tout cela, la seule vue d'une photo représentant ces oiseaux cocasses vous fait rire, d'un rire plein de sympathie.

Le cinéaste filmait les pingouins tenant des conférences,

de graves conciliabules sur une plate-forme de glace, les adultes écartant d'un ferme coup d'aileron les jeunes turbulents qui tentaient de venir troubler le conseil. Il filmait les pingouins glissant vers la mer sur une oblique patinoire bien polie, l'un derrière l'autre, en un jeu plein d'exclamations joyeuses, mais sans désordre ni bousculades. Il s'attardait pour prendre au téléobjectif le rassemblement des pingouins partant en expédition pour la chasse, les jeunes laissés à la garde de quelques nurses qui les surveillaient tout en regardant s'éloigner les chasseurs, qu'elles accompagnaient de couinements encourageants.

Le vapeur stoppait un instant, ou une demi-heure, ou une heure, devant ces sociétés de pingouins ou de phoques, puis il reprenait sa route à faible vitesse, cinq ou six nœuds, comme une péniche débonnaire. Du nid-de-pie, la vigie observait l'étendue du pack, morcelée, coupée de canaux sinueux, veillant à ce que le navire ne s'engageât pas dans une impasse.

A la fin de la première journée, Börnik monta prendre sa place. L'approche de l'hiver austral rendait le refroidissement crépusculaire chaque jour plus intense ; la jeune glace commençait à prendre les canaux les plus proches de la banquise ; ils se déglaçaient au cours de la journée suivante et se reprenaient le soir, chaque jour un peu plus tôt que la veille. Börnik, vieux routier de la navigation au milieu des icebergs, de qui l'œil devinait la proximité de ces masses sans les voir, au seul aspect de la mer, prenait intérêt à cette navigation lente et délicate. Au matin du second jour, lorsque le cinéaste, en le remerciant, lui dit qu'il fallait peut-être songer au retour, il répondit qu'on pouvait aller encore un peu. La chasse à la baleine allait se terminer avec la journée, et il n'était plus question d'y prendre part.

Le vapeur continua donc pendant quelques heures à faire route à l'ouest. Vers midi, on vira de bord. Les matelots ne se fatiguaient pas encore d'observer les pingouins et les phoques. De temps en temps, ils se mettaient à se saluer les uns les autres à la manière pingouin, de graves inclinaisons de tête qui les faisaient éclater de rire. Même Börnik, sur sa passerelle, se prenait à rire en haussant les épaules lorsqu'il voyait ses hommes imiter ainsi les pingouins. Rire est le propre de l'homme. Ceux-ci,

qui, depuis la trêve de Noël, n'avaient peut-être pas une fois vraiment ri de bon cœur, tendus par leur métier épuisant, tendus plus encore par leur obsession de tuer encore et encore des baleines, maintenant se détendaient et redevenaient humains, et ils finissaient par trouver normal de voir tous ces animaux sans avoir envie de les tuer.

Le second jour s'écoula, le soleil se coucha et se leva de nouveau et, à la fin de l'après-midi de ce troisième jour, le vapeur retrouva les parages de l'expédition. Précautionneusement il sortit du pack, s'avança sur la mer libre. A l'horizon se devinait la fumée du navire-usine, pas d'autre vapeur en vue. Depuis la veille à minuit, la chasse était officiellement close. La vigie descendit du nid-de-pie.

Dans les hauteurs du ciel, de longs cirrus parallèles annonçaient un changement de temps. Börnik et son équipage se disaient que le voyage à la remorque à travers les Rugissants Quarantièmes risquait fort de ne pas ressembler à une partie de plaisir. Bah! qu'importaient quelques jours de bourlingage! Au-delà de ces peines, il y avait le retour au vieux pays, la bonne paye, le repos ; inutile de songer déjà à la saison prochaine. Börnik songeait à sa ferme et il pensait, une fois de plus : « Jamais je ne reviendrai ici. »

Le vapeur faisait route pour rejoindre le grand rassemblement de l'expédition. Le cinéaste descendit ranger ses films, puis il remonta sur la passerelle, tenant toujours sa caméra.

— Je prendrai encore le navire-usine vu de la mer, dit-il à Börnik.

Un instant plus tard, il demanda

— Dites-moi, capitaine, est-ce que je me trompe ? Ne voyez-vous pas deux souffles là-bas, légèrement à tribord ?

Börnik tapota sa pipe sur le transmetteur d'ordres.

— Oui, ce sont des baleines. Il y a un moment que je les vois.

— Cela vous dérangerait beaucoup de gouverner sur elles ? Si elles ne fuient pas, je voudrais les prendre au téléobjectif.

— Si vous voulez. Nous avons le temps.

Une fois de plus, à la place du harponneur, le chasseur

d'images regardait souffler les baleines. Les deux panaches vaporisés étaient remarquablement visibles dans l'air froid. Le cinéaste fut grandement désappointé lorsqu'ils disparurent, les baleines ayant sondé. Mais elles reparurent quelques minutes plus tard, toujours sur l'avant, beaucoup plus proches. Elles naviguaient côte à côte à faible vitesse, tout à fait tranquilles, cap au nord. Un couple de plus s'éloignait du pôle pour la grande migration. Le vapeur, à moins de huit nœuds, gagnait sans cesse sur les baleines. Craignant de les voir sonder de nouveau et disparaître, l'opérateur braqua sa caméra.

Börnik se pencha pour appeler son second sur le pont

— Viens prendre ma place un moment.

Sans regarder davantage vers l'avant, il descendit, se dirigea vers sa cabine. On ne peut demander l'impossible à un chasseur.

A travers sa lunette, le cinéaste voyait comme s'ils n'eussent été qu'à quelques mètres les deux dos noir-bleu glissant côte à côte dans la mer, ourlés d'une mince bordure d'écume blanche, à l'avant le panache superbe. Les deux têtes larges et pourtant fuselées trouaient les vagues, les dos colossaux apparaissaient presque entièrement en surface, plongeaient un peu, reparaissaient, les baleines lançant leur souffle. Leur mouvement majestueux ne cessait jamais, parfaitement accordé au mouvement de la mer. Un instant délivrées de la cruelle avidité des hommes, un instant éloignées de leurs ennemis, les orques tueurs, les baleines voguaient comme au jour de leur création, comme à l'aube du monde pacifique créé par Dieu.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre	I. —	Des baleines et des hommes	9
—	II. —	Créatures du cinquième jour.	19
—	III. —	L'ère du cachalot	73
—	IV. —	Les baleiniers de l'Antarctique	147

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DES
IMPRIMERIES RÉUNIES
DE CHAMBÉRY
EN NOVEMBRE MCMLIV